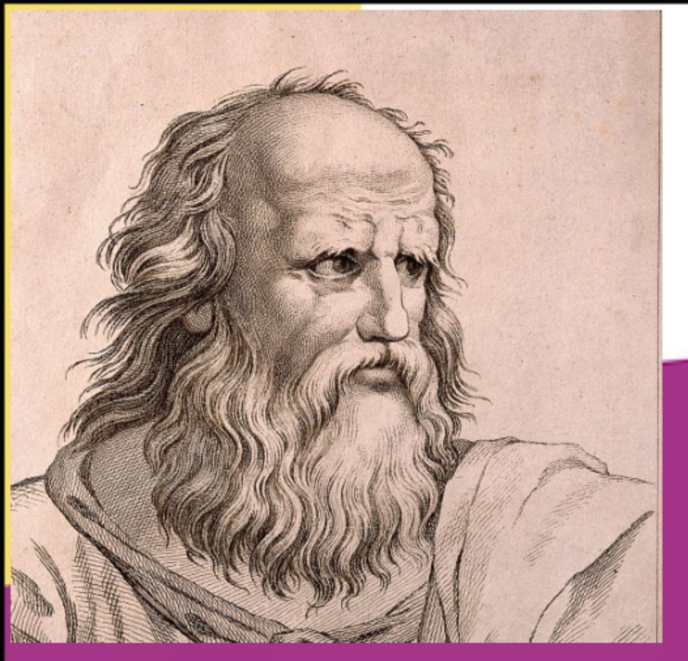


Traduction et notes
Par Emile Chambry

PLATON

Théétète

Platon

Théétète

[ou **Sur la Science** ; genre peirastique]

Traduction, notices et notes

par

Émile Chambry

Édition de référence :

Garnier-Flammarion.

Notice sur la vie de Platon

Platon naquit à Athènes en l'an 428-427 av. J.-C. dans le dème de Collytos. D'après Diogène Laërce, son père Ariston descendait de Codros. Sa mère Périctionè, sœur de Charmide et cousine germaine de Critias, le tyran, descendait de Dropidès, que Diogène Laërce donne comme un frère de Solon. Platon avait deux frères aînés, Adimante et Glaucon, et une sœur, Potonè, qui fut la mère de Speusippe. Son père Ariston dut mourir de bonne heure ; car sa mère se remaria avec son oncle Pyrilampe, dont elle eut un fils, Antiphon. Quand Platon mourut, il ne restait plus de la famille qu'un enfant, Adimante, qui était sans doute le petit-fils de son frère. Platon l'institua son héritier, et nous le retrouvons membre de l'Académie sous Xénocrate ; la famille de Platon s'éteignit probablement avec lui ; car on n'en entend plus parler.

La coutume voulait qu'un enfant portât le nom de son grand-père, et Platon aurait dû s'appeler comme lui Aristoclès. Pourquoi lui donna-t-on le nom de Platon, d'ailleurs commun à cette époque ? Diogène Laërce rapporte qu'il lui fut donné par son maître de gymnastique à cause de sa taille ; mais d'autres l'expliquent par d'autres raisons. La famille possédait un domaine près de Képhisia, sur le Céphise, où l'enfant apprit sans doute à aimer le calme des champs, mais il dut passer la plus grande partie de son enfance à la ville pour les besoins de son éducation. Elle fut très soignée, comme il convenait à un enfant de haute naissance. Il apprit d'abord à honorer les dieux et à observer les rites de la religion, comme on le faisait dans toute bonne maison d'Athènes, mais sans mysticisme, ni superstition d'aucune sorte. Il gardera toute sa vie ce respect de la religion et l'imposera dans ses *Lois*. Outre la gymnastique et la musique, qui faisaient le fond de l'éducation athénienne, on prétend qu'il étudia aussi le dessin et la peinture. Il fut initié à la philosophie par un disciple d'Héraclite, Cratyle, dont il a donné le nom à un de ses traités. Il avait de grandes dispositions pour la poésie. Témoin des succès d'Euripide et d'Agathon, il composa lui aussi des tragédies, des poèmes lyriques et des dithyrambes.

Vers l'âge de vingt ans, il rencontra Socrate. Il brûla, dit-on, ses tragédies, et s'attacha dès lors à la philosophie. Socrate s'était dévoué à enseigner la vertu à ses concitoyens : c'est par la réforme des individus qu'il voulait procurer le bonheur de la cité. Ce fut aussi le but que s'assigna Platon, car, à l'exemple de son cousin Critias et de son oncle Charmide, il songeait à se lancer dans la carrière politique ;

mais les excès des Trente lui firent horreur. Quand Thrasybule eut rétabli la constitution démocratique, il se sentit de nouveau, quoique plus mollement, pressé de se mêler des affaires de l'État. La condamnation de Socrate l'en dégoûta. Il attendit en vain une amélioration des mœurs politiques ; enfin, voyant que le mal était incurable, il renonça à prendre part aux affaires ; mais le perfectionnement de la cité n'en demeura pas moins sa grande préoccupation, et il travailla plus que jamais à préparer par ses ouvrages un état de choses où les philosophes, devenus les précepteurs et les gouverneurs de l'humanité, mettraient fin aux maux dont elle est accablée.

Il était malade lorsque Socrate but la ciguë, et il ne put assister à ses derniers moments. Après la mort de son maître, il se retira à Mégare, près d'Euclide et de Terpsion, comme lui disciples de Socrate. Il dut ensuite revenir à Athènes et servir, comme ses frères, dans la cavalerie. Il prit, dit-on, part aux campagnes de 395 et de 394, dans la guerre dite de Corinthe. Il n'a jamais parlé de ses services militaires, mais il a toujours préconisé les exercices militaires pour développer la vigueur.

Le désir de s'instruire le poussa à voyager. Vers 390, il se rendit en Égypte, emmenant une cargaison d'huile pour payer son voyage. Il y vit des arts et des coutumes qui n'avaient pas varié depuis des milliers d'années. C'est peut-être au spectacle de cette civilisation fidèle aux antiques traditions qu'il en vint à penser que les hommes peuvent être heureux en demeurant attachés à une forme immuable de vie, que la musique et la poésie n'ont pas besoin de créations nouvelles, qu'il suffit de trouver la meilleure constitution et qu'on peut forcer les peuples à s'y tenir.

D'Égypte, il se rendit à Cyrène, où il se mit à l'école du mathématicien Théodore, dont il devait faire un des interlocuteurs du *Théétète.* De Cyrène, il passa en Italie, où il se lia d'amitié avec les pythagoriciens Philolaos, Archytas et Timée. Il n'est pas sûr que ce soit à eux qu'il ait pris sa croyance à la migration des âmes ; mais il leur doit l'idée de l'éternité de l'âme, qui devait devenir la pierre angulaire de sa philosophie ; car elle lui fournit la solution du problème de la connaissance. Il approfondit aussi parmi eux ses connaissances en arithmétique, en astronomie et en musique.

D'Italie, il se rendit en Sicile. Il vit Catane et l'Etna. À Syracuse, il assista aux farces populaires et acheta le livre de Sophron, auteur de farces en prose. Il fut reçu à la cour de Denys comme un étranger de distinction et il gagna à la philosophie Dion, beau-frère du tyran. Mais il ne s'accorda pas longtemps avec Denys, qui le renvoya sur un

vaisseau en partance pour Égine, alors ennemie d'Athènes. Si, comme on le rapporte, il le livra au Lacédémonien Pollis, c'était le livrer à l'ennemi. Heureusement il y avait alors à Égine un Cyrénéen, Annikéris, qui reconnut Platon et le racheta pour vingt mines. Platon revint à Athènes, vraisemblablement en 388. Il avait quarante ans.

La guerre durait encore ; mais elle allait se terminer l'année suivante par la paix d'Antalkidas. À ce moment, Euripide était mort et n'avait pas eu de successeur digne de lui. Aristophane venait de faire jouer son dernier drame, remanié, le *Ploutos,* et le théâtre comique ne devait retrouver son éclat qu'avec Ménandre. Mais si les grands poètes faisaient défaut, la prose jetait alors un vif éclat avec Lysias, qui écrivait des plaidoyers et en avait même composé un pour Socrate, et Isocrate, qui avait fondé une école de rhétorique. Deux disciples de Socrate, Eschine et Antisthène, qui tous deux avaient défendu le maître, tenaient école et publiaient des écrits goûtés du public. Platon, lui aussi, se mit à enseigner ; mais au lieu de le faire en causant, comme son maître, en tous lieux et avec tout le monde, il fonda une sorte d'école à l'image des sociétés pythagoriciennes. Il acheta un petit terrain dans le voisinage du gymnase d'Académos, près de Colone, le village natal de Sophocle. De là le nom d'Académie qui fut donné à l'école de Platon. Ses disciples formaient une réunion d'amis, dont le président était choisi par les jeunes et dont les membres payaient sans doute une cotisation.

Nous ne savons rien des vingt années de la vie de Platon qui s'écoulèrent entre son retour à Athènes et son rappel en Sicile. On ne rencontre même dans ses œuvres aucune allusion aux événements contemporains, à la reconstitution de l'empire maritime d'Athènes, aux succès de Thèbes avec Épaminondas, à la décadence de Sparte. Denys l'Ancien étant mort en 368, Dion, qui comptait gouverner l'esprit de son successeur, Denys le Jeune, appela Platon à son aide. Il rêvait de transformer la tyrannie en royauté constitutionnelle, où la loi et la liberté régneraient ensemble. Son appel surprit Platon en plein travail ; mais le désir de jouer un rôle politique et d'appliquer son système l'entraîna. Il se mit en route en 366, laissant à Eudoxe la direction de son école. Il gagna en passant l'amitié d'Archytas, mathématicien philosophe qui gouvernait Tarente. Mais quand il arriva à Syracuse, la situation avait changé. Il fut brillamment reçu par Denys, mais mal vu des partisans de la tyrannie et en particulier de Philistos, qui était rentré à Syracuse après la mort de Denys l'Ancien. En outre, Denys s'étant aperçu que Dion voulait le tenir en tutelle, le bannit de Syracuse. Tandis que Dion s'en allait vivre à Athènes, Denys retenait Platon, sous prétexte de recevoir ses leçons, pendant tout l'hiver. Enfin quand la mer redevint navigable, au

printemps de l'année 365, il l'autorisa à partir sous promesse de revenir avec Dion. Ils se séparèrent amicalement, d'autant mieux que Platon avait ménagé à Denys l'alliance d'Archytas de Tarente.

De retour à Athènes, Platon y trouva Dion qui menait une vie fastueuse. Il reprit son enseignement. Cependant Denys avait pris goût à la philosophie. Il avait appelé à sa cour deux disciples de Socrate, Eschine et Aristippe de Cyrène, et il désirait revoir Platon. Au printemps de 361, un vaisseau de guerre vint au Pirée. Il était commandé par un envoyé du tyran, porteur de lettres d'Archytas et de Denys, où Archytas lui garantissait sa sûreté personnelle, et Denys lui faisait entrevoir le rappel de Dion pour l'année suivante. Platon se rendit à leurs instantes prières et partit avec son neveu Speusippe. De nouveaux déboires l'attendaient : il ne put convaincre Denys de la nécessité de changer de vie. Denys mit l'embargo sur les biens de Dion. Platon voulut partir ; le tyran le retint, et il fallut l'intervention d'Archytas pour qu'il pût quitter Syracuse, au printemps de 360. Il se rencontra avec Dion à Olympie. On sait comment celui-ci, apprenant que Denys lui avait pris sa femme, pour la donner à un autre, marcha contre lui en 357, s'empara de Syracuse et fut tué en 353. Platon lui survécut cinq ans. Il mourut en 347-346, au milieu d'un repas de noces, dit-on. Son neveu Speusippe lui succéda. Parmi les disciples de Platon, les plus illustres quittèrent l'école. Aristote et Xénocrate se rendirent chez Hermias d'Atarnée, Héraclide resta d'abord à Athènes, puis alla fonder une école dans sa patrie, Héraclée. Après la mort de Speusippe, Xénocrate prit la direction de l'Académie, qui devait subsister jusqu'en 529 de notre ère, année où Justinien la fit fermer.

LES ŒUVRES

La collection des œuvres de Platon comprend trente-cinq dialogues, plus un recueil de lettres, des définitions et six petits dialogues apocryphes : *Axiochos, de la Justice, de la Vertu, Démodocos, Sisyphe, Eryxias.* Au lieu de ranger les trente-cinq dialogues admis pour authentiques dans l'ordre où ils furent publiés, les Anciens les avaient classés artificiellement. Platon lui-même avait groupé exceptionnellement le *Théétète, le Sophiste* et *le Politique,* avec l'intention d'y adjoindre *le Philosophe,* qui est resté à l'état de projet, et aussi *la République,* le *Timée,* le *Critias* et un dialogue qu'il n'écrivit pas. C'est apparemment sur ces groupes de trois ou de quatre qu'on se fonda pour le classement des œuvres de Platon. Au dire de Diogène Laërce, Aristophane de Byzance avait établi les cinq trilogies suivantes : 1. *République, Timée, Critias ;* 2. *Sophiste, Politique, Cratyle ;*

3. *Lois, Minos, Épinomis ;* 4. *Théétète, Euthyphron, Apologie ;* 5. *Criton, Phédon, Lettres.* Il avait divisé le reste par livres et l'avait cité sans ordre. Derkylidas, au temps de César, et Thrasylle, contemporain de Tibère, adoptèrent au contraire le classement par tétralogies, qui rappelait à la fois les deux groupes de quatre qu'avait conçus Platon et les tétralogies tragiques (trois tragédies, plus un drame satirique). L'ordre de Thrasylle est celui que nous présentent nos manuscrits, et qu'ont reproduit les éditeurs jusqu'à nos jours.

La 1re tétralogie comprend : Euthyphron, Apologie, Criton, Phédon ;

la 2e : Cratyle, Théétète, Sophiste, Politique ;

la 3e : Parménide, Philèbe, Banquet, Phèdre ;

la 4e : Premier *et* second Alcibiade, Hipparque, Rivaux ;

la 5e : Théagès, Charmide, Lachès, Lysis ;

la 6e : Euthydème, Protagoras, Gorgias, Ménon ;

la 7e : Hippias mineur *et* Hippias majeur, Ion, Ménexène ;

la 8e : Clitophon, République, Timée, Critias ;

la 9e : Minos, Lois, Épinomis, Lettres.

On divisait aussi les dialogues d'une autre manière. Le dialogue a deux formes, nous dit Diogène Laërce ; il est *diégétique* (sous forme d'exposition) ou *zététique* (sous forme de recherche). La première se divise en deux genres : *théorique* ou *pratique.* Le théorique se subdivise à son tour en deux espèces : *métaphysique* ou *rationnelle ;* le pratique aussi se subdivise en deux espèces : *morale* et *politique.* Le dialogue *zététique* peut avoir, lui aussi, deux formes différentes : il peut être *gymnique* (d'exercice) et *agonistique* (de combat). Le genre gymnique se subdivise en *maïeutique* (qui accouche les esprits) et en *peirastique* (qui éprouve, qui sonde). *L'agonistique* se subdivise également en deux espèces : *l'endictique* (démonstrative) et *l'anatreptique* (réfutative). Nos manuscrits et nos éditions ont conservé ces indications. Ils portent aussi, avec le nom propre qui désigne le dialogue, un sous-titre qui en indique le contenu.

Les modernes se sont demandé si les ouvrages attribués à Platon sont tous authentiques. Déjà quelques Anciens tenaient pour suspects *le second Alcibiade, l'Hippias mineur, les Rivaux, l'Épinomis,* sans parler des six dialogues apocryphes. Au XIXe siècle une vague de scepticisme, mise en branle par le savant allemand Ast, s'est étendue à

plus de la moitié des dialogues, et l'on a été jusqu'à rejeter *l'Euthydème,* le *Ménon,* le *Cratyle,* le *Philèbe* et tout le groupe formé du *Sophiste,* du *Politique* et du *Parménide.* Toutes ces athétèses sont parties d'un principe arbitraire, c'est-à-dire de l'idée que l'on se formait de Platon d'après certains dialogues jugés authentiques. On repoussait tout ce qui ne cadrait pas avec cette idée. Comme cette idée variait suivant l'esprit qui l'avait formée et suivant le point de vue où chacun se plaçait, les athétèses variaient aussi. Cette méthode toute subjective a fait son temps : l'on est revenu à des idées plus saines. On admet fort bien que Platon ait pu varier, que son génie ne soit pas éclos tout d'un coup, et qu'il ait pu avoir comme les autres ses défaillances et son déclin. On n'ose plus, comme on l'a fait par exemple pour *l'Hippias mineur,* passer par-dessus le témoignage irrécusable d'Aristote. On admet généralement comme authentiques presque tous les dialogues, sauf le *Théagès,* le *Minos* et le *Clitophon.* On regardait toutes les *Lettres* comme apocryphes : on fait exception aujourd'hui pour la 7e et la 8e. Quant aux *Définitions,* on y voit une compilation d'école, sans intérêt d'ailleurs.

Dans ses premiers ouvrages, c'est-à-dire dans les dialogues dénommés socratiques, Platon, fidèle disciple de Socrate, s'attache comme lui à définir exactement les idées morales. Il recherche ce qu'est le courage, la sagesse, l'amitié, la piété, la vertu. Socrate professait qu'il suffit de connaître le bien pour le pratiquer, que par conséquent la vertu est science et le vice ignorance. Platon restera fidèle toute sa vie à cette doctrine. Comme Socrate, il honorera les dieux et tiendra que la vertu consiste à leur ressembler, autant que le permet la faiblesse humaine. Comme lui, il croira que le bien est le but suprême de toute existence et que c'est dans le bien qu'il faut chercher l'explication de l'univers.

Mais, si docile aux leçons de Socrate que Platon nous apparaisse à ses débuts, il était trop avide de savoir pour se borner à l'enseignement purement moral de son maître. Avant de connaître Socrate, il avait reçu les leçons de Cratyle et s'était familiarisé avec la doctrine d'Héraclite. Il s'initia aussi à celle des Éléates. Il avait étudié Anaxagore et lu certainement les écrits d'Empédocle. Au cours de son voyage à Cyrène, il s'était perfectionné dans la géométrie et, en Italie, il s'était adonné aux études d'arithmétique, d'astronomie, de musique et même de médecine des Pythagoriciens. Peut-être aurait-il visité l'Ionie et les rivages de la mer Égée si la guerre avec la Perse ne l'en eût pas détourné. Il aurait fait à Abdère la connaissance de Démocrite et de l'atomisme, la plus géniale création de la philosophie grecque avant Platon. Qui sait si l'influence de Démocrite, s'il l'eût connu plus jeune, n'aurait pas modifié la tendance de son esprit, tourné exclusivement vers la morale et vers les sciences abstraites ?

Quoi qu'il en soit, le système de Platon est une synthèse de tout ce qu'on savait de son temps, mais surtout des doctrines de Socrate, d'Héraclite, de Parménide et des Pythagoriciens. Ce qui fait le fond et l'originalité de ce système est la théorie des Idées. Platon avait d'abord étudié la doctrine d'Héraclite, fondée sur l'écoulement universel des choses. « Tout s'écoule, disait Héraclite ; rien ne demeure. Le même homme ne descend pas deux fois dans le même fleuve. » De cette idée, Platon tire la conséquence que des êtres qui sont en perpétuel devenir pour aboutir à la destruction méritent à peine le nom d'êtres et qu'on n'en peut former que des opinions confuses, incapables de se justifier elles-mêmes. Ils ne sauraient être l'objet d'une science véritable ; car il n'y a pas de science de ce qui est perpétuellement mobile ; il n'y a de science que de ce qui est fixe et immuable. Cependant, quand on observe ces êtres changeants, on s'aperçoit qu'ils reproduisent dans la

même espèce des caractères constants. Ces caractères se transmettent d'individu à individu, de génération à génération. Ils sont des copies de modèles universels, immuables, éternels que Platon appelle les Formes ou les Idées. Dans le langage courant, on entend par idée une modification, un acte de l'esprit. Dans le langage de Platon, l'Idée exprime, non pas l'acte de l'esprit qui connaît, mais l'objet même qui est connu. Ainsi l'Idée de l'homme est le type idéal que reproduisent plus ou moins parfaitement tous les hommes. Ce type est purement intelligible ; il n'en est pas moins vivant ; il est même seul vivant, car ses copies, toujours changeantes et périssables, méritent à peine le nom d'êtres, et, parce qu'il existe réellement, qu'il est éternel et immuable, il peut être connu et être objet de science.

Platon a illustré sa théorie des Idées dans la célèbre allégorie de la Caverne, où les hommes sont comparés à des prisonniers enchaînés qui ne peuvent tourner le cou et n'aperçoivent sur le fond de leur prison que des ombres projetées par des objets qui défilent derrière eux à la lumière d'un feu éloigné. « Il faut, dit Platon, assimiler le monde visible au séjour de la prison, et la lumière du feu dont elle est éclairée à l'effet du soleil. » Les objets qui passent sont ceux du monde intelligible, et le soleil qui les éclaire, c'est l'Idée du Bien, cause de toute science et de toute existence. On reconnaît ici la doctrine des Éléates, que le monde n'est qu'une apparence vaine, que la seule réalité consiste dans l'Unité. Mais tandis que chez Parménide l'Être un et immuable est une abstraction vide, il est devenu chez Platon l'Être par excellence, source de toute vie et de toute action.

L'Idée du Bien, dit Platon, est à la limite du monde intelligible : c'est la dernière et la plus haute ; mais il y a toute une hiérarchie d'Idées. Platon semble même admettre au Xe livre de *la République* que tous les objets de la nature, et même les créations de l'homme, comme un lit ou une table, tirent leur existence d'une Idée et que les Idées sont innombrables. Mais il ne parle d'ordinaire que des Idées du Beau, du Juste et du Bien.

La doctrine des Idées est étroitement liée à celle de la réminiscence et de l'immortalité de l'âme. Ces Idées, notre âme, qui a existé avant nous et passera dans d'autres corps après nous, les a aperçues plus ou moins vaguement dans un autre monde. Le mythe du *Phèdre* nous montre l'âme escaladant le ciel, à la suite du cortège des dieux, pour aller contempler les Idées de l'autre côté de la voûte céleste. Elle en rapporte et en conserve un souvenir obscur que la philosophie s'efforce d'éclaircir. Elle le fait en soumettant d'abord l'âme à un entraînement préalable destiné à éveiller la réflexion. Les sciences qui relèvent du pur raisonnement, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie, l'harmonie sont les plus propres à nous

familiariser avec le monde de l'intelligible. C'est alors qu'intervient la dialectique. Platon part de la dialectique socratique, sorte de conversation où l'on recherche la définition d'une vertu. Ainsi, dans le *Lachès,* les trois interlocuteurs Lachès, Nicias et Socrate recherchent la définition du courage. Lachès propose une première définition : « L'homme courageux, dit-il, est celui qui tient ferme contre l'ennemi. » Socrate la juge trop étroite ; car le courage trouve son application en mille autres circonstances. Lachès alors en propose une autre : « Le courage est une sorte de fermeté. » Mais, si cette fermeté se fonde sur la folie et l'ignorance, répond Socrate, elle ne peut être le courage. Nicias, consulté à son tour, dit que le courage est la science de ce qui est à craindre et de ce qui ne l'est pas. À cette définition, Socrate fait une autre objection. Le courage, si c'est une science, dit-il, doit être la science de tous les biens et de tous les maux ; mais cette définition s'applique à la vertu en général. Là-dessus, on se sépare, sans être arrivé à la définition cherchée. Mais on voit le procédé qui, d'une proposition, passe à une autre plus compréhensive, jusqu'à ce qu'on arrive à l'idée générale qui comprendra tous les cas et se distinguera nettement des idées voisines. Cette méthode socratique, Platon l'étend au domaine des Idées, pour les atteindre elles-mêmes et monter des Idées inférieures à l'Idée du Bien. Il faut commencer par une hypothèse sur l'objet étudié. On la vérifie par les conclusions auxquelles elle conduit. Si ces conclusions sont intenables, l'hypothèse est rejetée. Une autre prend sa place, pour subir le même sort, jusqu'à ce qu'on en trouve une qui résiste à l'examen. Chaque hypothèse est un degré qui nous hausse vers l'Idée. Quand nous aurons ainsi examiné tous les objets de connaissance, nous aurons atteint tous les principes (ἀρχαί) irréfragables, non seulement en eux-mêmes, mais dans leur mutuelle dépendance et dans la relation qu'ils ont avec le principe supérieur et absolu qu'est l'Idée du Bien. Le *Parménide* nous donne un exemple du procédé. Ce procédé exige une intelligence supérieure et un travail infatigable, dont seul est capable le philosophe né.

Mais la dialectique ne suffit pas à tout. Il est des secrets impénétrables à la raison et dont les dieux se sont réservé la possession. Ils peuvent, il est vrai, en laisser voir quelque chose à certains hommes privilégiés. Ils font connaître l'avenir aux devins et communiquent l'inspiration aux poètes ; ils ont favorisé Socrate d'avertissements particuliers. Peut-être y a-t-il chez les poètes et dans les croyances populaires des traces d'une révélation divine qui jetteraient quelque lueur sur nos origines et notre destinée après la mort. Les Égyptiens croyaient que les hommes sont jugés sur leurs actes après la mort et les Pythagoriciens que l'âme passe du corps d'un animal dans celui d'un autre. Platon n'a pas dédaigné de recueillir ces

croyances, mais il se garde de les donner pour des certitudes. Ce sont pour lui des espérances ou des rêves qu'il expose dans des mythes d'une poésie sublime. Son imagination leur communique un éclat magique et lui suggère des détails si précis qu'on dirait qu'il a assisté, comme Er le Pamphylien, aux mystères de l'au-delà. Il y a vu des limbes, un purgatoire et un enfer éternel réservé aux âmes incorrigibles. Ces visions extraordinaires ont tellement frappé les esprits que les chrétiens, en les modifiant un peu, en ont fait des dogmes religieux.

La psychologie de Platon

La psychologie de Platon est marquée d'un caractère profondément spiritualiste. L'âme est éternelle. Avant d'être unie au corps, elle a contemplé les Idées et, grâce à la réminiscence, elle peut les reconnaître, quand elle est descendue dans un corps. Par sa cohabitation avec la matière, elle perd sa pureté, et l'on distingue en elle trois parties différentes : une partie supérieure, le υοϋς ou la raison, faculté contemplative, faite pour gouverner et maintenir l'harmonie entre elle et les parties inférieures. Ces parties sont le θυμός ou courage, faculté noble et généreuse qui comprend à la fois les désirs élevés de notre nature et la volonté, et l'έπιθυμητιχόυ, c'est-à-dire l'instinct et le désir qui tirent l'homme vers les objets sensibles et les désirs grossiers[1]*. Le point faible de cette psychologie, c'est la part insuffisante faite à la volonté libre. Platon soutient avec Socrate que la connaissance du bien entraîne forcément l'adhésion de la volonté, ce qui est contraire à l'expérience. Platon a essayé d'établir la survivance de l'âme par une démonstration dialectique et il a exposé dans les trois mythes du *Gorgias,* de *la République* et du *Phédon* les migrations et les purifications auxquelles l'âme est soumise, avant de remonter sur la terre et de rentrer dans un nouveau corps ; mais le détail des descriptions varie d'un mythe à l'autre.

LA POLITIQUE

La politique de Platon est modelée sur sa psychologie ; car les mœurs d'un État sont nécessairement modelées sur celles des individus. L'assise fondamentale de l'État est la justice, il ne peut durer sans elle. Platon entend la justice dans un sens plus large qu'on ne l'entend communément. La justice consiste pour nous à rendre à chacun le sien. Socrate rejette cette définition dans le premier livre de *la République*. La justice, telle qu'il la comprend, consiste, dans l'individu, à ce que chaque partie de l'âme remplisse la fonction qui lui est propre ; que le désir soit soumis au courage et le courage et le désir à la raison. Il en est de même dans la cité. Elle se compose de trois classes de citoyens correspondant aux trois parties de l'âme : des magistrats philosophes, qui représentent la raison ; des guerriers, qui représentent le courage et qui sont chargés de protéger l'État contre les ennemis du dehors et de réduire les citoyens à l'obéissance ; enfin, des laboureurs, des artisans et des marchands, qui représentent l'instinct et le désir. Pour ces trois classes de citoyens, la justice consiste, comme dans l'individu, à remplir sa fonction propre (τά ἑαυτοϋ πράττειυ). Les magistrats gouverneront, les guerriers obéiront aux magistrats, et les autres obéiront aux deux ordres supérieurs, et ainsi la justice, c'est-à-dire l'harmonie, régnera entre les trois ordres. Une éducation préalable, au moyen de la gymnastique et de la musique, préparera les magistrats et les guerriers ou auxiliaires à leurs fonctions futures. Elle sera donnée aux femmes comme aux hommes ; car elles ont les mêmes aptitudes que les hommes ; elles rempliront les mêmes charges et prendront comme eux part à la guerre. Les magistrats seront choisis parmi les mieux doués et ceux qui auront montré le plus grand dévouement au bien public. On les entraînera à la dialectique, pour qu'ils puissent contempler les Idées et régler l'État sur l'Idée du Bien. Au reste ces trois classes ne formeront pas des castes fermées : les enfants seront rangés dans l'une ou l'autre suivant leurs aptitudes.

Comme le plus grand danger dans un État est la division, tout d'abord l'État sera petit. Platon n'admet pas, comme Xénophon, de grands États à la manière de l'empire perse ; il modèle le sien sur les petites cités entre lesquelles se partageait la Grèce. Un petit État n'est pas exposé à se démembrer comme un grand empire composé de peuples divers, et la surveillance des magistrats y est plus facile à exercer. Pour éviter la division, qui est le grand mal dont souffrent les villes grecques, on supprimera les deux ennemis les plus redoutables de l'unité, l'intérêt personnel et l'esprit de famille. On supprimera le

premier par la communauté des biens, le second par la communauté des femmes et des enfants, lesquels seront élevés par l'État. Mais cette communauté des biens, des femmes et des enfants n'est pas à l'usage du peuple ; elle ne sera de règle que dans les deux ordres supérieurs, seuls capables d'en comprendre la valeur et de s'y soumettre dans l'intérêt du bien public. Les mariages d'ailleurs ne seront pas laissés à l'arbitraire des jeunes gens : tout éphémères qu'ils sont, ils seront réglés solennellement par les magistrats.

Platon ne se faisait pas d'illusion sur la difficulté d'appliquer son système. Il savait que la doctrine des Idées sur laquelle il repose était inaccessible à la foule, que par conséquent sa constitution devait lui être imposée, qu'elle le voulût ou non, et qu'elle ne pouvait l'être que par un roi philosophe, et philosophe à la manière de Platon. Il espéra un moment le trouver dans la personne de Denys le Jeune et dans celle de son ami Dion. Son échec près du premier, et l'assassinat du second lui enlevèrent ses illusions. Mais la politique avait toujours été une de ses préoccupations dominantes. Il ne s'en détacha jamais. Il reprit la plume dans sa vieillesse pour tracer une autre constitution. C'est celle qu'il a exposée dans *les Lois.* Elle repose sur les mêmes principes ; mais elle est plus pratique et renonce à la communauté des biens, des femmes et des enfants.

La morale

La morale de Platon a un caractère à la fois ascétique et intellectuel. Platon reconnaît bien, comme Socrate, que le bonheur est la fin naturelle de la vie ; mais il y a entre les plaisirs la même hiérarchie que dans l'âme. Les trois parties de l'âme nous procurent chacune un plaisir particulier : la raison, le plaisir de connaître, le θυμός, les satisfactions de l'ambition, et la partie concupiscible, les jouissances grossières que Platon appelle le plaisir du gain *(République,* 580 d sqq.). Pour savoir quel est le meilleur de ces trois plaisirs, il faut consulter ceux qui en ont fait l'expérience. Or l'artisan, qui poursuit le gain, est entièrement étranger aux deux autres plaisirs ; l'ambitieux à son tour ne connaît pas le plaisir de la science ; seul, le philosophe a fait l'expérience des trois sortes de plaisirs et peut donner un avis compétent. Or, à ses yeux, le plaisir à la fois le plus pur et le plus grand, c'est le plaisir de connaître. C'est donc vers celui-là que nous devons nous porter. Et comme le corps est une entrave pour l'âme, qu'il est comme une masse de plomb qui arrête son vol vers les régions supérieures de l'Idée, il faut le mortifier et affranchir l'âme, autant que possible, des grossiers besoins dont il est la cause. Ainsi, c'est dans la

subordination des désirs inférieurs au désir de connaître que consiste la vertu. Une fois arrivé à la connaissance du bien, l'homme est naturellement vertueux ; car on ne peut voir le bien sans le vouloir et le vice vient toujours de l'ignorance. Bien que l'ignorance se réduise à un mauvais calcul, Platon ne la considère pas moins comme un vice punissable. Le méchant, d'après lui, devrait s'offrir de lui-même à l'expiation. S'il y échappe en ce monde, il n'y échappera pas dans l'autre.

L'ESTHÉTIQUE

L'esthétique de Platon dépend aussi de la théorie des Idées et de la morale et de la politique qu'il en a tirées. Les Idées sont immuables et éternelles. Puisque nous devons nous régler sur elles, nos arts seront comme elles immuables et à jamais figés. Et Platon n'admet en effet aucune innovation, ni dans la poésie, ni dans les arts. L'idéal une fois atteint, il faudra s'y tenir ou se recopier sans cesse. L'art n'aura d'ailleurs d'autre liberté que de servir la morale et la politique. « Nous contraindrons les poètes, dit Platon *(République,* 401 b), à n'offrir dans leurs poèmes que des modèles de bonnes mœurs, et nous contrôlerons de même les autres artistes et les empêcherons d'imiter le vice, l'intempérance, la bassesse, l'indécence, soit dans la peinture des êtres vivants, soit dans tout autre genre d'image, ou, s'ils ne peuvent faire autrement, nous leur interdirons de travailler chez nous. » En vertu de ces principes, Platon bannit tous les modes musicaux autres que le dorien et le phrygien, dont la gravité convient à des guerriers. Il bannit la tragédie, dont les accents plaintifs pourraient amollir leur cœur ; il bannit la bouffonnerie et même le rire, qui sied mal à la dignité qu'ils doivent conserver. Homère même, qu'il aime, qu'il sait par cœur, qu'il cite sans cesse, ne trouve pas grâce à ses yeux, parce qu'il a peint les dieux aussi immoraux que les hommes, et il le renvoie de sa république, après l'avoir couronné de fleurs. Mais ce sont les peintres et sculpteurs dont il fait le moins de cas. Comme leurs œuvres ne sont que des copies incomplètes des objets sensibles, eux-mêmes copies des Idées, ils sont, dit-il, éloignés de trois degrés de la vérité ; ce sont donc des ignorants, inférieurs aux fabricants d'objets réels. Qui pourrait être Achille ne voudrait pas être Homère. En poussant à bout le raisonnement de Platon, il serait facile de lui faire dire que le cordonnier qui critiquait Apelle était supérieur à ce grand peintre. Et voilà où l'esprit de système a conduit celui qui fut lui-même un des plus grands artistes de l'humanité.

La physique et le démiurge

C'est dans le *Timée* qu'il faut chercher l'explication que Platon a donnée de l'univers en général et de l'homme en particulier. C'est là qu'il a rassemblé toutes les connaissances de son école concernant la nature.

Il y a un Dieu très bon qui a fait le monde à son image. Il ne l'a pas créé de rien, comme le Dieu des Juifs et des chrétiens ; car il a toujours cœxisté à côté de lui deux substances, l'âme incorporelle et indivisible et l'autre matérielle et divisible, et que la philosophie grecque appelle *l'Un* ou *le Même,* et *l'Autre.* Le Démiurge a d'abord créé le monde sensible. De la substance indivisible et de la substance divisible il a composé entre les deux, en les mélangeant, une troisième sorte de substance intermédiaire, comprenant la nature de l'Un et celle de l'Autre : c'est l'âme du monde, lequel est formé de ces trois substances. Avec le monde est né le temps, que mesure la marche des astres. Pour peupler le monde, le Démiurge a d'abord créé les dieux (astres ou dieux mythologiques) et les a chargés de créer les animaux, pour ne pas être responsable de leurs imperfections. Les dieux ont formé le corps des êtres en vue du plus grand bien ; ils ont appliqué dans la formation de ces corps des lois géométriques très compliquées. Ils ont mis dans le corps de l'homme une âme qui, selon qu'il aura bien ou mal vécu, retournera après la mort dans l'astre d'où elle est descendue, ou passera dans d'autres corps jusqu'à ce qu'elle soit purifiée. C'est surtout à l'homme que Platon s'intéresse et même ce n'est qu'en vue de l'homme qu'il s'intéresse à l'univers. Aussi est-ce la physiologie et l'hygiène de l'homme qui sont le principal objet du *Timée :* la structure de son corps, ses organes, l'origine des impressions sensibles, les causes des maladies du corps et de l'âme, la génération, la métempsycose, Platon a traité tous ces sujets, en s'aidant des idées d'Empédocle et du médecin Alcméon et en y joignant toutes les découvertes faites en son école.

Le *Timée,* étant un des derniers ouvrages de Platon, n'est pas toujours d'accord avec les ouvrages précédents. Ce n'est pas ici le lieu de marquer ces différences. Bornons-nous à citer la plus importante. Le Dieu suprême du *Timée* semble bien être distinct du monde intelligible des Idées qui lui servent de modèles pour la formation du monde sensible. Dans *la République,* au contraire, c'est l'Idée du Bien qui est la source, non seulement de toute connaissance, mais encore de toute existence. C'est elle qui est Dieu. D'après Théophraste, Platon tendait à identifier l'Idée du Bien avec le Dieu suprême ; mais sans doute il n'est pas allé jusqu'au bout de sa tendance, et sa pensée sur le Dieu suprême est restée flottante.

Influence du platonisme

La théorie essentielle sur laquelle se fonde la philosophie de Platon, la théorie des Idées, a été rejetée par son disciple Aristote ; le simple bon sens suffit d'ailleurs pour la réfuter. Élève des Éléates, pour qui l'Un seul existait, et des Pythagoriciens, qui voyaient dans le nombre le principe des choses, Platon a prêté une existence réelle à des conceptions abstraites qui n'existent que dans notre esprit. Formé aux raisonnements mathématiques, il les a intrépidement appliqués aux notions morales, à l'Un, à l'Être, au bien, à la cause. Il a cru lier la réalité par ses raisonnements, alors qu'il ne liait que des abstractions. Mais si les Idées n'ont pas une existence indépendante, il suffit qu'elles soient dans notre esprit comme un idéal que nous devons nous proposer. C'est parce que Platon nous détache du monde sensible pour nous élever à l'idéal intelligible qu'il exerce encore aujourd'hui tant d'empire sur ses lecteurs. Nul n'a parlé du bien et du beau avec un enthousiasme plus communicatif. La vie qui vaut la peine d'être vécue, dit-il dans *le Banquet,* est celle de l'homme qui s'est élevé de l'amour des beaux corps à celui des belles âmes, de celui-ci à l'amour des belles actions, puis des belles sciences, jusqu'à la beauté absolue qui transporte les cœurs d'un ravissement inexprimable.

Une foule d'idées platoniciennes exercent encore sur le monde moderne une influence considérable. Platon est en effet l'auteur du spiritualisme. Il a fait de l'âme le tout de l'homme. Pour lui, l'homme doit tendre à rendre à son âme l'état de pureté que lui a fait perdre son union avec le corps. C'est de cet effort que dépend sa vie future. Aussi sa vie doit-elle être une préparation à la mort. L'existence d'une Providence qui gouverne le monde, la nécessité de l'expiation pour toute méchanceté commise, la récompense des bons, la punition des méchants dans l'autre monde et bien d'autres idées encore ont été incorporées dans la philosophie chrétienne et continuent par là à commander notre conduite. Et ainsi l'on peut dire qu'aucun autre philosophe n'a marqué d'une empreinte plus profonde la pensée soit des Anciens, soit des modernes.

Le penseur est doublé chez Platon d'un incomparable artiste que la Muse a doué de tous les dons, enthousiasme du beau, imagination puissante, faculté de sortir de lui-même et de créer des types de toute espèce, fantaisie ailée, ironie fine et légère. Il avait débuté par faire des tragédies. Il était en effet merveilleusement doué pour l'art dramatique et non seulement pour la tragédie, mais aussi pour la comédie et la satire des ridicules. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait choisi pour exposer ses idées la forme du dialogue. Il imitait d'ailleurs en cela son maître Socrate, infatigable questionneur, qui ne pratiquait pas d'autre méthode que l'investigation par demandes et par réponses, et qui, jusque dans son procès, interroge Mélètos et le force à répondre. Platon n'a pas conçu d'autre méthode que la dialectique socratique, et il l'a gardée toute sa vie, même lorsque, semble-t-il, une exposition suivie, moins longue et plus claire, eût donné à ses démonstrations plus de force et de netteté.

Il commença par des dialogues très simples, à deux personnages. Tels sont les deux *Hippias,* les deux *Alcibiade,* le *Criton, l'Euthyphron.* Puis il y introduisit plusieurs répondants, dont chacun soutient un point de vue différent. C'est ce que nous voyons dans le *Lachès,* le *Charmide,* le *Lysis,* et enfin les interlocuteurs se multiplient, comme dans le *Protagoras* et le *Gorgias,* et le dialogue devient un drame considérable en plusieurs actes. Le fond en est toujours une question philosophique, et le but, la recherche d'une vérité au moyen de la dialectique. Cette dialectique est souvent subtile et demande pour être suivie une attention soutenue. Tel dialogue, le *Parménide* entre autres, est d'une lecture pénible et rebutante, et il n'est guère de dialogues où la discussion du problème mis en question n'exige un gros effort d'attention. Platon se joue avec aisance dans les abstractions ; le lecteur ordinaire s'y sent moins à l'aise. Mais il est récompensé de sa peine par tous les agréments dont un poète à la fois lyrique, dramatique et satirique peut égayer son œuvre.

Quelquefois, comme dans le *Gorgias,* le dialogue s'engage entre les interlocuteurs sans aucune préparation. Mais généralement l'auteur expose les circonstances qui l'ont amené et décrit le lieu de la scène, et il le fait avec un naturel si parfait, avec des touches si justes qu'on croit voir les personnes et les lieux, qu'on en est charmé et qu'on se sent engagé d'avance à écouter les personnages pour lesquels l'auteur a si vivement éveillé notre sympathie ou notre curiosité. Quoi de plus gracieux et de plus délicat que le début du *Lachès,* du *Charmide* et du *Lysis ?* Quoi de plus animé, de plus pittoresque, de plus convenable au

sujet que les scènes et les descriptions par lesquelles s'ouvrent le *Protagoras,* le *Phèdre, le Banquet, la République ?*

Vient ensuite la discussion du sujet. Elle est distribuée en plusieurs actes, séparés par des intermèdes, ou marquée, comme dans le *Lachès,* le *Charmide,* le *Gorgias,* par des changements d'interlocuteurs. Et ces intermèdes, outre le charme qu'ils ont en eux-mêmes, offrent encore l'avantage de reposer l'esprit d'un débat généralement aride, et de rafraîchir l'attention. Les citations de poètes, en particulier d'Homère, les discours des adversaires de Socrate, notamment des sophistes, toujours avides d'étaler leur éloquence, les discours de Socrate lui-même, les mythes où son imagination se donne carrière contribuent aussi à égayer la discussion. Elle est souvent lente et sinueuse, et ce n'est pas sans raison que ses longueurs impatientaient Montaigne. Nous l'aimerions, nous aussi, plus ramassée et plus courte ; mais c'est notre goût, ce n'était pas celui des Grecs. D'ailleurs un dialogue ne suit pas la marche d'une exposition suivie. On y effleure en passant d'autres questions qui se rapportent plus ou moins étroitement au sujet principal, et Cousin a pu dire que chacun des grands dialogues de Platon contenait toute une philosophie. Aussi est-il parfois assez difficile de déterminer nettement l'objet de certains dialogues, dont l'unité n'a pas la rigueur qui nous paraît nécessaire à nous modernes. D'autres, et ils sont assez nombreux, restent sans conclusion. Ce n'est pas que la recherche qui en fait le sujet conduise au scepticisme ; c'est que Platon a simplement voulu réfuter des opinions courantes et déblayer le terrain, se réservant de l'explorer à fond dans un autre ouvrage. C'est ainsi que le *Ménon* continue et achève le *Protagoras* et que le *Théétète* trouve sa conclusion dans le *Timée.*

Les caractères

Ce qui distingue particulièrement les dialogues de Platon de ceux que son exemple a suscités, c'est la vie qu'il a su donner aux personnages qu'il met en scène. Dans les dialogues de ses imitateurs, hormis peut-être ceux de Lucien, les interlocuteurs ne se distinguent les uns des autres que par les thèses opposées qu'ils sont chargés de soutenir : on ne voit rien de leur figure réelle. Chez Platon, au contraire, il n'est pas de personnage, si mince que soit son rôle, qui n'ait son visage à lui. Les plus remarquables à ce point de vue sont les sophistes, notamment Protagoras, Gorgias, Hippias, Prodicos. Ils revivent dans le portrait qu'en a tracé Platon avec leur figure, leur allure, leur voix, leurs gestes, leurs tics même. On les revoit avec leur

vanité, leur jactance, leur subtilité, et aussi avec leur talent, qui est réel et que Platon ne rabaisse pas. L'imitation est si parfaite qu'on a pu prendre le discours que Platon prête à Lysias pour le discours authentique de cet orateur. Et, sauf en quelques ouvrages de jeunesse, comme l'*Ion* ou l'*Hippias majeur,* il n'exagère pas et ne pousse pas le portrait jusqu'à la charge. Il fait rire à leurs dépens par le simple contraste qui paraît entre l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et celle qu'ils donnent au public. C'est de la meilleure comédie, celle où les personnages se traduisent en ridicule sans qu'ils s'en doutent.

Aux sophistes avides de briller s'oppose le groupe des beaux éphèbes ingénus et modestes. Ce sont des fils de famille avides de s'instruire, qui s'attachent à Socrate pour profiter de ses leçons, qui rougissent à ses questions et y répondent avec une déférence pleine de grâce. Tels sont l'Hippocrate du *Protagoras,* qui ne peut contenir son impatience d'entendre l'illustre sophiste, Charmide, Lysis et le beau Phèdre. Taine a dépeint en termes exquis le charme de ces jeunes figures dans ses *Essais de critique et d'histoire.*

D'autres, plus âgés, sont des disciples tendrement attachés au maître qu'ils vénèrent, et pour qui rien n'est plus doux que de parler et d'entendre parler de lui. C'est Phédon qui se plaît ainsi à se souvenir de Socrate, c'est Apollodore qui sanglote à la vue de la ciguë qu'on apporte, c'est Chairéphon qui s'élance vers lui quand il revient de Potidée, c'est Criton, son ami d'enfance, Simmias et Cébès, Théétète, chacun avec un caractère distinctif qui le signale à notre sympathie.

Il faut faire une place à part à Alcibiade, dont les talents et le prestige avaient vivement frappé Platon en ses jeunes années. Alcibiade figure dans les deux dialogues qui portent son nom ; mais ce n'est point là qu'il faut le considérer ; il n'y est représenté que comme un écolier docile et sans personnalité. Il en a une, au contraire, et d'une originalité surprenante, dans *le Banquet.* Quand il entre dans la salle où Agathon a réuni ses amis, il est fortement pris de vin, ce qui excusera l'audace de certains aveux qu'on ne fait pas de sang-froid. À son allure tapageuse, à l'ascendant qu'il prend tout de suite sur la compagnie, on reconnaît l'enfant gâté des Athéniens, sûr qu'on lui pardonnera, qu'on applaudira même ses caprices. Mais cet enfant gâté, que la faveur populaire a perdu, a l'âme la plus généreuse et l'esprit le plus pénétrant. Un moment disciple de Socrate, il l'a quitté pour la politique ; mais il ne peut l'entendre sans être remué jusqu'au fond de son âme et sans se reprocher l'inconséquence de sa conduite, et il fait de lui le plus magnifique éloge qu'on ait jamais fait d'un homme.

C'est grâce à lui que nous connaissons la puissance de séduction des discours de Socrate, son endurance physique incroyable, son

courage et son sang-froid dans le danger, la profondeur de sa réflexion qui lui fait oublier le boire et le manger, la veille et la fatigue, sa continence invincible, enfin toute l'originalité de cet être d'exception que fut Socrate. Le portrait qu'Alcibiade fait de lui est d'ailleurs incomplet. Il faut en chercher les traits qui manquent dans tous les dialogues où Socrate est présent. Sous sa figure de Silène on verra l'être extraordinaire qui entend la voix d'un dieu et qui a reçu de lui la mission de conduire ses concitoyens à la vérité et à la vertu. Il est un de ceux que le ciel a favorisés de la θεία θοίρα, le lot divin, qui élève certains hommes au-dessus de l'humanité. Sa vie et sa mort sont un exemple mémorable de ce que peut faire la vertu unie au génie.

Le style

Par le fait même que Platon est un poète dramatique, il fait parler à chacun le langage qui lui convient. Quand il met en scène des personnages réels, comme les sophistes, comme Lysias, Agathon, Aristophane, il reproduit non seulement leurs idées, mais leur style avec une telle fidélité que ses pastiches donnent l'illusion du modèle.

Quand il est lui-même, son style est exactement approprié à la dialectique de ses dialogues. C'est dire qu'il se maintient constamment dans le ton de la conversation. L'art de Platon consiste ici à se cacher pour donner au discours l'apparence d'une improvisation. C'est un art tout contraire à celui d'Isocrate, qui balance des périodes soigneusement étudiées, ou d'un Démosthène, qui ramasse ses phrases pour les assener sur l'adversaire comme des coups de bélier. Le style de Platon ne sent ni l'étude, ni le travail ; il n'a jamais rien d'affecté ni de tendu. La phrase suit simplement la marche de la pensée. Si un nouveau détail se présente à l'esprit, il s'ajoute et s'ajuste comme de lui-même à ceux qui le précèdent et la phrase s'allonge naturellement, sans que jamais elle paraisse ni surchargée ni lâchée. C'est le style de la conversation avec ses négligences, ses anacoluthes, ses jeux de mots même, mais de la conversation d'hommes supérieurs qui se trouvent à l'aise au milieu des plus hautes abstractions, comme le commun des mortels dans une conversation banale. Aussi, quand l'idée s'élève, le ton s'élève aussi, et, si elle est importante et chère à l'auteur, il l'éclaire de magnifiques comparaisons. Telle est celle de l'aimant dans l'*Ion,* de la torpille dans le *Ménon,* du vaisseau de l'État gouverné par de faux pilotes dans *la République* et bien d'autres également célèbres. Quand Platon nous fait monter avec lui dans le monde des Idées ou nous ouvre des perspectives sur l'autre vie, c'est un monde d'une poésie sublime qu'il nous découvre, et nul poète n'a jamais composé

de tableau si émouvant que la promenade des dieux et des âmes au séjour des Idées dans le *Phèdre* ou le ravissement de l'âme en présence du Beau absolu dans *le Banquet.*

Le vocabulaire de Platon est du plus pur attique. Denys d'Halicarnasse lui reproche d'employer des mots poétiques. Mais Denys d'Halicarnasse en juge d'après l'idéal oratoire qu'il s'est formé sur Démosthène. Les mots poétiques, qui seraient déplacés dans une harangue, sont parfaitement à leur place dans un dialogue philosophique, quand le sujet s'élève et qu'on se hausse jusqu'au monde intelligible. D'ailleurs Platon se sert d'ordinaire des mots les plus communs, même pour exposer les idées les plus neuves, et il n'y a guère que le mot *idée* auquel il ait attribué un sens nouveau. C'est une qualité de plus parmi toutes celles qui forment l'éminente supériorité de cet incomparable artiste.

Notice sur le « Théétète »

Argument

La discussion qui fait l'objet du *Théétète* est précédée d'une sorte de prologue. C'est une conversation entre deux Mégariens, anciens disciples de Socrate, Euclide et Terpsion. Euclide, qui était descendu au port de Mégare, y a rencontré Théétète, qu'on transportait malade et blessé du camp de Corinthe à Athènes. Quelle perte, s'écrie Terpsion, si ce grand savant et ce brave soldat vient à mourir ! – Il a, dit Euclide, justifié l'augure de Socrate, qui lui avait prédit un glorieux avenir. Socrate en effet, quelque temps avant son procès, s'était trouvé avec Théétète et avait eu avec lui un entretien où la précoce intelligence du jeune homme l'avait frappé. – Pourrais-tu, dit Terpsion, me rapporter cet entretien ? – Non, mais je l'ai rédigé sur le récit que m'en a fait Socrate. Seulement, au lieu de garder la forme du récit, j'en ai fait un dialogue direct entre Socrate et ses deux interlocuteurs, Théodore et Théétète. Entrons et mon esclave nous en fera la lecture.

C'est Socrate qui ouvre la conversation. Dis-moi, Théodore, toi qui enseignes ici la géométrie, as-tu distingué parmi tes élèves athéniens quelques jeunes gens qui promettent de devenir des hommes de mérite ? – Oui, Socrate, un en particulier. Il te ressemble au physique et il est merveilleusement doué quant à l'intelligence et aux qualités morales. Le voici d'ailleurs au milieu de ces jeunes gens qui s'approchent. Il s'appelle Théétète. – Veux-tu lui dire de venir ici ? Appelé par Théodore, Théétète s'approche. – Puisque tu apprends les sciences à l'école de Théodore, lui dit Socrate, pourrais-tu me dire en quoi consiste la science ? – La science, c'est ce qu'enseigne Théodore, la géométrie, l'astronomie, l'harmonie, le calcul et les arts en général. – Ce n'est pas la science que tu définis là, mais ses objets. Si je te demandais ce qu'est la boue et que tu me répondes : Il y a la boue des potiers, celle des briquetiers et d'autres, je ne serais pas du tout renseigné sur la nature de la boue. Ce qu'il fallait me dire, c'est que la boue est de la terre délayée dans de l'eau. – Je comprends, dit Théétète : ce que tu me demandes, nous l'avons fait l'autre jour, le jeune Socrate et moi, à propos des racines. Les racines étant infinies en nombre, nous avons essayé de les rassembler toutes sous un terme unique, et nous avons ainsi reconnu deux classes de nombres, que nous avons dénommés longueurs et racines. – C'est parfait, dit

Socrate. Et maintenant, puisque tu as renfermé toutes les racines dans une forme unique, essaie de faire de même pour les nombreuses formes de la science. – Je l'ai déjà essayé maintes fois, mais sans en venir à bout. Cependant je ne puis me désintéresser de la question. – C'est que ton âme est grosse, Théétète. Eh bien, n'as-tu pas entendu dire que je suis le fils d'une sage-femme, et que j'ai l'art d'accoucher les esprits, comme elle avait celui d'accoucher les femmes ? Je sais de plus discerner si l'esprit d'un jeune homme enfante une chimère ou un fruit réel et vrai. Fie-toi donc à moi et ne te chagrine pas si, en examinant ce que tu diras, je juge que ce n'est qu'un fantôme sans réalité.

Nous entrons maintenant dans le vif du sujet : qu'est-ce que la science ? Théétète va proposer successivement trois définitions qui seront examinées et repoussées l'une après l'autre : 1° la science est la sensation (151 *b-187 b) ; 2*° la science est l'opinion vraie (187 b-201 *d) ;* 3° la science est l'opinion vraie accompagnée de raison (201-210 a).

Première définition : La science est la sensation

La première définition occupe à elle seule plus de place que les deux autres. C'est qu'elle se rattache à des doctrines célèbres que Socrate expose dans toute leur force avant de les réfuter. La doctrine que la science est la sensation n'est autre que celle de Protagoras, quand il dit que l'homme est la mesure de toutes choses, c'est-à-dire que telle une chose m'apparaît, telle elle est pour moi, et que telle elle t'apparaît, telle elle est pour toi. Comme apparaître, c'est être senti, il s'ensuit que la sensation est la science.

Sur quoi s'appuie cette théorie de Protagoras ? Sur la doctrine d'Héraclite, que tout est en mouvement, que rien n'est fixe, que tout devient. Cette doctrine remonte à Homère et c'est celle de tous les sages, à l'exception de Parménide et de son école. C'est du mouvement et de leur mélange réciproque que se forment tous les êtres que nous disons exister, tandis que le repos les détruit. Ils n'existent point par eux-mêmes : ainsi la couleur n'est pas quelque chose qui existe à part ; ce n'est en effet ni l'organe appliqué à l'objet, ni l'objet auquel l'organe s'applique, mais un produit intermédiaire propre à chaque individu, et encore ce produit varie-t-il dans le même individu, parce que celui-ci change sans cesse.

Pénétrant plus avant dans la doctrine du mouvement universel, ou peut-être l'approfondissant et la complétant lui-même, comme il le fait

souvent quand il expose les idées d'un adversaire, Socrate s'applique ensuite à démontrer que le mouvement seul existe. Il y a des mouvements de deux espèces, dont chacune est infinie en nombre. L'une d'elles consiste dans une force active, l'autre dans une force passive. De leur union et de leur friction mutuelle naissent des rejetons en nombre infini, mais par couples jumeaux ; l'un est l'objet de la sensation, l'autre la sensation et ils sont toujours liés ensemble. Tout est en mouvement ; mais ce mouvement est rapide ou lent. Tout ce qui est lent se meut à la même place et vers les objets voisins, et c'est ainsi qu'il engendre. Lorsque l'œil et quelque autre objet qui lui correspond ont en se rapprochant engendré la blancheur et la sensation qui lui est liée par la nature, alors, tandis que se meuvent dans l'espace intermédiaire la vision qui vient des yeux et la blancheur qui vient de l'objet qui a, de concert avec eux, engendré la couleur, l'œil se remplit de vision et devient, non pas vision, mais œil voyant. Pareillement l'objet qui a concouru avec l'œil à la production de la couleur s'est rempli de blancheur et il est devenu, non pas blancheur, mais blanc, par exemple bois blanc ou pierre blanche ; et il en est ainsi du froid et du chaud et des autres qualités. Rien n'est tel en soi et par soi : c'est dans leurs approches mutuelles que toutes choses naissent du mouvement sous des formes de toute sorte, et il est impossible de concevoir l'élément actif et l'élément passif comme existant séparément, puisqu'il n'y a pas d'élément actif avant qu'il soit uni à l'élément passif, ni d'élément passif avant qu'il soit uni à l'élément actif ; et ce qui, dans telle rencontre, a été agent, apparaît comme patient en s'unissant à autre chose. Il résulte de tout cela que rien n'est en soi et qu'il faut ôter de partout le mot être.

On objecte à ce système les songes, les maladies, la folie et les illusions des sens. On peut répondre que la sensation pendant le rêve est tout aussi existante pour celui qui rêve que la sensation pendant la veille l'est pour celui qui veille, que la sensation de Socrate malade est aussi vraie pour lui qu'elle l'est lorsqu'il se porte bien. Il n'y a pas d'autre juge de la sensation que celui qui l'éprouve. C'est ainsi que selon Homère, selon Héraclite, selon Protagoras, selon Théétète la sensation est la science.

Après un court intermède où Socrate annonce qu'il va examiner l'enfant nouveau-né de Théétète et où Théodore le presse d'en dire son sentiment, il assène d'abord à Protagoras deux terribles coups de boutoir : « Pourquoi Protagoras a-t-il fait l'homme mesure de toutes choses plutôt que le porc ou le singe, qui sont aussi des êtres sentants ? Et, si chacun est mesure de sa propre sagesse, en quoi Protagoras est-il plus sage que les autres ? » Peiné de voir ainsi maltraiter son ami Protagoras, Théodore renonce à répondre et en

charge Théétète.

– Eh bien, Théétète, dit Socrate, n'es-tu pas étonné de te voir égal en sagesse à n'importe lequel des hommes et des dieux ? – Si, dit Théétète. – Voyons à quelle conséquence nous conduit la thèse que la science est la sensation. Sentir par la vue ou l'ouïe, c'est savoir. Or celui qui voit et qui a pris connaissance de ce qu'il a vu, s'il ferme les yeux, se souvient de la chose, mais ne la voit plus. Or dire qu'il ne voit pas, c'est dire qu'il ne sait pas, puisque voir, c'est savoir. Il s'ensuit que, quand un homme a acquis la connaissance d'une chose et qu'il s'en souvient encore, il ne la sait pas, puisqu'il ne la voit pas : conséquence monstrueuse !

Mais si Protagoras était présent pour se défendre, il pourrait alléguer qu'il est en effet possible que le même homme sachant une chose ne la sache pas. Suppose que quelqu'un te ferme avec la main un de tes yeux et qu'il te demande si tu vois son habit avec cet œil fermé, tu seras forcé d'avouer que tu vois et que tu ne vois pas en même temps la même chose. Et puis la mémoire que l'on conserve des choses que l'on a senties n'est pas de même nature que la sensation qu'on éprouvait et qu'on n'éprouve plus. On n'est plus le même homme, puisqu'on ne cesse de changer. Enfin Protagoras pourrait maintenir que les sensations diffèrent, non en tant que vraies ou fausses, puisqu'elles sont toutes également réelles, mais en tant que meilleures ou pires. Loin de ne reconnaître ni sagesse, ni sage, il dirait, au contraire, qu'on est sage, lorsque, changeant la face des objets, on les fait paraître et être bons à celui auquel ils paraissaient et étaient auparavant mauvais.

La discussion est ici coupée de nouveau par un intermède. De peur que Protagoras ne lui reproche de ne discuter qu'avec des enfants, Socrate engage Théodore à lui donner la réplique. Théodore a beau faire, il est obligé de s'y résigner. Socrate continue : Protagoras dit que ce qui paraît à chacun existe réellement pour celui à qui cela paraît. Or c'est l'opinion de tous les hommes qu'il y a parmi eux des sages et des ignorants, et tu sais toi-même qu'il n'est pas d'opinion qui ne trouve des contradicteurs. Si donc Protagoras a cru que l'homme est la mesure de toutes choses, mais que la foule se refuse à le croire avec lui, autant le nombre de ceux qui ne le croient pas dépasse le nombre de ceux qui le croient, autant il y a de raisons pour que son principe soit faux plutôt que vrai. En reconnaissant qu'on ne peut avoir que des opinions vraies, Protagoras reconnaît que ses contradicteurs ont une opinion vraie, en jugeant la sienne fausse.

Sans doute sa doctrine trouve un point d'appui très fort dans les sensations comme celles du chaud et du froid, du doux et de l'amer et

autres du même genre. Mais il n'en est pas de même s'il s'agit de la santé, du juste, de la piété, où il faut bien reconnaître qu'un homme l'emporte sur un autre. Ici Socrate s'arrête et fait cette réflexion qu'un argument en amène un autre, et que la discussion s'éternise. – Eh bien, dit Théodore, ne sommes-nous pas de loisir ? Cette réplique de Théodore sert de prétexte à une digression sur la vie du philosophe, qui est toujours de loisir, comparée à celle de l'orateur ou de l'avocat, toujours affairé. Le philosophe, étranger aux affaires publiques, n'est présent que de corps dans la cité ; son âme plane dans l'empyrée. Comme Thalès, qui tomba dans un puits en observant les astres, il ignore ce qui se passe à ses pieds et il prête à rire à la foule. Puissance, richesse, noblesse, il n'en a cure. Il ne s'attache qu'à la vertu et s'applique à ressembler à Dieu. Ce portrait, où sont rassemblés un certain nombre de traits épars dans *la République,* est la contrepartie de l'image que Calliclès a tracée dans le *Gorgias* (485 *d-486 d)* du philosophe qui perd son temps à de puériles discussions et qui, étranger à l'agora, devient incapable de se défendre contre le premier coquin venu qui l'accuse.

Revenons au sujet. Prenons l'exemple d'un État qui fait des lois. Il les fait en vue de l'utilité future. Or la sensation n'a rien à faire avec l'avenir, et c'est l'homme compétent seul qui mérite d'être écouté ici, comme en tout ce qui concerne l'avenir.

Mais, même à l'égard des sensations immédiates du chaud et du froid et autres pareilles, on ne peut pas soutenir qu'elles sont vraies, en se fondant sur la doctrine du mouvement. Il y a deux sortes de mouvement, un de translation, un autre d'altération. Comme tout se meut de ces deux façons, la perception et la qualité qui se meut entre le sujet et l'objet doivent changer de nature au moment même de la sensation, de sorte qu'elles ne peuvent même pas être nominées. Chaque chose n'est pas plus tôt qu'elle n'est plus : elle n'est pas plus « ainsi » que « pas ainsi », puisque ces mots expriment le repos. La sensation toujours changeante n'est donc pas la science, et la doctrine d'Héraclite aboutit au contraire à la négation de la science.

Théétète voudrait aussi entendre discuter la doctrine des adversaires d'Héraclite, qui prétendent que tout est en repos. Mais Socrate se refuse à le faire pour ne pas allonger à l'infini la discussion.

Deuxième définition : La science est l'opinion vraie

Revenant donc à la sensation, Socrate demande à Théétète : Étant donné que ce que l'on sent par un sens, on ne peut le sentir par l'autre, par quoi conçois-tu une idée qui se rapporte à deux sens à la fois, et à quels organes assignes-tu la perception de ce qui est commun à toutes choses, comme l'être et le non-être ? – On ne peut, dit Théétète, l'assigner qu'à l'âme. C'est par l'âme qu'on saisit non seulement l'être, mais le semblable et le dissemblable, le beau et le laid et autres idées de même sorte. La sensation ne peut atteindre l'être, ni par conséquent la science. Il faut la chercher dans le nom, quel qu'il soit, qu'on donne à l'âme, lorsqu'elle s'applique elle-même, toute seule, à l'étude des êtres. Cela s'appelle juger et c'est le jugement ou opinion vraie qui constitue la science. – Soit, dit Socrate ; mais s'il y a une opinion vraie, il y a aussi une opinion fausse. Comment se forme-t-elle ? Il semble impossible de ne pas savoir ce qu'on sait et de savoir ce qu'on ne sait pas. Quand on fait un jugement faux, prend-on les choses qu'on sait pour d'autres que l'on sait également, ou les ignore-t-on toutes les deux ? – C'est impossible. – Alors prend-on les choses qu'on ne sait pas pour d'autres qu'on ne sait pas non plus ? – Impossible encore. – On ne prend pas non plus les choses qu'on sait pour celles qu'on ne sait pas, ni celles qu'on ne sait pas pour celles qu'on sait ? – Non. – Alors comment expliquer l'origine de l'opinion fausse ? Mettons l'être et le non-être à la place du savoir et de l'ignorance. Celui qui pense ce qui n'est pas ne peut avoir qu'une opinion fausse. Mais juger ce qui n'est pas, c'est ne rien juger. Juger faux est donc autre chose que juger ce qui n'est pas.

Serait-ce une sorte de méprise qui se produit lorsque, confondant dans sa pensée deux choses également réelles, on affirme que l'une est l'autre ? Mais quand la pensée fait cette confusion, ne faut-il pas qu'elle se représente les deux objets à la fois, ou l'un des deux ? – Si. – Or le jugement étant un discours que l'âme se tient à elle-même, quand on prend une chose pour une autre, on se dit à soi-même que l'une est l'autre : est-ce possible ? Non, car il est impossible qu'en pensant aux deux objets à la fois, on juge que l'un est l'autre, et, si l'on ne pense qu'à l'un des deux, on ne jugera jamais que l'un est l'autre. Il faut bien pourtant qu'il y ait une voie par où il est possible de prendre ce qu'on sait pour ce qu'on ne sait pas. Supposons dans nos âmes un bloc de cire où se gravent nos sensations, et que ce qui a été imprimé ainsi, nous nous le rappelons et le savons, tandis que ce qui s'est effacé ou n'a pu être gravé, nous l'oublions et ne le savons pas. Or un homme

ne peut-il se faire une opinion fausse en pensant que les choses qu'il sait sont tantôt celles qu'il sait et tantôt celles qu'il ne sait pas ? Après avoir passé en revue tous les cas auxquels cette hypothèse donne lieu, Socrate en retient trois où la confusion lui semble possible : l'un où l'on confond une chose qu'on sait avec une autre qu'on sait et qu'on perçoit, l'autre où l'on confond une chose qu'on sait avec une autre qu'on ne sait pas, et qu'on perçoit, enfin le troisième où l'on confond ce qu'on sait et qu'on perçoit avec une autre qu'on sait et qu'on perçoit également. Par exemple, dit Socrate, je te connais, Théétète, et je connais aussi Théodore, et j'ai dans mon bloc de cire vos empreintes à tous deux. En vous voyant, je m'efforce d'appliquer la marque propre à chacun de vous à la vision qui lui est propre, et de faire entrer et d'ajuster cette vision dans sa propre trace. Mais je peux intervertir, et mon opinion est fausse. L'opinion fausse ne peut exister que dans les choses que nous savons : quand nous ajustons directement et exactement à chaque objet les empreintes et les marques qui lui sont propres, notre opinion est vraie ; si nous les ajustons obliquement et de travers, elle est fausse.

Ici une objection grave se présente. Si l'opinion fausse n'est ni dans les sensations, ni dans leurs rapports mutuels, ni dans les pensées, mais dans l'ajustement de la sensation à la pensée, on ne devrait pas confondre deux objets connus seulement par la pensée. C'est pourtant ce qu'on fait quand on se trompe dans les nombres, quand on croit, par exemple, que cinq et sept font onze et non douze. Pour expliquer la possibilité de l'erreur en ce cas, Socrate compare notre esprit à un colombier qui contiendrait des oiseaux dont les uns vivent en troupes, d'autres en familles, quelques-uns solitairement, mais voltigeant parmi tous les autres. Nous les avons tous dans notre esprit, mais quand nous voulons en saisir un, il se peut que nous en saisissions un autre que celui que nous voulons, un ramier pour un pigeon, et cela, c'est l'opinion fausse. Mais, à la réflexion, Socrate n'est point satisfait de cette explication. Il est, dit-il, absurde de prétendre qu'ayant la science d'un objet, on ignore cet objet, non par ignorance, mais par la science même qui lui est propre, et qu'on prenne cet objet pour un autre. – Peut-être, réplique Théétète, aurions-nous dû mettre des ignorances avec des sciences. – Mais alors nous nous engageons dans une voie sans fin : ces sciences et ces ignorances seront l'objet de nouvelles sciences qu'il faudra pourchasser en de nouveaux colombiers. Théétète en revient alors à définir la science par l'opinion vraie. Mais l'expérience journalière des tribunaux montre que l'opinion vraie se rencontre chez les juges sans la science.

Troisième définition : La science est l'opinion vraie

Théétète propose alors une troisième définition qu'il a entendu faire par quelqu'un : c'est que la science est l'opinion vraie accompagnée de raison, c'est-à-dire d'une explication analytique ou définition. Les choses dont on peut rendre raison sont connaissables ; celles dont on ne peut rendre raison inconnaissables. – De mon côté, dit Socrate, j'ai entendu dire à quelqu'un que les éléments premiers dont nous sommes composés sont inconnaissables et ne peuvent être que nommés, et qu'au contraire les objets qui en sont composés sont connaissables ; car la combinaison dont ils sont formés est l'essence de leur définition. Mais est-il possible que, les éléments étant inconnaissables, le composé qui en est formé soit connaissable ? Si, par exemple, les lettres sont inconnaissables, comment la syllabe peut-elle être connaissable ? Si la syllabe consiste dans les éléments assemblés, comment peut-on ignorer les éléments séparés et les connaître réunis ? Si elle est, au contraire, une entité unique, elle ne doit pas avoir de parties, elle est indivisible et par conséquent elle n'est pas plus connaissable que les éléments. D'ailleurs l'expérience prouve que les éléments se prêtent à une connaissance plus claire que les syllabes. Quand on apprend à lire, on ne fait pas autre chose que de distinguer les éléments ; quand on apprend la musique, on commence par les notes ; c'est que l'élément est plus connaissable que le composé.

Mais revenons à ta définition, et dis-moi, Théétète, ce qu'il faut entendre par cette raison qui accompagne l'opinion vraie. Pour moi, je crois qu'il faut entendre par là une de ces trois choses : la première est de rendre sa pensée sensible par la voix au moyen des noms et des verbes, de sorte qu'on la peigne dans la parole comme dans un miroir ou dans l'eau. En ce sens, le jugement vrai sera toujours accompagné de définition dans tous ceux qui pensent juste sur quelque objet, et jamais le jugement vrai ne se trouvera sans la science. La deuxième consiste dans l'énumération des parties ou éléments ; mais on peut énumérer toutes les parties d'un objet, n'ayant d'elles qu'une opinion vraie, mais non la science. Enfin la troisième est la définition par la différence caractéristique. Mais la connaissance de cette différence caractéristique est justement ce qui rend l'opinion vraie ; dès lors nous n'avons pas besoin d'ajouter la raison à l'opinion vraie, puisqu'elle y est déjà. C'est donc une sotte réponse, quand nous demandons ce que c'est que la science, de nous dire que c'est une opinion droite jointe à la science, soit de la différence, soit de toute autre chose.

Ainsi la science n'est ni la sensation, ni l'opinion vraie, ni l'opinion vraie accompagnée de raison. Mais si la discussion n'a pas

abouti, elle aura du moins appris à Théétète à ne pas croire qu'il sait ce qu'il ne sait pas. Socrate lui donne ainsi qu'à Théodore rendez-vous pour le lendemain et il les quitte pour aller répondre à l'assignation de Mélètos.

Sujet et composition du Théétète

Le *Théétète* a pour objet la nature de la science. Platon avait déjà traité la question dans le *Ménon,* où il enseigne qu'apprendre, c'est se souvenir, que l'âme a tout vu dans ses existences antérieures et qu'elle peut retrouver ses connaissances oubliées, à condition qu'elle ne se lasse pas de les chercher. Malgré le doute qu'il avoue dans le *Ménon* sur la vérité d'une telle théorie, il la réaffirme hardiment dans le *Phédon* et fonde sur elle une de ses preuves de l'immortalité de l'âme. Mais il était difficile de la faire accepter au public même philosophique, chez lequel d'autres doctrines avaient cours, notamment celles de Protagoras et d'Héraclite et celle des Éléates. On peut croire qu'il crut nécessaire de les combattre et de déblayer le terrain pour y faire place à sa propre théorie. Il laisse, il est vrai, de côté les Éléates, dont la doctrine abstruse exigerait, dit-il, des développements qui étoufferaient la question essentielle, mais en réalité parce qu'il se réserve de la discuter dans un ouvrage à part, *le Sophiste.* Dans le *Théétète,* il se borne aux sensualistes, dont les idées plus accessibles étaient aussi sans doute les plus répandues. Il avait déjà, dans la première partie du *Cratyle,* exposé leur système du mouvement universel, en le faisant remonter, pour expliquer la doctrine du langage, aux cosmogonies primitives et aux poètes Homère et Hésiode. Il fait de même ici, où il attribue à Homère la doctrine du flux universel. Il expose ensuite en un triptyque magistral la doctrine de l'homme mesure de Protagoras, puis celle d'Héraclite, dont elle procède, et enfin celle des sectateurs forcenés d'Héraclite, qui réduisent tout au mouvement perpétuel et aboutissent à la négation même de la science. À ces universels destructeurs il oppose le vrai philosophe qui, s'élevant au-dessus du monde des vaines apparences, s'attache à découvrir l'essence des véritables réalités.

Après avoir réfuté ceux qui réduisent la science à la sensation, il attaque ceux qui voient dans la science une opinion vraie, et, comme l'opinion vraie suppose qu'il y a une opinion fausse, c'est sur la possibilité de l'opinion fausse qu'il porte son enquête. Il avait déjà touché à ce sujet dans l'*Euthydème,* où Dionysodore prétend démontrer qu'il est impossible de mentir (283 *e*-284 *a*) et de contredire (286), à quoi Socrate répond : « Cette thèse-là, je l'ai entendue souvent dans la

bouche de bien des gens et j'en suis toujours surpris. Elle était fort en vogue à l'époque de Protagoras et chez de plus anciens encore. Pour moi, je la trouve toujours surprenante : il me paraît qu'elle ruine les autres et se ruine elle-même. » Dans le *Théétète,* Socrate essaie de montrer la possibilité de l'erreur par deux images, celle du bloc de cire où nos sensations s'impriment, et, en ce cas, l'erreur naît du mauvais ajustement de la sensation à la pensée, et celle du colombier, où voltigent des oiseaux divers que nous pouvons prendre les uns pour les autres, quand nous voulons les saisir. Quelle est ici la part originale de Platon ? Il est difficile de le déterminer exactement. On sait seulement que l'image du bloc de cire se trouve aussi dans Démocrite, et que l'explication des qualités diverses de la mémoire par la nature de la cire où se gravent nos sensations se retrouve dans le traité d'Hippocrate sur *le Régime dans les maladies aiguës.* L'exposé d'Eryximaque dans *le Banquet* nous a montré avec quelle attention Platon suivait les recherches et découvertes de la médecine, et l'on sait qu'il s'était initié en Italie aux doctrines médicales des Pythagoriciens.

On trouve également dans la troisième définition, que la science est l'opinion accompagnée de raison, un écho des discussions contemporaines. Socrate dit qu'il a entendu dire que les éléments ou syllabes sont inconnaissables, tandis que les composés qui en sont formés sont connaissables. La plupart des critiques, se fondant sur le témoignage d'Aristote *(Mét.,* 1043 *b* 23 et suiv.), pensent que cette thèse dont Socrate a entendu parler est d'Antisthène, Campbell, qu'elle est due aux mégariques. Les trois explications du mot raison (λόγος) sont probablement empruntées aussi à différents auteurs. Toutes ces allusions obscures prouvent combien la question de la connaissance était agitée dans les cercles philosophiques d'Athènes et d'ailleurs. Les nombreux titres d'ouvrages qu'on cite de cette époque en portent témoignage : ce sont le περί τού γνώνα attribué à Criton, le περί ἐπιστήμης de Simon, le περί ἀληθείας et le περί τού ειξέναι de Simmias de Thèbes et d'autres. Il serait intéressant de savoir à quelles sources Platon a pris les thèses qu'il examine ; mais, plus soucieux des choses que des noms, Platon a négligé de citer ses auteurs.

Le *Théétète* ressemble fort aux premiers dialogues, comme l'*Euthyphron,* le *Lachès,* le *Charmide,* le *Lysis,* où Platon se donne pour tâche de définir quelque vertu, sans y parvenir ; mais, s'il n'atteint pas son but, il a du moins réfuté toutes les fausses conceptions qu'on se fait couramment de la piété, du courage, de la sagesse, de l'amitié, de la science ; il a préparé l'esprit de ses lecteurs, en le débarrassant des idées fausses, à recevoir la solution que doit apporter le système des Idées.

Le *Théétète* rappelle aussi ces premiers dialogues par la

composition. L'introduction, par exemple, est tout à fait analogue à celle du *Charmide.* Dans le *Charmide,* Socrate s'informe des beaux jeunes gens doués pour la philosophie, et Critias lui présente le beau Charmide, aussi sage que beau ; dans le *Théétète,* Socrate s'informe des jeunes Athéniens que Théodore a distingués pour leur intelligence, et Théodore lui présente le jeune Théétète, qui n'est beau que de la beauté de l'âme, mais que ses qualités morales et intellectuelles destinent à un glorieux avenir. Pour engager Charmide à se confier à lui, Socrate se donne pour un médecin qui soigne l'âme en même temps que le corps ; pour décider Théétète à lui ouvrir son âme, il se donne pour un habile accoucheur des esprits. Les deux jeunes gens essayent alors plusieurs définitions que Socrate repousse, jusqu'à ce qu'enfin Charmide propose malicieusement une définition due à Critias, et que Théodore en propose une, la définition de l'opinion vraie accompagnée de raison qu'il pourrait dire empruntée à Platon lui-même, dans d'autres ouvrages. Cependant le *Théétète* semble n'avoir pas les justes proportions du *Charmide* et des autres dialogues. On a déjà remarqué que la première définition occupait plus de place que les deux autres réunies. On a voulu expliquer cette inégalité, en disant que Platon n'avait pas mis la dernière main à la deuxième partie de son ouvrage, d'autant qu'elle n'a point les brillantes qualités dramatiques et les détails captivants dont la première est ornée. Ne soyons pas si difficiles : si la discussion sur la possibilité de l'erreur nous paraît longue et fastidieuse, c'est que le sujet, pour être traité complètement, le demandait ainsi, et l'on trouve dans le *Charmide* et le *Lysis* des passages qui ne sont pas moins arides et difficiles à suivre. La subtilité des raisonnements métaphysiques n'est pas toujours conciliable avec les agréments de l'esprit et de l'imagination.

Les caractères

La physionomie de Socrate est la même dans le *Théétète* que dans les précédents dialogues. C'est toujours le même enthousiasme pour la beauté, le même zèle à instruire et à former la jeunesse, la même acuité d'esprit, la même bonne humeur, la même courtoisie, les mêmes grâces de langage. Mais il y a un trait du caractère de Socrate que le *Théétète* met dans un jour particulier. C'est un trait déjà signalé dans le *Lachès,* où Nicias affirme que, si l'on s'approche de Socrate, il faut s'attendre à être examiné à fond dans sa vie, et à voir tout ce qu'on dit passé au crible. C'est ainsi que Socrate contraint Théodore à discuter avec lui, en dépit qu'il en ait, et qu'il détermine le jeune Théétète à lui dévoiler son âme. C'est que Socrate est un maître dans

l'art d'accoucher les esprits, et il explique lui-même en quoi consiste cet art dont un dieu lui a fait présent. C'est la maïeutique. Comme Phénarétè sa mère délivrait les femmes, il sait délivrer les esprits des conceptions dont ils sont gros, et reconnaître si ces conceptions ne sont que du vent ou si elles sont réelles et vraies. Sans rien savoir lui-même, il fait faire de merveilleux progrès aux jeunes gens qui s'attachent à lui. Quand il tombe sur des natures exceptionnelles comme celle de Théétète, il ne contient plus sa joie ni ses éloges. Théétète lui fait-il une réponse qui lui agrée : « Tu es beau, s'écrie-t-il, et non laid, comme le disait Théodore, car celui qui parle bien est beau et bon. » Il a beau être menacé d'un procès capital ; la joie d'instruire et d'éclairer l'âme d'un jeune homme qui est digne de ses efforts lui fait oublier le danger qui l'attend, et s'il ne disait pas lui-même à la fin de l'entretien qu'il va se rendre au Portique Royal et répondre à l'assignation de Mélètos, on ne se serait jamais douté que sa vie est en danger, tant il est indifférent à tout ce qui n'est pas la recherche de la vérité.

Un de ses deux interlocuteurs est Théodore de Cyrène. C'était un mathématicien célèbre que Platon avait connu lors de son voyage à Cyrène. Il passait pour être pythagoricien, et c'est, en effet, en partant de l'incommensurabilité de la diagonale et du côté du carré, découverte par les Pythagoriciens, qu'il avait étudié et construit devant son élève Théétète les racines de 3, *5,* jusqu'à 17. Il s'entendait peu, disait-il, aux discussions philosophiques, bien qu'il eût été l'ami de Protagoras, parce qu'il avait quitté de bonne heure la philosophie pour les mathématiques. Aussi n'entre-t-il dans la conversation que contraint et forcé par Socrate, et il cède volontiers sa place à Théétète. Platon lui prête un air de bonhomie qui le rend parfois assez plaisant, par exemple quand, peiné de voir son ami Protagoras malmené par Socrate, il le prie de le ménager, ou lorsque, prié de le défendre, il voudrait se décharger de ce soin sur Callias.

Mais le véritable interlocuteur de Socrate est Théétète. C'est le jeune homme selon le cœur de Socrate ou plutôt de Platon. Il n'est pas beau, il est vrai ; mais il est si intelligent et si curieux de savoir, si vif et si modeste à la fois que Socrate ne peut s'empêcher de le trouver beau, en dépit de son nez camus et de ses yeux à fleur de tête. C'est le parfait exemplaire du philosophe tel que Platon l'a peint au sixième livre de sa *République.* Il joint à l'esprit le plus pénétrant la mémoire la plus heureuse, à la vivacité de l'esprit un calme et une douceur qui ne se dément jamais. « Il se porte à l'étude et à la recherche, dit son maître Théodore, d'une allure unie, sûre, efficace, avec une grande douceur pareille à celle de l'huile qui s'écoule sans bruit. » D'abord timide et hésitant, il s'enhardit dès qu'il se sent encouragé par Socrate,

et c'est lui qui à son tour encourage Socrate, quand il hésite à s'engager dans la recherche de l'opinion fausse. Ses réponses franches et vives, toujours intelligentes et toujours faites sur le ton le plus naturel, sont un des charmes du dialogue. Quel était au juste ce jeune savant que Platon nous présente sous les traits idéalisés du vrai philosophe ? Il enseigna, dit-on, à Héraclée. Suidas le donne comme un disciple de Socrate et de Platon. Il ne le fut sans doute ni de l'un ni de l'autre ; mais peut-être, après avoir enseigné à Héraclée, enseigna-t-il à l'Académie, ce qui l'a fait prendre pour un élève de Platon. Il fut, d'après P. Tannery, le créateur de la théorie des irrationnelles, telle qu'elle est exposée au dixième livre d'Euclide. On lui attribue souvent la construction des cinq corps dits de Platon, parce que Platon en a fait mention dans le *Timée ;* mais il paraît d'après un scolie du treizième livre d'Euclide que trois de ces corps, le cube, la pyramide et le dodécaèdre, sont des pythagoriciens, et que les deux autres seulement, l'octaèdre et l'icosaèdre, sont de Théétète. Enfin Eva Sachs *(De Theeteto atheniensi mathematico,* Berlin, 1914) a soutenu qu'il était aussi le fondateur de cette stéréométrie dont Platon appelle de tous ses vœux la création au sixième livre de *la République.* Ces résultats justifient amplement le pronostic de Socrate sur l'avenir du jeune Théétète et le choix que Platon a fait de lui pour discuter la nature de la science.

La date du dialogue et la date de la composition

Les dernières lignes du *Théétète* ne laissent aucun doute sur le temps où se place le dialogue : il eut lieu quelques jours avant le procès de Socrate.

Il est plus difficile de déterminer la date à laquelle il fut écrit et le rang qu'il occupe parmi les autres ouvrages de Platon. Il fut certainement écrit après la bataille où Théétète fut blessé à Corinthe et rapporté à Athènes. Mais de quelle bataille s'agit-il ? Est-ce de celle que Démosthène *(Lept.,* 52) appelle la grande bataille de Corinthe contre les Lacédémoniens, où les Athéniens débordés perdirent beaucoup de monde (Xénophon, *Hell.,* IV, 2, 18 sqq.) et qui fut livrée en juin ou juillet 394 ?

On a pensé aussi à celle de 369, où Épaminondas força le passage de l'Onéion ; mais, d'après Xénophon *(Hellén.,* VII, I, 16), c'est aux Spartiates et aux Pelléniens qu'il eut affaire, non aux Athéniens. Peut-être s'agit-il de la bataille de 368, où les Athéniens, conduits par

Chabrias, repoussèrent les Thébains. Mais l'une et l'autre date sont sujettes à des objections. S'il s'agit de la bataille de 394, Théétète, qui devait avoir au plus quinze ans lors de l'entretien avec Socrate en 399, aurait eu à peine vingt ans. Dès lors est-ce vraisemblable qu'il ait, à cet âge, justifié les pronostics de Socrate et laissé l'ensemble de travaux que lui attribuent les historiens des mathématiques ? S'il s'agit, au contraire, de la bataille de 368, comment admettre que Terpsion ait attendu trente ans pour demander à son ami Euclide de lui lire un livre rédigé du vivant de Socrate ? Comment sortir de ces difficultés ? Il faut choisir entre ces deux invraisemblances. Comme les caractères stylistiques du dialogue indiquent une époque tardive dans la carrière de Platon, et que, par le sujet et la manière dont il est traité, il se rapproche du *Parménide* et du *Sophiste,* il faut se rallier à la date de 368 plutôt qu'à l'autre.

Une autre question se pose, celle de savoir lequel des deux, le *Théétète* ou le *Parménide,* est antérieur à l'autre. D'après A. Diès, la place du *Théétète* serait entre le *Parménide* d'une part, et *le Sophiste* et *le Politique* de l'autre. Il prétend en effet que la phrase du *Théétète :* « J'ai rencontré Parménide en un temps où j'étais bien jeune et lui bien vieux », est une allusion au dialogue, et non à un fait réel de la vie de Socrate. Il est en effet bien certain que l'entretien qui fait le sujet du *Parménide* est impossible à concevoir à l'époque où il est censé avoir eu lieu. Mais il n'est pas impossible que Socrate ait effectivement rencontré Parménide, et qu'ils se soient entretenus d'autre chose. En ce cas, la phrase du *Théétète,* qui se retrouve aussi dans *le Sophiste,* ne prouverait pas du tout l'antériorité du *Parménide.* Ce qui est certain, c'est que le *Théétète* devait, dans la pensée de Platon, former une tétralogie avec *le Sophiste, le Politique* et *le Philosophe* qui n'a pas été écrit. En effet à la fin du *Théétète* Socrate donne rendez-vous pour le lendemain à Théodore et à Théétète. Ceux-ci sont fidèles au rendez-vous et on les voit arriver le lendemain avec l'étranger éléate. On demande à cet étranger de définir le sophiste, le politique et le philosophe. Il commence par le sophiste, et *le Politique* fait suite au *Sophiste* comme le montre (184 *b)* l'allusion suivante au *Sophiste :* « De même que dans *le Sophiste* nous avons démontré que le non-être existe. »

Ainsi les quatre dialogues *Théétète, le Sophiste, le Politique* et *le Philosophe* étant destinés à se faire suite, il semble que le *Parménide* doive être placé en dehors d'eux. Mais rien n'empêche qu'après avoir projeté sa tétralogie Platon n'ait pu en interrompre la composition en écrivant un autre ouvrage qui serait le *Parménide.* Ce qui incline à croire que le *Parménide* fut ainsi intercalé entre le *Théétète* et *le Sophiste,* c'est qu'il achève et complète le *Théétète.* Pour établir la

définition de la science, objet du *Théétète,* Socrate a deux adversaires à réfuter, les sensualistes et les monistes, dont le principal est Parménide. Quand il a fini de réfuter les sensualistes, Théétète lui demande de discuter aussi la thèse de Parménide. Socrate s'y refuse sous prétexte qu'une telle discussion l'entraînerait trop loin. Comme cette discussion est l'objet principal du *Parménide,* on peut conclure que, la jugeant nécessaire, Platon l'a écrite après le *Théétète* et avant *le Sophiste,* et donner ainsi la première place au *Théétète.*

Théétète

[ou **Sur la Science** ; *genre peirastique*]

Prologue

Personnages du prologue

Euclide, Terpsion

EUCLIDE

I. – Viens-tu d'arriver de la campagne, Terpsion, ou y a-t-il longtemps que tu es de retour ?

TERPSION

Assez longtemps. Je t'ai même cherché sur la place et j'ai été surpris de ne pouvoir te trouver.

EUCLIDE

C'est que je n'étais pas en ville.

TERPSION

Où étais-tu alors ?

EUCLIDE

J'étais descendu vers le port[2], quand j'ai rencontré Théétète, qu'on transportait du camp de Corinthe à Athènes.

TERPSION

Vivant ou mort ?

EUCLIDE

Vivant, mais à grand-peine ; car il souffre cruellement de ses blessures, et, chose pire encore, il est atteint de la maladie qui a éclaté dans le camp.

TERPSION

Tu veux dire de la dysenterie ?

EUCLIDE

Oui.

TERPSION

Quel homme la mort menace de nous ravir, à ce que tu m'annonces !

EUCLIDE

Un homme de haut mérite, Terpsion. Tout à l'heure encore j'entendais faire de grands éloges de sa conduite dans la bataille.

TERPSION

Il n'y a là rien d'étonnant ; ce qui le serait plutôt, c'est qu'il ne se fût pas comporté comme il l'a fait. Mais comment ne s'est-il pas arrêté ici à Mégare ?

EUCLIDE

Il avait hâte de rentrer chez lui. Je l'ai bien prié moi-même et lui ai bien conseillé de rester : il n'a pas voulu. Alors je lui ai fait la conduite, et, en revenant ici, je songeais avec admiration combien Socrate avait été bon prophète sur bien des points et notamment au sujet de Théétète. Si j'ai bonne mémoire, c'est peu de temps avant sa mort qu'il rencontra Théétète, encore adolescent, et qu'ayant fait connaissance et s'étant entretenu avec lui, il fut pris d'une grande admiration pour son heureux naturel. Quand je me fus rendu à Athènes, il me rapporta la conversation qu'ils avaient eue ensemble, conversation tout à fait mémorable, et il ajouta qu'il deviendrait infailliblement célèbre, s'il parvenait à l'âge d'homme.

TERPSION

Et nous voyons qu'il a dit vrai. Mais quel fut l'objet de leur entretien ? Pourrais-tu me le rapporter ?

EUCLIDE

Non, par Zeus, non pas ainsi, de mémoire. Mais, aussitôt rentré chez moi, je mis par écrit mes souvenirs et je rédigeai ensuite à loisir ce qui me revenait en mémoire et, toutes les fois que j'allais à Athènes, j'interrogeais à nouveau Socrate sur ce que je ne me rappelais pas, et, de retour ici, je rectifiais mes notes, en sorte que j'ai cette conversation écrite à peu près en entier.

TERPSION

C'est vrai : je te l'ai déjà entendu dire auparavant et j'ai toujours eu l'intention de te prier de me la montrer ; malgré cela, j'ai différé

jusqu'à aujourd'hui. Mais qui nous empêche de la parcourir à présent ? Aussi bien j'ai moi-même besoin de me reposer ; car je viens de la campagne.

EUCLIDE

Eh bien, moi aussi, qui viens d'accompagner Théétète jusqu'à Érinéon[3], je prendrais volontiers quelque repos. Entrons donc et, pendant que nous reposerons, mon esclave nous fera la lecture.

TERPSION

C'est bien dit.

EUCLIDE

Voici le cahier, Terpsion. J'y ai rédigé l'entretien de telle sorte que Socrate, au lieu de le rapporter comme il le fit réellement, converse directement avec ceux qui, d'après son récit, lui donnaient la réplique. C'étaient, dit-il, le géomètre Théodore et Théétète. J'ai voulu éviter dans ma rédaction l'ennui de ces formules intercalées dans le discours, quand par exemple Socrate dit en parlant de lui-même : « et moi, je dis », ou « et moi, je répondis », et en parlant de son interlocuteur : « il en tomba d'accord » ou « il n'en convint pas[4]. » C'est pour cette raison que ma rédaction est un dialogue direct de Socrate avec ses interlocuteurs et que j'en ai retranché ces formules.

TERPSION

Et tu n'as rien fait en cela que de convenable, Euclide.

EUCLIDE

Allons, esclave, prends le cahier et lis.

Le dialogue

Personnages

Socrate, Théodore, Théétète

SOCRATE

II. – Si je m'intéressais particulièrement à ceux de Cyrène, Théodore, je t'interrogerais sur les choses et les hommes de ce pays et je voudrais savoir si, parmi les jeunes gens, il y en a qui s'adonnent à la géométrie ou à quelque autre partie de la philosophie. Mais, comme je suis plus attaché à ceux d'ici, je suis aussi plus curieux de connaître quels sont ceux de nos jeunes gens à nous qui sont en passe de devenir des hommes distingués. Je tâche de m'en instruire par moi-même, autant que j'en suis capable, et je questionne en même temps les autres, dont je vois nos jeunes gens rechercher volontiers la société. Or c'est toi qui en rassembles le plus près de toi, et c'est justice ; car tu le mérites à maint égard et particulièrement pour ta science en géométrie. Si donc tu en as rencontré un qui soit digne que tu en parles, j'aurais plaisir à l'apprendre.

THÉODORE

Effectivement, Socrate, il est bon que je te dise et que tu saches toi-même quels talents j'ai découverts chez un jeune garçon de votre ville. S'il était beau, je craindrais fort d'en parler, parce qu'on pourrait croire que j'en suis amoureux. Mais, soit dit sans t'offenser, il n'est pas beau, et il a, comme toi, le nez camus et les yeux à fleur de tête, moins que toi pourtant. Aussi j'en parle en toute sécurité. Sache donc que, parmi ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici, et j'ai eu affaire à un très grand nombre, je n'ai encore vu personne si admirablement doué. Qu'un homme ait une facilité à apprendre telle qu'on trouverait difficilement le pareil, qu'il soit doux au suprême degré et qu'il ait avec cela un courage sans égal, je n'aurais jamais cru que cela pût se rencontrer et je n'en vois point d'autre exemple. En fait, ceux qui ont, comme lui, beaucoup de vivacité, de sagacité et de mémoire sont généralement enclins à la colère ; ils vont par sauts et par bonds, comme des bateaux sans lest, et l'on trouve en eux plus de fougue que de courage. Ceux qui sont plus pondérés n'abordent les études qu'avec nonchalance et leur mémoire est pleine de lacunes. Lui, au contraire, se porte à l'étude et à la recherche d'une allure si unie, si sûre, si

efficace avec une grande douceur, pareille à celle de l'huile qui s'écoule sans bruit, qu'on est émerveillé de voir un si jeune homme si avancé dans la science.

SOCRATE

Cela, c'est une bonne nouvelle. Mais duquel de nos concitoyens est-il le fils ?

THÉODORE

J'ai entendu le nom, mais je ne m'en souviens plus. D'ailleurs le voici lui-même : c'est parmi ces jeunes gens qui s'approchent celui qui est au milieu. Tout à l'heure certains de ses camarades et lui se frottaient d'huile dans la cour extérieure, et maintenant il me semble qu'ils ont fini et qu'ils viennent ici. Regarde, si tu le reconnais.

SOCRATE

Oui, je le reconnais ; c'est le fils d'Euphronios de Sounion, un homme, mon ami, exactement tel que tu décris son fils, bien réputé d'ailleurs et qui, j'y pense, a laissé une très grosse fortune. Mais pour le nom du jeune garçon, je l'ignore.

THÉODORE

Théétète, Socrate, voilà son nom. Mais cette fortune, je crois que certains de ses tuteurs l'ont dissipée. Malgré cela, Socrate, il est remarquablement libéral de son argent.

SOCRATE

C'est un homme d'un noble caractère, à ce que je vois. Dis-lui de venir s'asseoir ici.

THÉODORE

Je le veux bien. Théétète, viens ici, près de Socrate.

SOCRATE

Oui, viens, Théétète, que je me regarde moi-même et voie comment est fait mon visage ; car Théodore prétend qu'il ressemble au tien. Or si chacun de nous deux avait une lyre et que Théodore affirmât qu'elles sont montées à l'unisson, le croirions-nous sur-le-champ, ou examinerions-nous s'il est compétent en musique pour parler de la sorte ?

THÉÉTÈTE

Nous l'examinerions.

SOCRATE

S'il nous paraissait compétent, nous le croirions, mais incompétent, nous ne le croirions pas, n'est-ce pas ?

THÉÉTÈTE

C'est vrai.

SOCRATE

Et maintenant, si cette ressemblance de visage nous intéresse, il faut examiner si celui qui l'affirme est connaisseur en peinture ou non.

THÉÉTÈTE

C'est mon avis.

SOCRATE

Eh bien, Théodore s'entend-il en peinture ?

THÉÉTÈTE

Non, que je sache.

SOCRATE

Ne s'entend-il pas non plus en géométrie ?

THÉÉTÈTE

Si, bien certainement, Socrate.

SOCRATE

S'entend-il aussi en astronomie, en calcul, en musique et en tout ce qui a trait à l'éducation ?

THÉÉTÈTE

C'est mon avis.

SOCRATE

Si donc il affirme que nous avons quelque ressemblance physique,

soit en bien, soit en mal, il ne faut pas prêter beaucoup d'attention à ses paroles.

THÉÉTÈTE

Peut-être que non.

SOCRATE

Mais si c'était l'âme de l'un de nous qu'il vantât pour sa vertu et sa sagesse, ne serait-il pas juste que celui qui aurait entendu l'éloge s'empressât d'examiner celui qui en est l'objet et que celui-ci s'empressât aussi de découvrir son âme ?

THÉÉTÈTE

Certainement si, Socrate.

SOCRATE

III. – C'est donc le moment, cher Théétète, pour toi de dévoiler ton âme, pour moi de l'examiner ; car, sache-le, Théodore, qui a vanté devant moi bien des étrangers et des Athéniens, n'a encore loué personne comme il l'a fait de toi tout à l'heure.

THÉÉTÈTE

Son éloge est flatteur, mais prends garde qu'il ne soit un badinage.

SOCRATE

Ce n'est pas la manière de Théodore. Ne reviens donc pas sur ce que tu as accordé, sous prétexte qu'il parle pour plaisanter. Il faudrait en appeler à son témoignage et il est certain que personne ne le récuserait. Aie donc confiance et ne retire pas ton assentiment.

THÉÉTÈTE

Il faut bien que je me rende, si tel est ton avis.

SOCRATE

Réponds-moi donc : tu apprends bien de la géométrie avec Théodore ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

De l'astronomie aussi, de l'harmonie et du calcul ?

THÉÉTÈTE

J'y fais du moins tous mes efforts.

SOCRATE

Et moi aussi, mon enfant, avec lui et avec d'autres, que je crois entendus en quelqu'une de ces matières. Cependant, quoique en général je les saisisse assez bien, il y a un petit point qui m'embarrasse et que je voudrais examiner avec toi et ceux qui sont présents ici. Dis-moi donc : est-ce qu'apprendre n'est pas devenir plus sage relativement à ce qu'on apprend ?

THÉÉTÈTE

Sans contredit.

SOCRATE

Or c'est, je pense, par la sagesse que les sages sont sages ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Est-ce que cela diffère en quelque point de la science ?

THÉÉTÈTE

Quoi, cela ?

SOCRATE

La sagesse. Ou bien n'est-on pas sage en ce en quoi l'on est savant ?

THÉÉTÈTE

Comment ne le serait-on pas ?

SOCRATE

Alors science et sagesse sont la même chose.

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

C'est précisément cela qui cause mon embarras et je n'arrive pas à concevoir par moi-même assez clairement ce que peut bien être la science. Saurions-nous dire en quoi elle consiste ? Qu'en pensez-vous ? Qui de nous le dira le premier ? Celui qui se trompera, et tous ceux qui se tromperont à leur tour iront s'asseoir et seront les ânes, comme disent les enfants qui jouent à la balle ; mais celui qui surpassera les autres sans faire de faute sera notre roi et nous commandera de répondre à toutes les questions qu'il lui plaira. Pourquoi gardez-vous le silence ? J'espère, Théodore, que je ne suis pas trop importun par mon amour de la discussion et par mon désir de lier conversation et de faire naître entre nous l'amitié et la familiarité.

THÉODORE

Pas du tout, Socrate ; il n'y a rien en cela qui soit importun ; mais invite quelqu'un de ces jeunes gens à te répondre. Car, pour moi, je n'ai pas l'habitude de ces sortes de discussion et je ne suis plus d'âge à la prendre. Mais cela convient à ces jeunes garçons et ils en tireront beaucoup plus de profit que moi. Le fait est que la jeunesse fait des progrès en tout. Ne lâche donc pas Théétète et questionne-le comme tu as commencé.

SOCRATE

Tu entends, Théétète, ce que dit Théodore ? Tu ne voudras pas, je pense, lui désobéir ; car il n'est pas permis à un jeune garçon de désobéir en pareille matière aux prescriptions d'un homme sage. Allons, réponds-moi bien et bravement. Que crois-tu qu'est la science ?

THÉÉTÈTE

Il faut donc obéir, Socrate, puisque vous l'ordonnez. D'ailleurs, si je commets quelque erreur, vous me redresserez.

SOCRATE

IV. – Certainement, si du moins nous en sommes capables.

THÉÉTÈTE

Eh bien, il me semble que d'abord ce qu'on peut apprendre de

Théodore est science : la géométrie et les disciplines que tu as énumérées tout à l'heure, et ensuite que la cordonnerie et les arts des autres ouvriers ne sont, tous et chacun, autre chose que science.

SOCRATE

Tu es bien généreux et libéral, mon ami : on ne te demande qu'une chose, et tu en donnes plusieurs, un objet simple, et tu en donnes une variété[5].

THÉÉTÈTE

Comment cela ? et que veux-tu dire par là, Socrate ?

SOCRATE

Peut-être rien. Cependant je vais t'expliquer ce que je pense. Par le mot cordonnerie, tu ne veux pas, n'est-ce pas, dire autre chose que la science de confectionner des chaussures ?

THÉÉTÈTE

Pas autre chose.

SOCRATE

Et par le mot menuiserie, autre chose que la science de confectionner des meubles en bois ?

THÉÉTÈTE

Pas autre chose non plus.

SOCRATE

Est-ce que, dans les deux cas, ce n'est pas l'objet dont chacune est la science que tu définis ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Mais ce qu'on te demandait, Théétète, ce n'était pas cela, de quoi c'est la science et combien il y a de sciences, car ce n'était pas dans le dessein de les dénombrer que je t'interrogeais, mais pour savoir ce que peut être la science en soi. Ou ce que je dis n'a-t-il pas de sens ?

THÉÉTÈTE

C'est au contraire parfaitement sensé.

SOCRATE

Considère encore ceci. Si l'on nous interrogeait sur une chose banale et commune, par exemple sur ce que peut être la boue, et que nous répondions qu'il y a la boue des potiers, la boue des constructeurs de fours, la boue des briquetiers, ne serions-nous pas ridicules ?

THÉÉTÈTE

Peut-être.

SOCRATE

Nous le serions d'abord, j'imagine, de croire que celui qui nous interroge comprend d'après notre réponse ce qu'est la boue, quand nous énonçons le mot boue, en ajoutant que c'est la boue des fabricants de poupées ou de n'importe quels autres artisans. Ou crois-tu que l'on comprenne le nom d'un objet quand on ne sait pas ce qu'il est ?

THÉÉTÈTE

Pas du tout.

SOCRATE

On ne comprend donc pas non plus ce qu'est la science de la chaussure, quand on ne sait pas ce qu'est la science ?

THÉÉTÈTE

Non, en effet.

SOCRATE

On ne comprend donc pas ce qu'est la cordonnerie ni aucun autre art, si l'on ignore ce qu'est la science ?

THÉÉTÈTE

C'est juste.

SOCRATE

C'est donc faire une réponse ridicule, quand on demande ce qu'est la science, que de répondre par le nom d'un art, puisque c'est dire quel est l'objet de la science et que ce n'était pas sur cela que portait la question.

THÉÉTÈTE

Il semble bien.

SOCRATE

C'est ensuite, quand on peut donner une réponse banale et brève, faire un détour par une route interminable. Par exemple, à la question sur la boue il était aisé et simple de répondre que la boue est de la terre délayée avec de l'eau, sans se mettre en peine de dire qui l'emploie.

THÉÉTÈTE

V. – Exposée comme tu viens de le faire, Socrate, la question me paraît facile. Il me semble qu'elle est du même genre que celle qui s'est présentée à nous l'autre jour, comme nous causions, ton homonyme Socrate[6], que voici, et moi.

SOCRATE

Quelle est donc cette question, Théétète ?

THÉÉTÈTE

Théodore que voici nous avait tracé quelques figures à propos de racines[7] et nous avait montré que celles de trois pieds et de cinq pieds ne sont point pour la longueur commensurables avec celle d'un pied, et, les prenant ainsi, l'une après l'autre, il était allé jusqu'à celle de dix-sept pieds et il s'était, je ne sais pourquoi, arrêté là. Il nous vint alors à l'esprit, en considérant que les racines sont en nombre infini, d'essayer de les rassembler sous un terme unique, qui nous servirait à nommer toutes ces racines.

SOCRATE

Et ce terme, l'avez-vous trouvé ?

THÉÉTÈTE

Je le crois : juges-en toi-même.

SOCRATE

Voyons.

THÉÉTÈTE

Nous avons divisé tous les nombres en deux classes : les uns, les nombres qui peuvent être formés par la multiplication de facteurs égaux, nous les avons représentés sous la figure du carré et les avons appelés carrés et équilatères.

SOCRATE

Fort bien.

THÉÉTÈTE

Pour les nombres placés entre les premiers, comme le trois, le cinq et tous les nombres qui ne peuvent être formés en multipliant des facteurs égaux, mais seulement en multipliant un plus grand par un plus petit ou un plus petit par un plus grand et qui s'expriment toujours par une figure aux côtés inégaux, nous les avons représentés sous la figure d'un rectangle et les avons nommés rectangulaires.

SOCRATE

C'est parfait. Et qu'avez-vous fait après cela ?

THÉÉTÈTE

Toutes les lignes dont le carré forme un nombre plan équilatère, nous les avons définies longueurs, et toutes celles dont le carré forme un nombre aux facteurs inégaux, nous les avons définies racines, parce qu'elles ne sont pas commensurables avec les autres pour la longueur, mais seulement pour les aires qu'elles ont le pouvoir de former. Et nous avons opéré de même pour les solides.

SOCRATE

C'est parfait, mes enfants. Aussi je ne crois pas qu'on accusera Théodore de faux témoignage.

THÉÉTÈTE

Pourtant, Socrate, la question que tu me poses au sujet de la science, je ne me crois pas capable de la résoudre, comme celle qui a trait à la longueur et à la racine. C'est pourtant, ce me semble, une solution du même genre que tu cherches. Voilà qui dément encore une fois l'éloge de Théodore.

SOCRATE

Quoi donc ? s'il eût vanté ton agilité à la course, en disant qu'il n'avait pas encore rencontré parmi les jeunes garçons un coureur qui te valût, et si, ayant à disputer le prix à un homme fait d'une vitesse extrême, tu avais eu le dessous, crois-tu que l'éloge que Théodore aurait fait de toi en serait devenu moins vrai ?

THÉÉTÈTE

Non pas.

SOCRATE

Alors crois-tu que la science, comme je le disais tout à l'heure, soit chose facile à découvrir et n'exige pas un esprit tout à fait supérieur ?

THÉÉTÈTE

Au contraire, par Zeus, elle exige même un esprit supérieur entre tous.

SOCRATE

Aie donc confiance en toi, persuade-toi que Théodore parle sérieusement, et mets toute ton application à te rendre compte de la nature des choses et en particulier de la nature de la science.

THÉÉTÈTE

Pour ce qui est de mon application, Socrate, tu pourras t'en assurer.

SOCRATE

VI. – Allons maintenant, puisque tu viens si bien d'ouvrir la voie, prends pour modèle la réponse que tu as faite sur les racines et, de même que tu les as toutes renfermées, quel qu'en fût le nombre, dans une forme unique, essaye aussi de désigner les nombreuses formes de la connaissance par un terme unique.

THÉÉTÈTE

Tu sauras, Socrate, que j'ai déjà mainte fois abordé ce problème, en entendant rapporter tes questions à ce sujet. Malheureusement je ne puis me persuader que j'aie trouvé moi-même une définition satisfaisante, et je n'ai jamais entendu personne en donner une comme

tu la souhaites. Malgré cela, je ne puis me désintéresser de la question.

SOCRATE

C'est que tu es en butte aux douleurs de l'enfantement, mon cher Théétète, parce que ton âme n'est pas vide, mais grosse.

THÉÉTÈTE

Je ne sais pas, Socrate, je te dis seulement ce que j'éprouve.

SOCRATE

Eh bien, jeune innocent, n'as-tu pas entendu dire que je suis fils d'une très vaillante et vénérable sage-femme, Phénarètè ?

THÉÉTÈTE

Oui, cela, je l'ai déjà entendu dire.

SOCRATE

As-tu entendu dire aussi que j'exerce le même art ?

THÉÉTÈTE

Aucunement.

SOCRATE

Eh bien, apprends-le, mais ne va pas me vendre aux autres. Ils ignorent, camarade, que je possède cet art, et c'est pour cela qu'ils n'en disent rien, quand ils parlent de moi. Ils disent, au contraire, que je suis un original et que je jette les gens dans l'embarras[8]. As-tu entendu dire cela aussi ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

T'en dirai-je la cause ?

THÉÉTÈTE

Oui, dis-la.

SOCRATE

Remémore-toi tout ce qui a trait à l'art des sages-femmes et tu comprendras plus aisément ce que je veux dire. Tu sais, je pense, qu'aucune d'elles n'accouche d'autres femmes, tant qu'elle est encore capable de concevoir et d'enfanter, et qu'elles ne font ce métier que lorsqu'elles sont hors d'état d'avoir des enfants ?

THÉÉTÈTE

Certainement.

SOCRATE

Cet usage vient, dit-on, d'Artémis, qui a été chargée de présider aux accouchements, sans avoir jamais enfanté. Elle n'a donc pas permis aux femmes stériles d'être sages-femmes, parce que la nature humaine est trop faible pour exercer un art dont elle n'a pas d'expérience ; aussi est-ce aux femmes qui ont passé l'âge d'enfanter qu'elle a confié cette charge, pour honorer la ressemblance qu'elles ont avec elle.

THÉÉTÈTE

C'est vraisemblable.

SOCRATE

N'est-il pas vraisemblable aussi et nécessaire que les sages-femmes connaissent mieux que les autres si une femme est enceinte ou non ?

THÉÉTÈTE

Certainement.

SOCRATE

Les sages-femmes peuvent encore, au moyen de drogues et d'incantations, éveiller les douleurs de l'enfantement et les adoucir à volonté, faire accoucher celles qui ont de la peine à se délivrer, et même provoquer l'avortement du fœtus, si elles le jugent à propos.

THÉÉTÈTE

C'est exact.

SOCRATE

N'as-tu pas remarqué encore parmi leurs talents qu'elles sont des entremetteuses très habiles parce qu'elles savent parfaitement quelle

femme il faut accoupler à quel homme pour avoir les enfants les plus parfaits ?

THÉÉTÈTE

Non, c'est une chose que je ne connaissais pas du tout.

SOCRATE

Eh bien, apprends qu'elles en sont plus fières que de savoir couper le cordon. Réfléchis en effet : crois-tu qu'il appartienne au même art ou à des arts différents de soigner et de récolter les fruits de la terre et de connaître dans quelle terre il faut mettre tel plant ou telle semence ?

THÉÉTÈTE

Ce n'est pas à des arts différents, c'est au même.

SOCRATE

Et pour la femme, cher ami, crois-tu que l'art de semer et celui de récolter soient différents ?

THÉÉTÈTE

Ce n'est pas vraisemblable.

SOCRATE

Non, en effet. Mais parce qu'il y a une façon malhonnête et sans art d'accoupler l'homme et la femme, laquelle s'appelle prostitution, les sages-femmes, qui sont des personnes respectables, évitent de s'entremettre pour les mariages ; elles craignent d'encourir le blâme qui s'attache à la prostitution. Pourtant, c'est bien aux véritables accoucheuses et à elles seules qu'il appartient de bien assortir les mariages.

THÉÉTÈTE

Il le semble.

SOCRATE

Tel est donc l'office des sages-femmes : il est inférieur au mien. Il n'arrive pas en effet aux femmes d'enfanter, tantôt des chimères et tantôt des êtres véritables, ce qui n'est pas aisé à reconnaître. Si cela leur arrivait, le plus grand et le plus beau travail des sages-femmes

serait de distinguer le vrai du faux. Ne le crois-tu pas ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

VII. – Mon art d'accoucheur comprend donc toutes les fonctions que remplissent les sages-femmes ; mais il diffère du leur en ce qu'il délivre des hommes et non des femmes et qu'il surveille leurs âmes en travail et non leurs corps. Mais le principal avantage de mon art, c'est qu'il rend capable de discerner à coup sûr si l'esprit du jeune homme enfante une chimère et une fausseté, ou un fruit réel et vrai. J'ai d'ailleurs cela de commun avec les sages-femmes que je suis stérile en matière de sagesse, et le reproche qu'on m'a fait souvent d'interroger les autres sans jamais me déclarer sur aucune chose, parce que je n'ai en moi aucune sagesse, est un reproche qui ne manque pas de vérité. Et la raison, la voici ; c'est que le dieu me contraint d'accoucher les autres, mais ne m'a pas permis d'engendrer. Je ne suis donc pas du tout sage moi-même et je ne puis présenter aucune trouvaille de sagesse à laquelle mon âme ait donné le jour. Mais ceux qui s'attachent à moi, bien que certains d'entre eux paraissent au début complètement ignorants, font tous, au cours de leur commerce avec moi, si le dieu le leur permet, des progrès merveilleux non seulement à leur jugement, mais à celui des autres. Et il est clair comme le jour qu'ils n'ont jamais rien appris de moi, et qu'ils ont eux-mêmes trouvé en eux et enfanté beaucoup de belles choses. Mais s'ils en ont accouché, c'est grâce au dieu et à moi.

Et voici qui le prouve. Plusieurs déjà, méconnaissant mon assistance et s'attribuant à eux-mêmes leurs progrès sans tenir aucun compte de moi, m'ont, soit d'eux-mêmes, soit à l'instigation d'autrui, quitté plus tôt qu'il ne fallait. Loin de moi, sous l'influence de mauvais maîtres, ils ont avorté de tous les germes qu'ils portaient, et ceux dont je les avais accouchés, ils les ont mal nourris et les ont laissés périr, parce qu'ils faisaient plus de cas de mensonges et de vaines apparences que de la vérité, et ils ont fini par paraître ignorants à leurs propres yeux comme aux yeux des autres. Aristide[9], fils de Lysimaque, a été un de ceux-là, et il y en a bien d'autres. Quand ils reviennent et me prient avec des instances extraordinaires de les recevoir en ma compagnie, le génie divin qui me parle m'interdit de renouer commerce avec certains d'entre eux, il me le permet avec d'autres, et ceux-ci profitent comme la première fois. Ceux qui s'attachent à moi ressemblent encore en ce point aux femmes en mal d'enfant : ils sont en proie aux douleurs et sont nuit et jour remplis

d'inquiétudes plus vives que celles des femmes. Or ces douleurs, mon art est capable et de les éveiller et de les faire cesser. Voilà ce que je fais pour ceux qui me fréquentent. Mais il s'en trouve, Théétète, dont l'âme ne me paraît pas grosse. Quand j'ai reconnu qu'ils n'ont aucunement besoin de moi, je m'entremets pour eux en toute bienveillance et, grâce à Dieu, je conjecture fort heureusement quelle compagnie leur sera profitable. J'en ai ainsi accouplé plusieurs à Prodicos[10], et plusieurs à d'autres hommes sages et divins.

Si je me suis ainsi étendu là-dessus, excellent Théétète, c'est que je soupçonne, comme tu t'en doutes toi-même, que ton âme est grosse et que tu es en travail d'enfantement. Confie-toi donc à moi comme au fils d'une accoucheuse qui est accoucheur lui aussi, et quand je te poserai des questions, applique-toi à y répondre de ton mieux. Et si, en examinant telle ou telle des choses que tu diras, je juge que ce n'est qu'un fantôme sans réalité et qu'alors je te l'arrache et la rejette, ne te chagrine pas comme le font au sujet de leurs enfants les femmes qui sont mères pour la première fois. J'en ai vu plusieurs, mon admirable ami, tellement fâchés contre moi qu'ils étaient véritablement prêts à me mordre, pour leur avoir ôté quelque opinion extravagante. Ils ne croient pas que c'est par bienveillance que je le fais. Ils sont loin de savoir qu'aucune divinité ne veut du mal aux hommes et que, moi non plus, ce n'est point par malveillance que j'agis comme je le fais, mais qu'il ne m'est permis en aucune manière ni d'acquiescer à ce qui est faux ni de cacher ce qui est vrai.

VIII. – Reprends donc la question au début et essaie de dire ce que peut être la science. Garde-toi de dire jamais que tu n'en es pas capable ; car, si Dieu le veut et t'en donne le courage, tu en seras capable.

THÉÉTÈTE

Vraiment, Socrate, ainsi encouragé par toi, on aurait honte de ne pas faire tous ses efforts pour dire ce qu'on a dans l'esprit. Donc il me paraît que celui qui sait une chose sent ce qu'il sait et, autant que j'en puis juger en ce moment, la science n'est autre chose que la sensation.

SOCRATE

C'est bien et bravement répondu, mon enfant : c'est ainsi qu'il faut déclarer ce qu'on pense. Mais allons maintenant, examinons en commun si ta conception est viable ou si elle n'est que du vent. La science est, dis-tu, la sensation ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Il semble bien que ce que tu dis de la science n'est pas chose banale ; c'est ce qu'en disait Protagoras lui-même. Il la définissait comme toi, mais en termes différents. Il dit en effet, n'est-ce pas, que l'homme est la mesure de toutes choses, de l'existence de celles qui existent et de la non-existence de celles qui n'existent pas. Tu as lu cela, je suppose ?

THÉÉTÈTE

Oui, et plus d'une fois.

SOCRATE

Ne veut-il pas dire à peu près ceci, que telle une chose m'apparaît, telle elle est pour moi et que telle elle t'apparaît à toi, telle elle est aussi pour toi ? Car toi et moi, nous sommes des hommes.

THÉÉTÈTE

C'est bien ce qu'il veut dire.

SOCRATE

Il est à présumer qu'un homme sage ne parle pas en l'air. Suivons-le donc. N'arrive-t-il pas quelquefois qu'exposés au même vent, l'un de nous a froid, et l'autre, non ; celui-ci légèrement, celui-là violemment ?

THÉÉTÈTE

C'est bien certain.

SOCRATE

En ce cas, que dirons-nous qu'est le vent pris en lui-même, froid ou non froid ? ou bien en croirons-nous Protagoras et dirons-nous qu'il est froid pour celui qui a froid, et qu'il n'est pas froid pour celui qui n'a pas froid ?

THÉÉTÈTE

Il semble bien que oui.

SOCRATE

N'apparaît-il pas tel à l'un et à l'autre ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Mais apparaître, c'est être senti ?

THÉÉTÈTE

Effectivement.

SOCRATE

Alors l'apparence et la sensation sont la même chose en ce qui concerne la chaleur et toutes les choses du même genre ; car telles chacun les sent, telles elles semblent bien être pour chacun.

THÉÉTÈTE

C'est vraisemblable.

SOCRATE

Donc la sensation, en tant que science, a toujours un objet réel et n'est pas susceptible d'erreur.

THÉÉTÈTE

Évidemment.

SOCRATE

Alors, au nom des Grâces, Protagoras, qui était la sagesse même, n'aurait-il pas en ceci parlé par énigmes pour la foule et le vulgaire que nous sommes, tandis qu'à ses disciples il disait la vérité en secret ?

THÉÉTÈTE

Que veux-tu dire par là, Socrate ?

SOCRATE

Je vais te le dire, et ce n'est pas une chose insignifiante : c'est qu'aucune chose, prise en elle-même, n'est une, qu'il n'y a rien qu'on puisse dénommer ou qualifier de quelque manière avec justesse. Si tu désignes une chose comme grande, elle apparaîtra aussi petite, et

légère, si tu l'appelles lourde, et ainsi du reste, parce que rien n'est un, ni déterminé, ni qualifié de quelque façon que ce soit et que c'est de la translation, du mouvement et de leur mélange réciproque que se forment toutes les choses que nous disons exister, nous servant d'une expression impropre, puisque rien n'est jamais et que tout devient toujours. Tous les sages, l'un après l'autre, à l'exception de Parménide, sont d'accord sur ce point : Protagoras, Héraclite et Empédocle, et parmi les poètes, les plus éminents en chaque genre de poésie, dans la comédie Épicharme[11], dans la tragédie Homère[12]. Quand celui-ci dit : « *L'Océan est l'origine des dieux et Téthys est leur mère* », il dit que tout est le produit du flux et du mouvement. N'est-ce pas, à ton avis, cela qu'il a voulu dire ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

IX. – Alors qui pourrait encore entrer en lutte avec une si grande armée et un général tel qu'Homère sans se couvrir de ridicule ?

THÉÉTÈTE

Ce ne serait pas facile, Socrate.

SOCRATE

Non, en effet, Théétète, d'autant plus qu'il y a encore de fortes preuves en faveur de la thèse : que c'est le mouvement qui est cause de ce qui paraît exister et du devenir, et le repos qui est cause du non-être et de la destruction. En effet, le chaud et le feu qui engendre et surveille tout le reste est lui-même engendré de la translation et du frottement, qui tous deux sont des mouvements. Ne sont-ce pas eux qui donnent naissance au feu ?

THÉÉTÈTE

Ce sont eux, assurément.

SOCRATE

C'est aussi d'eux que provient la race des êtres vivants.

THÉÉTÈTE

Il n'y a pas de doute.

SOCRATE

Et la constitution du corps, n'est-ce pas le repos et l'inaction qui la détruisent, et les exercices et les mouvements qui lui assurent une longue durée ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Et, si l'on envisage l'état de l'âme, n'est-ce point par l'étude et par l'exercice, qui sont des mouvements, qu'elle acquiert les sciences, les conserve, et devient meilleure, tandis que le repos, c'est-à-dire le défaut d'exercice et d'étude, l'empêche d'apprendre et lui fait oublier ce qu'elle a appris ?

THÉÉTÈTE

Certainement.

SOCRATE

Ainsi l'un, le mouvement, est bon pour l'âme et pour le corps, et l'autre, le contraire ?

THÉÉTÈTE

Il semble.

SOCRATE

Te citerai-je encore les calmes, les bonaces et tous les états du même genre, pour te prouver que le repos sous toutes ses formes pourrit et perd tout, tandis que le reste le conserve ? Mettrai-je le comble à ces preuves en te forçant d'avouer que, par la chaîne d'or[13] dont parle Homère, il n'entend pas désigner autre chose que le soleil et qu'il veut faire voir que, tant que la sphère céleste et le soleil se meuvent, tout existe et se maintient, tant chez les dieux que chez les hommes, tandis que, si ce mouvement s'arrêtait et se trouvait enchaîné, tout se gâterait et tout serait, comme on dit, sens dessus dessous ?

THÉÉTÈTE

Il me semble, Socrate, que c'est bien là ce qu'Homère a voulu dire.

SOCRATE

X. – Conçois donc la chose, excellent Théétète, comme je vais le dire. Tout d'abord, en ce qui concerne la vue, ce que tu appelles couleur blanche n'est pas quelque chose qui existe à part, soit en dehors des yeux, soit dans les yeux, et à laquelle tu puisses assigner un lieu déterminé ; car alors elle serait quelque part à son rang, serait stable et ne serait plus en voie de génération.

THÉÉTÈTE

Alors comment me la représenterai-je ?

SOCRATE

Suivons le principe que nous avons posé il y a un instant, qu'il n'existe rien qui soit un en soi. Nous reconnaîtrons ainsi que le noir, le blanc ou toute autre couleur quelconque résulte de l'application des yeux à la translation appropriée et que ce que nous disons être telle ou telle couleur n'est ni l'organe appliqué ni l'objet auquel il s'applique, mais un produit intermédiaire propre à chaque individu. Ou bien soutiendrais-tu que toutes les couleurs apparaissent à un chien ou à n'importe quel animal comme elles t'apparaissent à toi ?

THÉÉTÈTE

Non, par Zeus.

SOCRATE

Et à un autre homme, crois-tu qu'un objet quelconque lui apparaisse tel qu'il t'apparaît à toi ? Es-tu sûr de cela ? N'es-tu pas bien plus près de croire que toi-même, tu ne le vois pas pareil, parce que tu n'es jamais semblable à toi-même ?

THÉÉTÈTE

Je suis pour ce sentiment plutôt que pour l'autre.

SOCRATE

Si donc ce à quoi nous nous mesurons ou ce que nous touchons était grand, ou blanc, ou chaud, jamais, mis en contact avec autre chose, il ne deviendrait autre, s'il ne souffrait lui-même aucun changement. D'un autre côté, si ce qui mesure ou touche était grand, ou blanc, ou chaud, jamais non plus il ne deviendrait différent, quand une autre chose s'en approche et subit quelque modification, si lui-même n'en subit aucune. C'est ainsi qu'à présent, cher ami, nous

sommes, si je puis dire, facilement amenés à dire des choses extraordinaires et ridicules, comme dirait Protagoras et quiconque entreprend de soutenir son opinion.

THÉÉTÈTE

Comment ? et de quoi veux-tu parler ?

SOCRATE

Prenons un petit exemple, et tu comprendras tout ce que je veux dire. Voici, je suppose, six osselets ; si nous en mettons quatre autres à côté, nous dirons que les six sont plus nombreux que les quatre et les dépassent de moitié. Si nous en mettons douze, qu'ils sont moins nombreux et n'en sont que la moitié. Il n'est pas admissible que l'on parle autrement. L'admettrais-tu, toi ?

THÉÉTÈTE

Moi, non.

SOCRATE

Et maintenant, si Protagoras ou quelque autre te posait cette question : « Est-il possible, Théétète, qu'une chose devienne plus grande ou plus nombreuse autrement que si elle est augmentée ? » que répondrais-tu ?

THÉÉTÈTE

Si je réponds, Socrate, ce que je pense, en ne tenant compte que de la question présente, je dirai que non ; mais si j'ai égard à la question précédente, pour éviter de me contredire, je dirai que oui.

SOCRATE

Voilà, par Héra, mon ami, qui est bien et divinement répondu. Mais si tu réponds oui, tu parleras comme Euripide[14] : notre langue sera à l'abri de tout reproche, mais notre esprit ne le sera pas.

THÉÉTÈTE

C'est vrai.

SOCRATE

Si donc nous étions habiles et sages, toi et moi, après avoir approfondi tout ce qui concerne l'esprit, nous pourrions dès lors, en

manière de passe-temps, nous éprouver l'un l'autre, lutter entre nous à la manière des sophistes, en choquant réciproquement arguments contre arguments. Mais n'étant que des hommes ordinaires, nous chercherons avant tout à confronter nos pensées pour voir ce qu'elles valent et voir si nous les trouvons bien d'accord, ou si elles ne le sont en aucune manière.

THÉÉTÈTE

C'est, je t'assure, ce que je souhaite.

SOCRATE

XI. – Et moi aussi. Mais s'il en est ainsi, et puisque nous sommes tout à fait de loisir, ne reprendrons-nous pas notre examen tranquillement, sans impatience, pour voir, en nous examinant réellement nous-mêmes, ce que peuvent être ces visions qui sont en nous ? En considérant la première, nous dirons, j'imagine, que jamais rien n'est devenu plus grand ni plus petit, soit en volume, soit en nombre, tant qu'il a été égal à lui-même. N'est-ce pas vrai ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

En second lieu, qu'une chose à laquelle on n'ajoute ni ne retranche rien, ne croît ni ne décroît jamais, mais reste toujours égale.

THÉÉTÈTE

Cela est incontestable.

SOCRATE

Ne dirons-nous pas aussi, en troisième lieu, que ce qui n'existait pas auparavant n'a pas pu exister par la suite sans devenir et sans être devenu ?

THÉÉTÈTE

Il me le semble.

SOCRATE

Or ces trois propositions sur lesquelles nous sommes d'accord se combattent dans notre esprit, quand nous parlons des osselets, ou

quand nous disons que moi, à l'âge où je suis, sans avoir grandi ni subi d'altération contraire, je suis, au cours d'une année, à présent plus grand que toi, qui es jeune, et qu'ensuite je serai plus petit, sans qu'on ait rien ôté à ma taille, mais parce que la tienne aura grandi. Je suis en effet dans la suite ce que je n'étais pas auparavant, bien que je ne le sois pas devenu ; car il est impossible d'être devenu sans devenir, et, n'ayant rien perdu de mon volume, je ne saurais jamais devenir plus petit. Et nous trouverons des milliers de cas semblables, si nous admettons ceux que j'ai mentionnés. Tu me suis, j'espère, Théétète. Je pense du moins que tu n'es pas neuf sur ces matières.

THÉÉTÈTE

Par les dieux, Socrate, je suis perdu d'étonnement quand je me demande ce que tout cela peut être, et il arrive qu'à le considérer, je me sens véritablement pris de vertige.

SOCRATE

Je vois, mon ami, que Théodore n'a pas mal deviné le caractère de ton esprit ; car c'est la vraie marque d'un philosophe que le sentiment d'étonnement que tu éprouves. La philosophie, en effet, n'a pas d'autre origine, et celui qui a fait d'Iris la fille de Thaumas[15] n'est pas, il me semble, un mauvais généalogiste. Mais comprends-tu déjà pourquoi ces choses sont telles en conséquence de la doctrine que nous attribuons à Protagoras ; ou ne saisis-tu pas encore ?

THÉÉTÈTE

Non, pas encore, je crois.

SOCRATE

Alors me sauras-tu gré si je t'aide à découvrir la vérité cachée de la pensée d'un homme ou plutôt d'hommes fameux ?

THÉÉTÈTE

Comment ne pas t'en savoir gré, un gré infini même ?

SOCRATE

XII. – Regarde donc autour de nous, de crainte qu'il n'y ait quelqu'un des non-initiés qui nous écoute. J'entends par là ceux qui pensent que rien n'existe que ce qu'ils peuvent saisir et serrer dans leurs deux mains et qui n'admettent au rang des êtres ni les actions, ni les générations, ni tout ce qui est invisible.

THÉÉTÈTE

Ce sont là, Socrate, des gens bien durs et bien rétifs.

SOCRATE

Ils sont en effet, mon enfant, entièrement étrangers aux Muses ; mais il y en a d'autres plus raffinés dont je vais t'exposer les mystères. Leur principe, d'où dépend tout ce que nous avons dit tout à l'heure, est celui-ci : tout l'univers est en mouvement, et il n'y a rien en dehors de cela, et il y a deux espèces de mouvement, dont chacune est infinie en nombre ; l'une d'elles a une force active, l'autre une force passive. De leur union et de leur friction mutuelles naissent des rejetons en nombre infini, mais par couples jumeaux ; l'un est l'objet de sensation, l'autre la sensation, qui éclôt et naît toujours avec l'objet de la sensation. Pour les sensations, nous leur donnons des noms tels que ceux-ci : visions, auditions, olfactions, froid et chaud, et aussi plaisirs, peines, désirs, craintes et cætera. Innombrables sont celles qui n'ont pas de nom ; très nombreuses celles qui en ont un. D'un autre côté, la classe des objets sensibles est apparentée à chacune de ces sensations ; des couleurs de toute sorte le sont à des visions de toute sorte ; de même les sons le sont aux auditions et les autres objets sensibles sont liés par la nature aux sensations. Et maintenant, Théétète, quel est pour nous le sens de ce mythe[16] par rapport à ce qui a été dit plus haut ? Le conçois-tu ?

THÉÉTÈTE

Pas du tout.

SOCRATE

Eh bien, écoute ; peut-être pourrons-nous finir le mythe. Il signifie que tout cela, comme nous le disons, est en mouvement ; mais ce mouvement est rapide ou lent. Tout ce qui est lent se meut à la même place et vers les objets voisins et c'est ainsi qu'il engendre, et les produits ainsi enfantés sont plus rapides ; car ils se déplacent et c'est ce déplacement qui constitue naturellement leur mouvement. Lors donc que l'œil et quelque autre objet qui lui correspond ont en se rapprochant engendré la blancheur et la sensation qui lui est liée par la nature, lesquelles n'auraient jamais été produites, si l'un ou l'autre était allé vers autre chose, alors, tandis que se meuvent dans l'espace intermédiaire la vision qui vient des yeux et la blancheur qui vient de l'objet qui a engendré de concert avec eux la couleur, l'œil se remplit de vision ; il voit alors, et il est devenu, non pas vision, mais œil voyant. Pareillement l'objet qui a concouru avec l'œil à la production

de la couleur s'est rempli de blancheur et il est devenu, non pas blancheur, mais blanc, que ce soit un morceau de bois, ou une pierre, ou tout autre objet qui se trouve coloré de cette couleur. Et il en est ainsi du reste : le dur, le chaud, toutes les qualités doivent être conçues de la même façon ; rien n'est tel en soi et par soi, comme nous le disions tout à l'heure ; c'est dans leurs approches mutuelles que toutes choses naissent du mouvement sous des formes de toutes sortes, car il est, nous disent-ils, impossible de concevoir fermement l'élément actif et l'élément passif comme existant séparément, parce qu'il n'y a pas d'élément actif, avant qu'il soit uni à l'élément passif, et ce qui, dans telle rencontre, a été agent, apparaît comme patient, en s'unissant à autre chose. Il résulte de tout cela, comme nous le disions au début, que rien n'est un en soi, qu'une chose devient toujours pour une autre et qu'il faut retirer de partout le mot être, bien que nous-mêmes nous ayons été forcés souvent, et tout à l'heure encore, par l'habitude et l'ignorance, de nous servir de ce terme. Mais il ne faut pas, disent les sages, concéder qu'on puisse dire « quelque chose », ou « de quelqu'un », ou « de moi », ou « ceci », ou « cela », ou tout autre mot qui fixe les choses ; il faut dire, en accord avec la nature, qu'elles « sont en train de devenir, de se faire, de se détruire, de s'altérer » ; car si, par sa façon de parler, on représente une chose comme stable, on s'expose ainsi à être aisément réfuté. Il faut donc suivre cette règle et à propos des objets particuliers et à propos de collections d'objets nombreux, auxquelles on donne le nom d'homme, de pierre, d'animal et d'espèce. Trouves-tu ces théories plaisantes, Théétète, et sont-elles de ton goût ?

THÉÉTÈTE

Je ne sais pas, moi, Socrate ; car je ne puis même pas deviner si toi-même tu parles selon ta pensée ou pour m'éprouver.

SOCRATE

Ne te souviens-tu pas, mon ami, que moi-même je ne sais ni ne m'approprie rien de tout cela, qu'à cet égard je suis stérile, que c'est toi que j'accouche et que, dans cette vue, j'ai recours aux enchantements et te sers les opinions de chaque sage pour que tu les goûtes, jusqu'à ce que, grâce à mon aide, tu aies mis ta propre opinion au jour ? Quand elle y sera, j'examinerai alors si c'est du vent ou un produit de bon aloi. Sois donc confiant et patient et réponds librement et bravement ce qui te paraîtra vrai sur ce que j'ai à te demander.

THÉÉTÈTE

Tu n'as qu'à m'interroger.

SOCRATE

XIII. – Dis-moi donc encore une fois si tu souscris à l'opinion que rien n'existe, mais que le bien, le beau et tout ce que j'ai énuméré tout à l'heure est dans un perpétuel devenir.

THÉÉTÈTE

Pour ma part, lorsque je t'entends exposer cette opinion, elle me paraît merveilleusement fondée en raison, et qu'il faut l'accepter comme tu l'as présentée.

SOCRATE

Maintenant il y a une lacune à combler dans mon exposé. Il reste à parler des songes, des maladies, notamment de la folie et de ce qu'on appelle entendre, voir, en un mot sentir de travers. Tu sais, j'imagine, qu'on s'accorde à voir dans tous ces états la preuve de la fausseté du système que je viens d'exposer, parce que les sensations qu'on y éprouve sont absolument fausses, et que, bien loin que les choses soient alors telles qu'elles paraissent à chacun, au contraire rien de ce qui paraît n'existe.

THÉÉTÈTE

C'est très vrai, Socrate, ce que tu dis là.

SOCRATE

S'il en est ainsi, mon enfant, que peut dire encore celui qui prétend que la sensation est la science et que ce qui paraît à chacun de nous est tel qu'il paraît à celui qui en a la sensation ?

THÉÉTÈTE

Je n'ose dire, Socrate, que je ne sais que répondre, parce que tu m'as repris tout à l'heure de l'avoir dit. En réalité, cependant, je ne saurais contester que, dans la folie ou dans les rêves, on ait des opinions fausses, alors que les uns s'imaginent qu'ils sont dieux et que les autres se figurent dans leur sommeil qu'ils ont des ailes et qu'ils volent.

SOCRATE

Ne songes-tu pas non plus à la controverse soulevée à ce sujet, et particulièrement sur le rêve et sur la veille ?

THÉÉTÈTE

Quelle controverse ?

SOCRATE

Une controverse que tu as, je pense, entendu soulever plus d'une fois par des gens qui demandaient quelle réponse probante on pourrait faire à qui poserait à brûle-pourpoint cette question : dormons-nous et rêvons-nous ce que nous pensons, ou sommes-nous éveillés et conversons-nous réellement ensemble ?

THÉÉTÈTE

On est bien embarrassé, Socrate, de trouver une preuve pour s'y reconnaître ; car tout est pareil et se correspond exactement dans les deux états. Prenons, par exemple, la conversation que nous venons de tenir : rien ne nous empêche de croire que nous la tenons aussi en dormant, et lorsqu'en rêvant nous croyons conter des rêves, la ressemblance est singulière avec ce qui se passe à l'état de veille.

SOCRATE

Tu vois donc qu'il n'est pas difficile de soulever une controverse là-dessus, alors qu'on se demande même si nous sommes éveillés ou si nous rêvons. De plus, comme le temps où nous dormons est égal à celui où nous sommes éveillés, dans chacun de ces deux états notre âme soutient que les idées qu'elle a successivement sont absolument vraies, en sorte que, pendant une moitié du temps, ce sont les unes que nous tenons pour vraies et, pendant l'autre moitié, les autres, et nous les affirmons les unes et les autres avec la même assurance.

THÉÉTÈTE

Cela est certain.

SOCRATE

N'en faut-il pas dire autant des maladies et de la folie, sauf pour la durée, qui n'est plus égale ?

THÉÉTÈTE

C'est juste.

SOCRATE

Mais quoi ? est-ce par la longueur et par la brièveté du temps qu'on définira le vrai ?

THÉÉTÈTE

Ce serait ridicule à beaucoup d'égards.

SOCRATE

Mais peux-tu faire voir par quelque autre indice clair lesquelles de ces croyances sont vraies ?

THÉÉTÈTE

Je ne crois pas.

SOCRATE

XIV. – Écoute-moi donc : je vais t'exposer ce que pourraient dire là-dessus ceux qui soutiennent que, quelles que soient les choses qui nous apparaissent, elles sont vraies pour qui les croit telles. Ils commencent, j'imagine, par une question comme celle-ci : « Se peut-il, Théétète, qu'une chose entièrement différente d'une autre ait jamais avec elle quelque propriété commune, et ne nous imaginons pas qu'il s'agisse d'une chose qui soit en partie la même et en partie différente, mais d'une chose différente de tout point ? »

THÉÉTÈTE

En ce cas, il est impossible qu'elle ait quoi que ce soit de commun avec l'autre, soit pour les propriétés, soit pour toute autre chose, du moment qu'elle en diffère entièrement.

SOCRATE

Alors ne faut-il pas admettre qu'une telle chose est aussi dissemblable à l'autre ?

THÉÉTÈTE

C'est mon avis.

SOCRATE

Donc s'il arrive qu'une chose devienne en quelque manière semblable ou dissemblable, soit à elle-même, soit à une autre, nous dirons qu'en devenant semblable, elle devient la même, mais différente, en devenant dissemblable ?

THÉÉTÈTE

Nécessairement.

SOCRATE

N'avons-nous pas dit précédemment qu'il y a un nombre infini d'agents, et aussi de patients ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Et qu'en s'accouplant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ils n'engendreront pas les mêmes produits, mais des produits différents ?

THÉÉTÈTE

Certainement.

SOCRATE

Nous pouvons en dire autant de moi, de toi et de tout le reste, par exemple de Socrate bien portant et de Socrate malade. Dirons-nous que l'un est semblable à l'autre, ou dissemblable ?

THÉÉTÈTE

Quand tu parles de Socrate malade, l'entends-tu comme un tout opposé à Socrate bien portant également envisagé comme un tout ?

SOCRATE

Tu as parfaitement saisi : c'est cela même que je veux dire.

THÉÉTÈTE

Il est certainement dissemblable.

SOCRATE

Et par conséquent différent au même titre que dissemblable ?

THÉÉTÈTE

Nécessairement.

SOCRATE

Ne diras-tu pas la même chose de Socrate dormant et de tous les états que nous avons énumérés tout à l'heure ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Alors, quand une chose naturellement propre à créer prendra Socrate bien portant, elle trouvera en moi un homme tout autre que quand elle prendra Socrate malade.

THÉÉTÈTE

Il n'en peut être autrement.

SOCRATE

Et dans les deux cas, ce seront des choses différentes que nous engendrerons, moi, le patient, et cette chose qui est agent ?

THÉÉTÈTE

Naturellement.

SOCRATE

Or, quand je bois du vin, étant bien portant, ne me paraît-il pas agréable et doux ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

C'est que, suivant les principes que nous avons posés précédemment, l'agent et le patient ont engendré la douceur et la sensation, qui sont en même temps en mouvement l'une et l'autre. La sensation qui vient du patient a rendu la langue sentante, et la douceur qui vient du vin et qui est répandue en lui a fait que le vin a été et a paru doux à la langue bien portante.

THÉÉTÈTE

C'est en effet ce dont nous sommes convenus précédemment.

SOCRATE

Mais quand l'agent a pris Socrate malade, n'est-il pas vrai tout d'abord que ce n'est pas réellement le même homme qu'il a pris,

puisque c'est d'un homme dissemblable qu'il s'est approché ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

C'est donc d'autres produits qui ont été engendrés par Socrate en cet état et par l'absorption du vin, du côté de la langue une sensation d'amertume, et du côté du vin une amertume qui s'y engendre et passe dans la langue. L'un, le vin, est devenu, non pas amertume, mais amer, et moi, non point sensation, mais sentant.

THÉÉTÈTE

Assurément.

SOCRATE

Pour moi, je ne sentirai jamais aucune autre chose comme je sens celle-là ; car si l'agent est autre, la sensation est autre, et elle modifie et rend autre celui qui sent ; et l'agent qui me cause cette sensation ne pourra jamais en s'unissant à autre chose engendrer le même produit et devenir le même, puisque, s'il engendre un autre produit d'un autre conjoint, il deviendra autre.

THÉÉTÈTE

C'est exact.

SOCRATE

Et ni moi, je ne deviendrai tel par moi seul, ni lui par lui seul.

THÉÉTÈTE

Assurément non.

SOCRATE

Mais il est nécessaire, quand je deviens sentant, que je le devienne de quelque chose ; car il est impossible de devenir sentant, si l'on ne sent rien. Et de même l'agent, quand il devient doux ou amer ou quelque chose du même genre, le devient forcément pour quelqu'un : car il est impossible de devenir doux, si l'on n'est doux pour personne.

THÉÉTÈTE

Cela est certain.

SOCRATE

Reste donc, ce me semble, que nous sommes ou devenons, selon le cas, dans un mutuel rapport, puisque nous sommes liés l'un à l'autre par l'inévitable loi de notre être, et que nous ne sommes liés à rien d'autre, pas même à nous-mêmes. Il ne reste donc que cette liaison mutuelle, en sorte que, si l'on dit que quelque chose existe, c'est à quelqu'un, ou de quelqu'un, ou relativement à quelque chose qu'il faut dire qu'il est ou devient ; mais qu'une chose existe ou devienne en soi et par elle-même, c'est ce qu'il ne faut pas dire ni permettre de dire à personne. Telle est la portée de la doctrine que j'ai exposée.

THÉÉTÈTE

Rien n'est plus vrai, Socrate.

SOCRATE

Puis donc que ce qui agit sur moi est relatif à moi et non à un autre, c'est moi aussi qui le sens, et personne autre.

THÉÉTÈTE

Naturellement.

SOCRATE

Ma sensation est donc vraie pour moi, car, en chaque cas, c'est une partie de mon être, et je suis, comme le dit Protagoras, juge de l'existence des choses qui sont pour moi et de la non-existence de celles qui ne sont pas pour moi.

THÉÉTÈTE

Il y a apparence.

SOCRATE

XV. – Comment donc, puisque je ne me trompe point et que mon esprit ne bronche pas sur ce qui est ou devient, n'aurais-je pas la science des objets dont j'ai la sensation ?

THÉÉTÈTE

Il n'est pas possible que tu ne l'aies pas.

SOCRATE

Tu as donc eu parfaitement raison de dire que la science n'est pas autre chose que la sensation, et cette doctrine s'accorde avec celle d'Homère, d'Héraclite et de toute la tribu qui les suit, à savoir que tout se meut comme un fleuve, avec celle du très sage Protagoras, que l'homme est la mesure de toutes choses, et avec celle de Théétète, que, puisqu'il en est ainsi, la sensation devient la science. Est-ce bien cela, Théétète ? Dirons-nous que nous avons là, si je puis dire, ton enfant nouveau-né, mis au monde grâce à moi ? Qu'en dis-tu ?

THÉÉTÈTE

Il faut bien le reconnaître, Socrate.

SOCRATE

Voilà, comme tu vois, l'enfant que nous avons mis au jour, non sans peine, quelle que soit d'ailleurs sa valeur. Maintenant qu'il est né, il faut célébrer l'amphidromie[17] et faire avec notre raison une vraie course autour de lui, en prenant bien garde de nous assurer si le nouveau-né mérite bien d'être nourri, ou s'il n'est que vent et mensonge. Ou bien penses-tu qu'il faille à tout prix nourrir ton enfant et ne pas l'exposer ? Souffriras-tu qu'on le soumette à la critique devant toi et ne seras-tu pas trop fâché si on te l'enlève, bien qu'il soit ton premier-né ?

THÉODORE

Théétète le souffrira, Socrate, car il n'est pas du tout d'humeur difficile. Mais, au nom des dieux, dis-moi, est-ce qu'au rebours, la théorie est fausse ?

SOCRATE

Tu es vraiment friand de dispute, Théodore, et tu es bien bon de me prendre pour une sorte de sac plein d'arguments et de croire qu'il m'est aisé d'en retirer un pour te prouver que ces théories sont des erreurs. Tu ne vois pas qu'en réalité aucun des arguments ne sort de moi, mais toujours de celui avec qui je converse, et que moi-même, je ne sais rien, sauf une petite chose, qui consiste uniquement à recevoir l'argument d'un homme sage et à l'accueillir comme il convient. C'est ce que je vais essayer ici encore avec ce jeune homme, sans rien dire de mon cru.

THÉODORE

Tu as raison, Socrate ; fais comme tu dis.

SOCRATE

XVI. – Eh bien, sais-tu, Théodore, ce qui m'étonne de ton camarade Protagoras ?

THÉODORE

Qu'est-ce ?

SOCRATE

En général, j'aime fort sa doctrine, que ce qui paraît à chacun existe pour lui ; mais le début de son discours m'a surpris. Je ne vois pas pourquoi, au commencement de *la Vérité*[18], il n'a pas dit que la mesure de toutes choses, c'est le porc, ou le cynocéphale ou quelque bête encore plus étrange parmi celles qui sont capables de sensation. C'eût été un début magnifique et d'une désinvolture hautaine ; car il eût ainsi montré que, tandis que nous l'admirions comme un dieu pour sa sagesse, il ne valait pas mieux pour l'intelligence, je ne dirai pas que tout autre homme, mais qu'un têtard de grenouille. Autrement que dire, Théodore ? Si, en effet, l'opinion que chacun se forme par la sensation est pour lui la vérité, si l'impression d'un homme n'a pas de meilleur juge que lui-même, et si personne n'a plus d'autorité que lui pour examiner si son opinion est exacte ou fausse ; si, au contraire, comme nous l'avons dit souvent, chacun se forme à lui seul ses opinions et si ces opinions sont toujours justes et vraies, en quoi donc, mon ami, Protagoras était-il savant au point qu'on le croyait à juste titre digne d'enseigner les autres et de toucher de gros salaires, et pourquoi nous-mêmes étions-nous plus ignorants, et obligés de fréquenter son école, si chacun est pour soi-même la mesure de sa propre sagesse[19] ? Pouvons-nous ne pas déclarer qu'en disant ce qu'il disait, Protagoras ne parlait pas pour la galerie ? Quant à ce qui me concerne et à mon art d'accoucheur, et je puis dire aussi à la pratique de la dialectique en général, je ne parle pas du ridicule qui les atteint. Car examiner et entreprendre de réfuter mutuellement nos idées et nos opinions, qui sont justes pour chacun, n'est-ce pas s'engager dans un bavardage sans fin et s'égosiller pour rien, si *la Vérité* de Protagoras est vraie, et s'il ne plaisantait pas quand il prononçait ses oracles du sanctuaire de son livre ?

THÉODORE

Cet homme, Socrate, était mon ami, tu viens de le dire toi-même, et je n'aimerais ni voir Protagoras réfuté par mes propres aveux, ni

non plus te contredire contre mon opinion. Reprends donc Théétète, d'autant qu'il m'a paru ici encore se plier fort bien à tes suggestions.

SOCRATE

Si tu allais à Lacédémone, Théodore, et assistais aux luttes, croirais-tu bien faire de regarder les joueurs nus, dont quelques-uns malingres, sans te déshabiller toi-même et montrer tes formes comme les autres ?

THÉODORE

Pourquoi non, s'ils voulaient me le permettre et se rendre à mes raisons, comme j'espère à présent vous persuader de me permettre de rester simple spectateur et de ne pas me traîner dans l'arène, maintenant que je suis raidi par l'âge, mais de lutter avec un homme plus jeune et plus souple ?

SOCRATE

XVII. – Eh bien, si cela te plaît, Théodore, cela ne me déplaît pas non plus, comme on dit vulgairement. Il faut donc revenir au sage Théétète. Dis-moi donc d'abord, Théétète, au sujet du système que nous venons d'exposer, n'es-tu pas étonné de te voir devenu si soudainement égal en sagesse à n'importe lequel des hommes ou des dieux ? Ou crois-tu que la mesure de Protagoras s'applique moins aux dieux qu'aux hommes ?

THÉÉTÈTE

Non, par Zeus, je ne le crois pas, et, pour répondre à ta question, cela me surprend étrangement. Quand nous examinions la manière dont ils prouvent que ce qui paraît à chacun est tel qu'il lui paraît, leur preuve me semblait parfaitement juste. Maintenant, j'ai passé tout à coup à l'opinion contraire.

SOCRATE

Tu es jeune, mon cher enfant : c'est pour cela que tu es si prompt à écouter les discours et à te laisser influencer. Mais voici ce que nous opposera Protagoras ou quelqu'un de ses partisans : « Braves enfants et vieillards, vous voilà assis ensemble à discourir, et à mettre même en jeu les dieux, alors que moi-même j'exclus de mon enseignement, soit oral, soit écrit, la question de savoir s'ils existent ou s'ils n'existent pas. Ce que la foule approuve dès qu'elle l'entend dire, vous le prenez à votre compte, et vous dites qu'il serait étrange qu'au point de vue de la sagesse l'homme ne différât en rien de n'importe quelle bête ; mais

de démonstration et de preuve concluante, vous n'apportez pas la moindre et vous n'employez contre moi que la vraisemblance. » Si Théodore ou tout autre géomètre fondait ses démonstrations là-dessus, elles ne vaudraient pas un as. Examinez donc, toi et Théodore, quel accueil vous devez faire en des matières si importantes à des arguments qui ne relèvent que de la persuasion et de la vraisemblance.

THÉÉTÈTE

Nous aurions tort, toi et moi, Socrate, si nous les acceptions.

SOCRATE

Alors vous pensez, ce me semble, toi et Théodore, qu'il faut examiner la question d'une autre façon.

THÉÉTÈTE

Oui, certainement, d'une autre façon.

SOCRATE

Alors procédons comme je vais dire pour voir si la science et la sensation sont la même chose ou si elles sont différentes. C'est à quoi tendait en définitive toute notre dispute, et c'est dans cette vue que nous avons remué toutes ces idées étranges. N'est-ce pas vrai ?

THÉÉTÈTE

Tout à fait vrai.

SOCRATE

Accorderons-nous donc que tout ce que nous sentons par la vue ou par l'ouïe, nous le savons du même coup ? Par exemple, avant d'avoir appris la langue des barbares, dirons-nous que, lorsqu'ils parlent, nous ne les entendons pas, ou que, du même coup, nous les entendons et savons ce qu'ils disent ? Pareillement, si, ne sachant pas lire, nous jetons les yeux sur des lettres, soutiendrons-nous que nous ne les voyons pas, ou que nous les comprenons en les voyant ?

THÉÉTÈTE

Nous dirons, Socrate, que nous savons juste ce que nous voyons et entendons ; dans le cas des lettres, que nous voyons à la fois et connaissons leur forme et leur couleur, et, dans le cas de la langue, que nous entendons à la fois et connaissons les sons aigus et les graves, mais ce qu'enseignent à ce sujet les grammairiens et les

interprètes, ni nous ne le percevons par la vue et l'ouïe, ni nous ne le connaissons.

SOCRATE

Parfaitement répondu, Théétète, et il serait mal à propos de te chicaner là-dessus, car il faut que tu prennes de l'assurance.

XVIII. – Mais fais attention à une nouvelle difficulté qui s'avance, et vois comment nous la repousserons.

THÉÉTÈTE

Quelle est donc cette difficulté ?

SOCRATE

La voici. Si l'on nous demandait : Est-il possible, quand on a eu connaissance de quelque chose et qu'on en a, qu'on en conserve le souvenir, qu'au moment où l'on s'en souvient, on ne sache pas cette chose même qu'on se rappelle ? Voilà une longue phrase, ce me semble, pour te demander si, quand on a appris quelque chose, on ne le sait pas quand on s'en souvient.

THÉÉTÈTE

Comment ne le saurait-on pas, Socrate ? Ce serait un prodige, ce que tu dis là.

SOCRATE

Ne saurais-je donc moi-même ce que je dis ? Fais attention. Ne dis-tu pas que voir, c'est sentir, et que la vision est sensation ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Or, d'après ce que nous venons de dire, celui qui a vu une chose n'a-t-il pas acquis la connaissance de ce qu'il a vu ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Et maintenant, tu admettras bien que la mémoire est quelque chose ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Est-elle mémoire de rien ou de quelque chose ?

THÉÉTÈTE

De quelque chose assurément.

SOCRATE

De choses qu'on a apprises et qu'on a senties, de choses comme cela ?

THÉÉTÈTE

Naturellement.

SOCRATE

Or ce qu'on a vu, il arrive, n'est-ce pas, qu'on s'en souvient ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Même les yeux fermés ? Ou bien l'oublie-t-on, dès qu'on les a fermés ?

THÉÉTÈTE

Il serait étrange, Socrate, de soutenir une telle proposition.

SOCRATE

Il le faut pourtant, si nous voulons sauver le système en question ; sinon, c'est fait de lui.

THÉÉTÈTE

Moi aussi, par Zeus, je m'en doute, mais je ne saisis pas suffisamment pourquoi : explique-le-moi.

SOCRATE

Voici : celui qui voit prend, disons-nous, connaissance de ce qu'il voit, car nous sommes convenus que la vision, la sensation et la science sont la même chose.

THÉÉTÈTE

Parfaitement.

SOCRATE

Mais celui qui voit et qui a pris connaissance de ce qu'il a vu, s'il ferme les yeux, se souvient de la chose, mais ne la voit plus. Est-ce bien cela ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Mais dire qu'il ne voit pas, c'est dire qu'il ne sait pas, puisque voir est savoir.

THÉÉTÈTE

C'est vrai.

SOCRATE

Il s'ensuit dès lors que, quand un homme a acquis la connaissance d'une chose et qu'il s'en souvient encore, il ne la sait pas, puisqu'il ne la voit pas, conclusion que nous avons qualifiée de monstrueuse, si elle était vraie.

THÉÉTÈTE

Très exact.

SOCRATE

On aboutit donc, ce semble, à une impossibilité, quand on prétend que la science et la sensation sont la même chose.

THÉÉTÈTE

Il semble.

SOCRATE

Il faut donc reconnaître que ce sont deux choses différentes.

THÉÉTÈTE

J'en ai peur.

SOCRATE

Alors, qu'est-ce que peut être la science ? Il faut, semble-t-il, reprendre la question au commencement. Mais qu'allons-nous faire là, Théétète ?

THÉÉTÈTE

De quoi veux-tu parler ?

SOCRATE

Il me semble que nous nous conduisons comme un coq sans valeur : nous nous sommes retirés du débat et nous chantons avant d'avoir remporté la victoire.

THÉÉTÈTE

Comment cela ?

SOCRATE

Nous avons l'air de controversistes qui, après s'être mis d'accord sur des mots, se contentent d'avoir le dessus dans la discussion grâce à ce moyen, et tout en prétendant que nous ne sommes pas des éristiques, mais des philosophes, nous nous comportons sans nous en douter comme ces habiles disputeurs.

THÉÉTÈTE

Je ne saisis pas encore où tu veux en venir.

SOCRATE

Eh bien, je vais essayer d'éclaircir là-dessus ma pensée. Nous avons demandé si quelqu'un qui a appris une chose et s'en souvient ne la sait pas, et, après avoir montré que celui qui a vu et ferme les yeux se souvient, mais ne voit pas, nous avons prouvé qu'il ne sait pas, tout en se souvenant, et déclaré qu'il y a là une impossibilité. Et voilà comment nous avons réduit à rien le mythe de Protagoras et, du même coup, le tien, qui confond la science avec la sensation.

THÉÉTÈTE

C'est indéniable.

SOCRATE

J'imagine, ami, qu'il n'en serait pas ainsi, si le père du premier mythe vivait encore, car il trouverait beaucoup d'arguments pour le défendre ; mais à présent qu'il est orphelin, nous le honnissons. Les tuteurs mêmes que Protagoras lui a laissés, au nombre desquels est Théodore ici présent, refusent de prendre sa défense. Eh bien, c'est moi qui, par scrupule de justice, vais me risquer à lui porter secours.

THÉODORE

Ce n'est pas moi, Socrate, c'est plutôt Callias[20], fils d'Hipponicos, qui est le tuteur de ses enfants. Pour moi, j'ai passé trop vite des discours abstraits à la géométrie. Je te saurai gré pourtant si tu lui portes secours.

SOCRATE

Bien parlé, Théodore. Considère donc de quelle manière je vais le défendre ; car, faute de prêter attention aux termes généralement employés pour affirmer ou nier, on s'expose à admettre des absurdités plus graves encore que celles que nous avons admises. Est-ce à toi que je dois m'adresser, ou à Théétète ?

THÉODORE

À tous les deux, je te prie. Mais que le plus jeune réponde : il aura moins de honte à se tromper.

SOCRATE

XIX. – Je vais donc poser la question la plus redoutable. On peut, je crois, la formuler ainsi : Est-il possible que le même homme, sachant une chose, ne sache pas cette chose qu'il sait ?

THÉODORE

Qu'allons-nous donc répondre, Théétète ?

THÉÉTÈTE

Pour ma part, que c'est, je crois, impossible.

SOCRATE

Non pas, si tu poses que voir, c'est savoir. Comment en effet te tireras-tu de cette question inextricable, où tu seras, comme on dit, pris dans le puits, lorsqu'un adversaire intrépide, te mettant la main sur un de tes deux yeux, te demandera si tu vois son habit de cet œil fermé ?

THÉÉTÈTE

Je dirai, je pense, que je ne vois pas de cet œil-là, mais que je vois de l'autre.

SOCRATE

Donc tu vois et en même temps tu ne vois pas la même chose ?

THÉÉTÈTE

Oui, au moins d'une certaine manière.

SOCRATE

Ce n'est pas du tout cela que je veux savoir, répliquera-t-il : je ne t'ai pas demandé le comment, mais si ce que tu sais, cela même tu ne le sais pas. Or à présent il est manifeste que tu vois ce que tu ne vois pas ; car tu as justement admis que voir, c'est savoir, et que ne pas voir, c'est ne pas savoir. Conclus de là ce qu'il en résulte pour toi.

THÉÉTÈTE

Eh bien, je conclus qu'il en résulte le contraire de ce que j'ai posé.

SOCRATE

Peut-être, admirable jeune homme, aurais-tu été réduit à bien d'autres inconséquences, si l'on t'avait demandé en outre : Est-il possible de savoir la même chose d'une manière aiguë ou d'une manière émoussée, de la savoir de loin, mais non de près, fortement ou doucement, et mille autres questions que te ferait un peltaste aux aguets, mercenaire des combats de parole. Quand tu aurais avancé que la science et la sensation sont identiques, il se jetterait sur les sensations de l'ouïe, de l'odorat et des autres sens, et, soutenant son attaque sans lâcher prise, il te réfuterait jusqu'à ce que, étourdi de son enviable sagesse, tu fusses tombé dans ses filets. Après t'avoir ainsi maîtrisé et enchaîné, il te rançonnerait de la somme dont vous seriez convenus entre vous. Maintenant tu vas peut-être me demander ce que pourra dire Protagoras pour défendre sa doctrine. N'essaierons-nous pas de le formuler ?

THÉÉTÈTE

Certainement si.

SOCRATE

XX. – Il fera valoir tout ce que nous-mêmes nous disons pour le défendre, puis j'imagine qu'il nous prendra corps à corps et nous dira sur un ton méprisant : « Cet honnête Socrate a fait peur à un petit garçon en lui demandant si le même homme peut tout à la fois se rappeler la même chose et ne la point savoir. Comme l'enfant effrayé a dit non, faute de prévoir la conséquence de ce qu'il disait, Socrate a tourné la conversation de manière à couvrir de ridicule ma pauvre personne. Tu en prends bien à ton aise, Socrate ; mais la vérité, la voici. Lorsque tu examines, en procédant par interrogations, quelque point de ma doctrine, si celui que tu interroges, répondant ce que je répondrais moi-même, vient à trébucher, c'est moi qui suis confondu ; mais s'il répond autrement que je ne le ferais, c'est ton interlocuteur qui l'est. Crois-tu, par exemple, pouvoir faire admettre à quelqu'un que la mémoire qu'il a présentement d'une impression passée soit une impression du même genre que l'impression passée qu'il ne sent plus ? Il s'en faut de beaucoup. Crois-tu de même qu'il aura peine à avouer que le même homme peut savoir et ne pas savoir la même chose ? ou, s'il craint d'en faire l'aveu, qu'il admettra jamais que celui qui est devenu différent soit le même qu'avant de le devenir, ou plutôt, que cet homme soit un, et non plusieurs, et que ces plusieurs ne se multiplient pas à l'infini, parce qu'il y a changement continu, si nous devons nous garder de donner la chasse aux mots pour nous surprendre mutuellement ? Allons, bienheureux homme, poursuivra Protagoras, sois plus brave, attaque-moi sur mes propres doctrines et réfute-les, si tu peux, en prouvant que les sensations qui arrivent à chacun de nous ne sont pas individuelles, ou, si elles le sont, qu'il ne s'ensuit pas que ce qui paraît à chacun devient, ou s'il faut dire être, est pour celui-là seul à qui il paraît.

« Mais quand tu parles de pourceaux et de cynocéphales, non seulement tu te comportes toi-même en pourceau, mais encore tu persuades à tes auditeurs d'en faire autant à l'égard de mes écrits, et cela n'est pas bien. Car j'affirme, moi, que la vérité est telle que je l'ai définie, que chacun de nous est la mesure de ce qui est et de ce qui n'est pas, mais qu'un homme diffère infiniment d'un autre précisément en ce que les choses sont et paraissent autres à celui-ci, et autres à celui-là. Quant à la sagesse et à l'homme sage, je suis bien loin d'en nier l'existence ; mais par homme sage j'entends précisément celui qui, changeant la face des objets, les fait apparaître et être bons à celui à qui ils apparaissaient et étaient mauvais. Et ne va pas de nouveau

donner la chasse aux mots de cette définition ; je vais m'expliquer plus clairement pour te faire saisir ma pensée. Rappelle-toi, par exemple, ce qui a été dit précédemment, que les aliments paraissent et sont amers au malade et qu'ils sont et paraissent le contraire à l'homme bien portant. Ni l'un ni l'autre ne doit être représenté comme plus sage – cela n'est même pas possible – et il ne faut pas non plus soutenir que le malade est ignorant, parce qu'il est dans cette opinion, ni que l'homme bien portant est sage, parce qu'il est dans l'opinion contraire. Ce qu'il faut, c'est faire passer le malade à un autre état, meilleur que le sien.

« De même, en ce qui concerne l'éducation, il faut faire passer les hommes d'un état à un état meilleur ; mais, tandis que le médecin le fait par des remèdes, le sophiste le fait par des discours. Jamais en effet on n'est parvenu à faire qu'un homme qui avait des opinions fausses ait ensuite des opinions vraies, puisqu'il n'est pas possible d'avoir des opinions sur ce qui n'est pas, ni d'autres impressions que celles que l'on éprouve, et celles-ci sont toujours vraies. Mais je crois que, lorsqu'un homme, par une mauvaise disposition d'âme, a des opinions en conformité avec cette disposition, en changeant cette disposition contre une bonne, on lui fait avoir des opinions différentes, conformes à sa disposition nouvelle, opinions que certains, par ignorance, qualifient de vraies. Moi, je conviens que les unes sont meilleures que les autres, mais plus vraies, non pas. Et quant aux sages, mon cher Socrate, je suis loin de les comparer aux grenouilles : quand ils ont affaire au corps, je les appelle médecins ; aux plantes, laboureurs. J'affirme en effet que les laboureurs remplacent dans les plantes, quand ils en trouvent de malades, les sensations mauvaises par des sensations bonnes, saines [et vraies], et que les orateurs sages et bons font en sorte que les bonnes choses paraissent justes aux États, au lieu des mauvaises. À la vérité, ce qui paraît juste et honnête à chaque cité est tel pour elle, tant qu'elle en juge ainsi ; seulement le sage, chaque fois que les choses sont mauvaises pour les citoyens, y substitue des choses qui sont et leur paraissent bonnes. Pour la même raison, le sophiste capable de diriger ainsi ses élèves est sage et mérite un salaire considérable quand leur éducation est terminée.

« C'est en ce sens qu'il y a des gens plus sages les uns que les autres, sans que personne ait des opinions fausses, et toi, que tu le veuilles ou non, il faut te résigner à être la mesure des choses ; car ces considérations te prouvent que ce principe reste debout. Si tu veux reprendre la question dès le début, discute-la en opposant discours à discours ; si tu préfères procéder par interrogations, interroge ; c'est une méthode qu'il ne faut pas rejeter non plus, c'est même celle qu'un homme intelligent doit préférer à toutes les autres. Mais uses-en

comme je vais te dire : ne mets pas de mauvaise foi dans tes interrogations. Ce serait en effet d'une grande inconséquence, quand on prétend s'intéresser à la vertu, d'être toujours déloyal dans la discussion. La déloyauté consiste ici à ne pas faire de distinction, quand on converse, entre la dispute et la discussion ; dans la première, on badine et on trompe tant qu'on peut ; dans la deuxième, on est sérieux et l'on redresse celui avec qui l'on converse, en se bornant à lui montrer les fautes où il est tombé, soit par lui-même, soit par suite des leçons qu'il a reçues. Si tu suis cette règle, tes interlocuteurs s'en prendront à eux-mêmes, et non à toi, de leur trouble et de leur embarras ; ils te rechercheront et t'aimeront ; ils se déplairont à eux-mêmes et, se fuyant eux-mêmes, ils se réfugieront dans la philosophie, afin de devenir autres et de dépouiller l'homme qu'ils étaient auparavant. Si, comme le grand nombre, tu fais le contraire, c'est le contraire qui t'arrivera, et, au lieu de rendre tes interlocuteurs philosophes, tu leur feras haïr la philosophie quand ils seront devenus plus âgés. Si donc tu veux m'écouter, tu te garderas de l'humeur malveillante et combative dont je parlais tout à l'heure, et tu examineras véritablement dans un esprit de douceur et de condescendance ce que nous avançons, en déclarant que tout est en mouvement et que les choses sont telles qu'elles paraissent à chacun, individu ou État. Sur cette base, tu examineras si la science et la sensation sont identiques ou différentes, sans t'attacher, comme tout à l'heure, à l'usage ordinaire des expressions et des mots, que la plupart des gens tirent au sens qu'il leur plaît, se jetant ainsi mutuellement en toute sorte d'embarras. »

Voilà, Théétète, ce que mes forces m'ont permis d'offrir pour la défense de ton ami, faible secours sur mes faibles ressources. Si lui-même était encore de ce monde, il aurait défendu ses idées avec une autre magnificence.

THÉODORE

XXI. – Tu te moques, Socrate, tu l'as très vigoureusement défendu.

SOCRATE

Tu me flattes, mon ami. Mais dis-moi, as-tu pris garde à ce que Protagoras disait tout à l'heure et au reproche qu'il nous a fait de disputer contre un enfant et de profiter de sa timidité pour combattre sa doctrine. Il a traité cela de badinage, et, vantant sa mesure de toutes choses, il nous a recommandé d'examiner sérieusement sa propre thèse.

THÉODORE

Certainement, Socrate, j'y ai pris garde.

SOCRATE

Eh bien, veux-tu que nous lui obéissions ?

THÉODORE

De tout mon cœur.

SOCRATE

Or tu vois que tous ceux qui sont ici, excepté toi, ne sont que des enfants. Si donc nous voulons lui obéir, il faut que, questionnant et répondant tour à tour, toi et moi, nous examinions sérieusement sa thèse, afin qu'il ne nous reproche pas de l'avoir encore discutée en nous jouant avec des enfants.

THÉODORE

Eh bien, est-ce que Théétète ne te suivra pas mieux dans cet examen que beaucoup de gens qui portent de grandes barbes ?

SOCRATE

Pas mieux que toi en tout cas, Théodore. Ne te figure donc pas que je doive, moi, faire tous mes efforts pour défendre feu ton camarade, et toi aucun. Allons, mon excellent Théodore, suis-moi un moment, juste jusqu'à ce que nous voyions si l'on doit te prendre pour mesure en fait de figures géométriques, ou si tous les hommes sont aussi compétents que toi en astronomie et dans les autres sciences où tu as la réputation d'exceller.

THÉODORE

Il n'est pas facile, Socrate, quand on est assis près de toi, de se défendre de te donner la réplique, et tout à l'heure j'ai parlé à la légère en disant que tu me permettrais de ne pas me dévêtir et que tu ne m'y contraindrais pas, comme les Lacédémoniens. Il me paraît, au contraire, que tu te rapproches plutôt de Sciron[21]. Les Lacédémoniens en effet vous enjoignent de vous retirer ou de vous déshabiller ; mais toi, ce me semble, c'est plutôt comme Antée[22] que tu te comportes ; quiconque s'approche de toi, tu ne le lâches pas que tu ne l'aies forcé à quitter ses vêtements pour lutter en paroles contre toi.

SOCRATE

Tu as dépeint on ne peut mieux ma maladie, Théodore ; mais je

suis plus fort que ces deux lutteurs ; car j'ai déjà rencontré des milliers d'Héraclès et de Thésées, redoutables dans la dispute, qui m'ont bel et bien battu ; mais je ne m'arrête pas pour cela, tant est violent et enraciné l'amour que j'ai pour cette sorte de gymnastique. Ne m'envie donc pas, toi non plus, le plaisir d'un corps à corps, dont tu tireras profit aussi bien que moi.

THÉODORE

Je ne dis plus rien là-contre : mène-moi par où tu voudras. De toute façon, il me faut subir la destinée que tu m'as filée relativement à cette dispute et me soumettre à ta critique. Mais je ne pourrai pas me livrer à toi au-delà de ce que tu m'as proposé.

SOCRATE

Il suffit que tu me suives jusque-là. Et prends bien garde à une chose, de ne pas donner à nos arguments une forme enfantine, sans nous en douter, de peur qu'on ne nous en fasse encore un reproche.

THÉODORE

J'y tâcherai, autant que j'en suis capable.

SOCRATE

XXII. – Reprenons donc d'abord une question déjà traitée et voyons si notre mécontentement était ou non justifié, quand nous avons désapprouvé la proposition suivant laquelle chacun se suffit à lui-même en fait de sagesse. Protagoras nous a alors accordé que certains hommes discernaient mieux que les autres le meilleur et le pire, et que ceux-là étaient sages. N'est-ce pas vrai ?

THÉODORE

Si.

SOCRATE

S'il était ici et nous faisait lui-même cet aveu, et si ce n'était pas nous qui, pour le défendre, ayons fait cette concession pour lui, nous n'aurions plus besoin d'y revenir pour la renforcer. Mais on peut nous objecter que nous n'avons aucune autorité pour faire cet aveu en son nom. Aussi est-il plus correct de nous mettre plus nettement d'accord sur ce point même, d'autant qu'il n'est pas de peu d'importance que la chose soit ainsi ou autrement.

THÉODORE

Tu dis vrai.

SOCRATE

Écartons donc tout autre témoignage et tirons le plus brièvement possible cet aveu de ses propres discours.

THÉODORE

Comment ?

SOCRATE

Voici : il dit bien que ce qui paraît à chacun existe réellement pour celui à qui cela paraît.

THÉODORE

Il le dit en effet.

SOCRATE

Or nous aussi, Protagoras, nous exprimons les opinions d'un homme ou plutôt de tous les hommes, quand nous affirmons qu'il n'est personne qui, à certains égards, ne se juge plus sage que les autres, et les autres plus sages que lui à d'autres égards, et que, du moins dans les plus grands dangers, à la guerre, dans les maladies, sur la mer orageuse, on regarde comme des dieux ceux qui commandent en ces rencontres, parce qu'on attend d'eux son salut, et cependant leur seule supériorité est celle du savoir. Et l'on peut dire que le monde entier est plein de gens qui cherchent des maîtres et des chefs pour eux-mêmes, pour les animaux et pour leurs travaux, et, par contre, de gens qui se croient capables d'enseigner et capables de gouverner. Et dans tous ces cas, que pouvons-nous dire, sinon que les hommes eux-mêmes pensent qu'il y a parmi eux des sages et des ignorants ?

THÉODORE

On ne peut dire autre chose.

SOCRATE

Ne tiennent-ils pas que la sagesse est une pensée vraie et l'ignorance une opinion fausse ?

THÉODORE

Sans doute.

SOCRATE

Alors, Protagoras, que conclurons-nous de ces considérations ? Dirons-nous que les opinions des hommes sont toujours vraies, ou qu'elles sont, tantôt vraies, tantôt fausses ? De l'une et l'autre possibilité il résulte bien qu'elles ne sont pas toujours vraies, mais qu'elles sont vraies ou fausses. Réfléchis, en effet, Théodore : aucun partisan de Protagoras voudrait-il, et voudrais-tu toi-même soutenir que personne ne pense d'un autre homme qu'il est ignorant et qu'il a des opinions fausses ?

THÉODORE

C'est une chose incroyable, Socrate.

SOCRATE

C'est pourtant l'inévitable conclusion où conduit la thèse que l'homme est la mesure de toutes choses.

THÉODORE

Comment cela ?

SOCRATE

Lorsque tu as formé par-devers toi un jugement sur quelque objet et que tu me fais part de ton opinion sur cet objet, je veux bien admettre, suivant la thèse de Protagoras, qu'elle est vraie pour toi ; mais nous est-il défendu, à nous autres, d'être juges de ton jugement, ou jugerons-nous toujours que tes opinions sont vraies ? Chacune d'elles ne rencontre-t-elle pas, au contraire, des milliers d'adversaires d'opinion opposée, qui sont persuadés que tu juges et penses faux ?

THÉODORE

Si, par Zeus, Socrate : j'ai vraiment, comme dit Homère[23], des myriades d'adversaires, qui me causent tous les embarras du monde.

SOCRATE

Alors veux-tu que nous disions que tu as des opinions vraies pour toi-même, et fausses pour ces myriades ?

THÉODORE

Il semble bien que ce soit une conséquence inéluctable de la doctrine.

SOCRATE

Et à l'égard de Protagoras lui-même ? Suppose qu'il n'ait pas cru lui-même que l'homme est la mesure de toutes choses, et que le grand nombre ne le croie pas non plus, comme, en effet, il ne le croit pas, ne serait-ce pas alors une nécessité que la vérité telle qu'il l'a définie n'existât pour personne ? Si, au contraire, il l'a cru lui-même, mais que la foule se refuse à le croire avec lui, autant le nombre de ceux qui ne le croient pas dépasse le nombre de ceux qui le croient, autant il y a de raisons que son principe soit plutôt faux que vrai.

THÉODORE

C'est incontestable, si l'existence ou la non-existence de la vérité dépend de l'opinion de chacun.

SOCRATE

Il en résulte en outre quelque chose de tout à fait plaisant, c'est que Protagoras reconnaît que, lorsque ses contradicteurs jugent de sa propre opinion et croient qu'il est dans l'erreur, leur opinion est vraie, puisqu'il reconnaît qu'on ne peut avoir que des opinions vraies.

THÉODORE

Effectivement.

SOCRATE

Il avoue donc que son opinion est fausse s'il reconnaît pour vraie l'opinion de ceux qui le croient dans l'erreur ?

THÉODORE

Nécessairement.

SOCRATE

Mais les autres ne conviennent pas qu'eux-mêmes sont dans l'erreur ?

THÉODORE

Certainement non.

SOCRATE

Lui, par contre, avoue que cette opinion aussi est vraie, si l'on s'en rapporte à ses écrits.

THÉODORE

Évidemment.

SOCRATE

La vérité de Protagoras sera donc révoquée en doute par tout le monde, à commencer par lui, ou plutôt Protagoras avouera, dès lors qu'il reconnaît pour vraie l'opinion de ceux qui le contredisent, il avouera lui-même, dis-je, que ni un chien, ni le premier homme venu n'est la mesure d'aucune chose, s'il ne l'a pas étudiée. N'est-ce pas exact ?

THÉODORE

C'est exact.

SOCRATE

Donc, puisqu'elle est contestée par tout le monde, la vérité de Protagoras n'est vraie pour personne, ni pour tout autre que lui, ni pour lui.

THÉODORE

Nous mettons trop d'acharnement, Socrate, à traquer mon ami.

SOCRATE

Je ne vois pas, ami, que nous dépassions la juste mesure. Il y a naturellement apparence qu'étant plus âgé, il soit plus sage que nous, et si, à ce moment, il sortait de terre jusqu'au cou, il est probable qu'il me reprocherait d'avoir dit plus d'une sottise et à toi de les approuver, après quoi il rentrerait sous terre et disparaîtrait précipitamment. Mais nous, je pense, nous sommes bien forcés de faire ce que notre nature nous commande et de dire toujours ce qui nous paraît vrai. Et maintenant encore ne devons-nous pas affirmer que tout le monde indistinctement est d'accord sur ce point, qu'il y a des gens plus sages que d'autres et qu'il y en a de plus ignorants ?

THÉODORE

C'est en tout cas mon avis.

SOCRATE

XXIII. – Ne dirons-nous pas aussi que la doctrine de Protagoras trouve son point d'appui le plus ferme dans ce que nous avons indiqué pour le défendre, à savoir que la plupart des choses, chaleur, sécheresse, douceur et autres qualités du même genre, sont pour chacun ce qu'elles lui paraissent. Mais si Protagoras admet qu'en certains cas un homme l'emporte sur un autre, en matière de santé et de maladie, ne consentira-t-il pas à admettre qu'il n'est pas à la portée de la première femmelette venue, d'un gamin, d'une bête, de se guérir eux-mêmes par la connaissance de ce qui leur est salutaire, mais que s'il est des cas où un homme est supérieur à un autre, c'est bien dans celui-ci ?

THÉODORE

Pour ma part, je suis de ton avis.

SOCRATE

En politique aussi, ce qui est beau ou laid, juste ou injuste, pie ou impie est véritablement pour chaque cité tel qu'elle le juge et le déclare légal pour elle, et, en ces matières, il n'y a pas de différence de sagesse de particulier à particulier, de cité à cité. Mais s'il s'agit de faire des lois avantageuses ou désavantageuses pour la cité, Protagoras reconnaîtra encore qu'ici, plus qu'ailleurs, un conseiller est, à l'égard de la vérité, supérieur à un conseiller et l'opinion d'une cité supérieure à celle d'une autre cité, et il n'oserait guère prétendre que les lois qu'un État se donne, croyant qu'elles lui seront utiles, le seront en effet infailliblement. Mais à propos des premières choses dont j'ai parlé, c'est-à-dire à propos de ce qui est juste ou injuste, pie ou impie, certains affirment hardiment que rien de tout cela n'a par nature d'existence propre et que l'opinion que la communauté s'en forme devient vraie à ce moment même et reste vraie aussi longtemps qu'elle dure. Et tous ceux qui n'adoptent qu'en partie la thèse de Protagoras raisonnent à peu près ainsi. Mais je m'aperçois, Théodore, qu'un argument en amène un autre et qu'après un plus petit un plus grand nous réclame.

THÉODORE

Eh bien, ne sommes-nous pas de loisir, Socrate ?

SOCRATE

Certainement si, et j'ai souvent fait réflexion, mon divin Théodore, et en particulier en ce moment, combien il est naturel que

ceux qui ont passé beaucoup de temps dans l'étude de la philosophie paraissent de ridicules orateurs lorsqu'ils se présentent devant les tribunaux.

THÉODORE

Que veux-tu donc dire ?

SOCRATE

Il semble bien que ceux qui ont, dès leur jeunesse, roulé dans les tribunaux et les assemblées du même genre, comparés à ceux qui ont été nourris dans la philosophie et dans les études de cette nature, sont comme des esclaves en face d'hommes libres.

THÉODORE

Par quelle raison ?

SOCRATE

Par la raison que, comme tu le disais à l'instant, les uns ont toujours du loisir et conversent ensemble en paix tout à leur aise. Ils font comme nous, qui venons de passer pour la troisième fois d'un propos à un autre, lorsque le propos qui survient leur plaît, comme à nous, plus que celui qui était sur le tapis. Que la discussion soit longue ou brève, que leur importe, pourvu qu'ils atteignent le vrai ? Les autres, au contraire, n'ont jamais de temps à perdre, quand ils parlent. Pressés par l'eau qui coule[24], ils ne peuvent parler de ce qu'ils voudraient. La partie adverse est là, qui les contraint, avec l'acte d'accusation, appelé antomosie[25], qu'on lit devant eux, aux termes duquel ils doivent renfermer leurs discours. Ces discours roulent toujours sur un compagnon d'esclavage et s'adressent à un maître qui siège, ayant en main quelque plainte, et les débats ne sont jamais sans conséquence ; mais toujours l'intérêt personnel, souvent même la vie des orateurs est l'enjeu de la course. Il résulte de tout cela qu'ils deviennent tendus et âpres, savants à flatter le maître en paroles et à lui complaire par leurs actions ; mais leurs âmes s'étiolent et gauchissent ; car la servitude où ils sont astreints leur a ôté la croissance, la droiture et la liberté, en les forçant à des pratiques tortueuses et en les exposant, lorsqu'ils étaient encore dans la tendre jeunesse, à de graves dangers et à de grandes craintes. Ne pouvant les supporter en prenant le parti de la justice et de la vérité, ils se tournent aussitôt vers le mensonge, ils répondent à l'injustice par l'injustice, ils se courbent et se fléchissent en mille manières, en sorte qu'ils passent de l'adolescence à l'âge d'homme avec un esprit

entièrement corrompu, en s'imaginant qu'ils sont devenus habiles et sages. Et voilà, Théodore, ce que sont les orateurs. Quant à ceux qui font partie de notre chœur, veux-tu que je te les dépeigne ou que, sans nous y arrêter, nous retournions à notre sujet, pour ne pas trop abuser de cette liberté et de ce changement de propos dont nous parlions tout à l'heure ?

THÉODORE

Pas du tout, Socrate ; dépeins-les, au contraire. Comme tu l'as fort bien dit, nous ne sommes pas, nous qui appartenons à ce chœur, aux ordres de l'argumentation ; c'est, au contraire, l'argumentation qui est à nos ordres et chacun de nos arguments attend pour être mené à son terme notre bon plaisir. Car nous n'avons ni juges, ni spectateurs, comme en ont les poètes, qui nous président, nous censurent et nous commandent.

SOCRATE

XXIV. – Puisque c'est ton avis, à ce que je vois, je vais parler des coryphées ; car à quoi bon faire mention des philosophes médiocres ? Des premiers, il faut dire d'abord que, dès leur jeunesse, ils ne connaissent pas quel chemin conduit à l'agora, ni où se trouvent le tribunal, la salle du conseil ou toute autre salle de réunion publique. Ils n'ont ni yeux, ni oreilles pour les lois et les décrets proclamés ou écrits. Quant aux brigues des hétairies[26] qui disputent les charges, aux réunions, aux festins, aux orgies avec accompagnement de joueuses de flûte, ils n'ont même pas en songe l'idée d'y prendre part. Est-il arrivé quelque bonheur ou quelque malheur à l'État ; un particulier a-t-il hérité quelque défaut de ses ancêtres, hommes ou femmes, le philosophe n'en a pas plus connaissance que du nombre des gouttes d'eau de la mer. Il ne sait même pas qu'il ignore tout cela ; car, s'il s'abstient d'en prendre connaissance, ce n'est point par gloriole, c'est que réellement son corps seul est présent et séjourne dans la ville, tandis que sa pensée, considérant tout cela avec dédain comme des choses mesquines et sans valeur, promène partout son vol, comme dit Pindare[27], sondant les abîmes de la terre et mesurant l'étendue de sa surface, poursuivant les astres par-delà le ciel, scrutant de toute façon toute la nature et chacun des êtres en son entier, sans jamais s'abaisser à ce qui est près de lui.

THÉODORE

Qu'entends-tu par là, Socrate ?

SOCRATE

L'exemple de Thalès te le fera comprendre, Théodore. Il observait les astres et, comme il avait les yeux au ciel, il tomba dans un puits. Une servante de Thrace, fine et spirituelle, le railla, dit-on, en disant qu'il s'évertuait à savoir ce qui se passait dans le ciel, et qu'il ne prenait pas garde à ce qui était devant lui et à ses pieds. La même plaisanterie s'applique à tous ceux qui passent leur vie à philosopher. Il est certain, en effet, qu'un tel homme ne connaît ni proche, ni voisin ; il ne sait pas ce qu'ils font, sait à peine si ce sont des hommes ou des créatures d'une autre espèce ; mais qu'est-ce que peut être l'homme et qu'est-ce qu'une telle nature doit faire ou supporter qui la distingue des autres êtres, voilà ce qu'il cherche et prend peine à découvrir. Tu comprends, je pense, Théodore ; ne comprends-tu pas ?

THÉODORE

Si, et je pense que tu dis vrai.

SOCRATE

Voilà donc, ami, comme je le disais en commençant, ce qu'est notre philosophe dans les rapports privés et publics qu'il a avec ses semblables. Quand il est forcé de discuter dans un tribunal ou quelque part ailleurs sur ce qui est à ses pieds et devant ses yeux, il prête à rire non seulement aux servantes de Thrace, mais encore au reste de la foule, son inexpérience le faisant tomber dans les puits et dans toute sorte de perplexités. Sa terrible gaucherie le fait passer pour un imbécile. Dans les assauts d'injures, il ne peut tirer de son cru aucune injure contre personne, parce qu'il ne connaît aucun vice de qui que ce soit, faute d'y avoir prêté attention ; alors il reste court et paraît ridicule. Quand les gens se louent et se vantent, comme on le voit rire, non pour faire semblant, mais tout de bon, on le prend pour un niais. Entend-il faire l'éloge d'un tyran ou d'un roi, il s'imagine entendre exalter le bonheur de quelque pâtre, porcher, berger ou vacher, qui tire beaucoup de lait de son troupeau. Il croit d'ailleurs que les rois paissent et traient un bétail plus rétif et plus traître que les bestiaux du pâtre, et que, faute de loisir, ils deviennent tout aussi grossiers et ignorants que les bergers, renfermés qu'ils sont dans leurs remparts, comme ceux-ci dans leurs parcs de montagne. Entend-il parler d'un homme qui possède dix mille plèthres[28] de terre comme d'un homme prodigieusement riche, il trouve que c'est très peu de chose, habitué qu'il est à jeter les yeux sur la terre entière. Quant à ceux qui chantent la noblesse et disent qu'un homme est bien né parce qu'il peut prouver qu'il a sept aïeux riches, il pense qu'un tel éloge vient de gens qui ont la vue basse et courte, parce que, faute d'éducation, ils ne peuvent jamais fixer leurs yeux sur le genre humain tout entier, ni se rendre

compte que chacun de nous a d'innombrables myriades d'aïeux et d'ancêtres, parmi lesquels des riches et des gueux, des rois et des esclaves, des barbares et des Grecs se sont succédé par milliers dans toutes les familles. Qu'on se glorifie d'une série de vingt-cinq ancêtres et qu'on fasse remonter son origine à Héraclès, fils d'Amphitryon, il ne voit là qu'une étrange petitesse d'esprit. Le vingt-cinquième ancêtre d'Amphitryon, et le cinquantième ancêtre de ce vingt-cinquième furent ce que le hasard les fit, et le sage se moque de ceux qui ne peuvent faire ce calcul ni débarrasser leur esprit de cette sotte vanité. Dans toutes ces circonstances, le vulgaire se moque du philosophe, qui tantôt lui paraît dédaigneux, tantôt ignorant de ce qui est à ses pieds et embarrassé sur toutes choses.

THÉODORE

Tout cela se passe exactement comme tu le dis, Socrate.

SOCRATE

XXV. – Mais, mon ami, lorsque lui-même est parvenu à tirer quelqu'un vers les hauteurs et que celui-ci a consenti à sortir de ces questions : « Quel tort t'ai-je fait, et toi à moi ? » pour passer à l'examen de la justice en elle-même et de l'injustice, et chercher en quoi consiste l'une et l'autre, et en quoi elles diffèrent l'une de l'autre et des autres choses ; s'il a renoncé à s'enquérir si le roi qui possède de grands trésors est heureux, pour considérer la royauté et le bonheur ou le malheur humain en général, leur essence respective et la manière dont l'homme doit naturellement rechercher l'un des deux et fuir l'autre, quand, sur toutes ces questions, cet homme d'esprit étroit, âpre et chicanier, est contraint à son tour de donner réponse, il doit subir alors la peine du talion. La tête lui tourne à se voir suspendu si haut et, comme il n'a pas l'habitude de regarder du milieu des airs, il est inquiet, embarrassé, bégayant, et il apprête à rire, non pas à des servantes de Thrace, ni à aucun autre ignorant, car ils ne s'aperçoivent de rien, mais à tous ceux qui ont reçu une éducation contraire à celle des esclaves[29].

Tel est, Théodore, le caractère de l'un et de l'autre. L'un, que tu appelles philosophe, élevé au sein de la liberté et du loisir, ne doit pas être blâmé d'avoir l'air d'un homme simple et qui n'est bon à rien quand il se trouve en face de besognes serviles, quand, par exemple, il ne sait pas empaqueter une couverture de voyage, assaisonner un plat ou tenir des propos flatteurs. L'autre est capable de faire tout cela avec dextérité et promptitude, mais il ne sait pas relever son manteau sur l'épaule droite à la façon d'un homme libre, ni saisir l'harmonie des discours et chanter comme il faut la vraie vie des dieux et des hommes

heureux.

THÉODORE

Si tu parvenais, Socrate, à persuader à tout le monde comme à moi ce que tu viens de dire, il y aurait plus de paix et moins de maux parmi les hommes.

SOCRATE

Oui ; mais il n'est pas possible, Théodore, que les maux disparaissent, car il faut toujours qu'il y ait quelque chose de contraire au bien, ni qu'ils aient place parmi les dieux, et c'est une nécessité qu'ils circulent dans le genre humain et sur cette terre. Aussi faut-il tâcher de fuir au plus vite de ce monde dans l'autre. Or, fuir ainsi, c'est se rendre, autant que possible, semblable à Dieu, et être semblable à Dieu, c'est être juste et saint, avec l'aide de l'intelligence. Mais en fait, mon excellent ami, il n'est guère facile de persuader aux gens que les raisons pour lesquelles le vulgaire prétend qu'il faut éviter le vice et poursuivre la vertu ne sont pas celles pour lesquelles il faut pratiquer l'une et fuir l'autre. La vraie raison n'est pas d'éviter la réputation de méchant et de passer pour vertueux : c'est là pour moi ce qu'on appelle un bavardage de vieille femme ; mais la vérité, je vais te la dire. Dieu n'est injuste en aucune circonstance ni en aucune manière ; il est, au contraire, la justice même et rien ne lui ressemble plus que celui d'entre nous qui est devenu le plus juste possible. C'est à cela que se mesure la véritable habileté d'un homme et sa nullité et sa lâcheté. C'est cela dont la connaissance est sagesse et vertu véritable, dont l'ignorance est sottise et vice manifeste. Les autres prétendus talents et sciences ne sont dans le gouvernement des États que des connaissances grossières et, dans les arts, qu'une routine mécanique. Lors donc qu'un homme est injuste et impie dans ses paroles et ses actions, le mieux est de ne pas lui accorder qu'il est habile par astuce ; car de telles gens tirent gloire d'un tel reproche et se figurent qu'on leur dit qu'ils ne sont pas des songe-creux, inutiles fardeaux de la terre[30], mais les hommes qu'il faut être pour se tirer d'affaire dans la cité. Il faut donc leur dire ce qui est vrai, que moins ils croient être ce qu'ils sont, plus ils le sont réellement. Ils ignorent en effet quelle est la punition de l'injustice, ce qu'il est le moins permis d'ignorer. Ce n'est pas ce qu'ils s'imaginent, ni les coups, ni la mort, auxquels ils échappent quelquefois complètement tout en faisant le mal ; c'est une punition à laquelle il est impossible de se soustraire.

THÉODORE

De quelle punition parles-tu ?

SOCRATE

Il y a, cher ami, dans la nature des choses, deux exemplaires, l'un divin et bienheureux, l'autre ennemi de Dieu et très malheureux. Mais ils ne voient pas cela : leur stupidité et l'excès de leur folie les empêchent de sentir qu'en agissant injustement ils se rapprochent de l'un et s'éloignent de l'autre. Ils en sont punis par la vie qu'ils mènent, vie conforme au modèle auquel ils ressemblent. Mais si nous leur disons qu'à moins de se défaire de leur habileté, ils seront, après leur mort, exclus de ce lieu pur de tout mal et qu'ici-bas ils mèneront toujours la vie conforme à leur caractère, méchants assujettis aux maux, ils traiteront ces propos de niaiseries et ne s'en croiront pas moins habiles et rusés.

THÉODORE

Oui, sûrement, Socrate.

SOCRATE

Je le sais bien, camarade ; mais voici ce qui leur arrive. Lorsque, dans un tête-à-tête, vous les obligez à discuter avec vous les doctrines qu'ils réprouvent, et qu'ils consentent à soutenir virilement un long examen et à ne point se dérober lâchement, alors, divin Théodore, on est tout surpris de voir qu'à la fin ils sont fort mécontents de leurs propres arguments ; leur fameuse rhétorique se flétrit, au point qu'on les prendrait pour des enfants. Mais quittons ces propos qui ne sont qu'accessoires ; sinon, leur afflux toujours croissant noiera notre argument originel. Revenons donc à notre sujet, si tu en es d'avis.

THÉODORE

Pour ma part, Socrate, je n'ai pas moins de plaisir à écouter ces digressions : elles sont plus faciles à suivre pour un homme de mon âge. Si pourtant tu le préfères, revenons en arrière.

SOCRATE

XXVI. – Nous étions arrivés dans notre discussion à l'endroit où nous disions que ceux qui prétendent que la réalité change sans cesse et que, dans tous les cas où une chose paraît à quelqu'un, elle est telle pour celui à qui elle paraît, sont résolus à soutenir en tout le reste, mais surtout en ce qui regarde la justice, que ce qu'une cité trouve juste et érige en loi est parfaitement juste pour cette cité, tant que la loi subsiste, mais qu'en ce qui regarde les biens, personne jusqu'ici n'est assez hardi pour oser soutenir que les lois qu'une cité s'est données, parce qu'elle les jugeait avantageuses, sont en effet

avantageuses aussi longtemps qu'elles subsistent, à moins qu'on se borne à les dénommer telles ; mais ce serait tourner notre sujet en dérision, n'est-ce pas ?

THÉODORE

Assurément.

SOCRATE

Qu'on ne parle donc pas du nom, mais que l'on examine la chose qu'il désigne.

THÉODORE

Il ne s'agit pas du nom en effet.

SOCRATE

Quel que soit d'ailleurs le nom que l'État donne à cette chose, c'est évidemment elle qu'il a en vue en légiférant, et toutes ses lois visent au plus grand avantage qu'il pense et peut en retirer pour lui. Ou a-t-il quelque autre objet en vue quand il les établit ?

THÉODORE

Aucun.

SOCRATE

Or, atteint-il toujours son but, ou ne le manque-t-il pas sur bien des points ?

THÉODORE

Je suis persuadé pour ma part qu'il lui arrive de le manquer.

SOCRATE

C'est ce dont tout le monde conviendra plus aisément, si l'on pose la question sur la classe entière à laquelle appartient l'utile ; or, elle s'étend au temps à venir ; car, lorsque nous légiférons, c'est avec l'idée que nos lois seront utiles pour le temps à venir, et le nom de futur est celui qui convient à cette utilité.

THÉODORE

Absolument.

SOCRATE

Interrogeons donc de cette manière Protagoras ou quelqu'un de ceux qui soutiennent les mêmes thèses que lui. Tes disciples et toi, Protagoras, vous affirmez que l'homme est la mesure de toutes choses, du blanc, du lourd, du léger et de toutes les impressions du même genre sans exception. Comme il en a le critère en lui-même, telles il les éprouve, telles il les croit, et par suite il les croit vraies et réelles pour lui. N'est-ce pas vrai ?

THÉODORE

Si.

SOCRATE

Mais s'il s'agit des choses à venir, dirons-nous aussi, Protagoras, qu'il en a le critère en lui-même, et que telles il pense qu'elles seront, telles elles deviennent pour celui qui les pense. Prenons pour exemple la chaleur. Supposons qu'un homme étranger à la médecine pense que la fièvre le saisira et qu'il éprouvera cette espèce de chaleur, et qu'un autre, qui est médecin, pense le contraire. Dirons-nous alors que l'avenir se réalisera suivant l'opinion de l'un des deux ou suivant l'opinion des deux à la fois, et que pour le médecin il ne sera ni chaud, ni fiévreux, et qu'il sera l'un et l'autre pour lui-même ?

THÉODORE

Ce serait vraiment ridicule.

SOCRATE

Et si l'on se demande si un vin sera doux ou âpre, c'est, j'imagine, l'opinion du vigneron, non celle du cithariste, qui fera autorité.

THÉODORE

Sans contredit.

SOCRATE

De même, à propos de ce qui sera ou ne sera pas d'accord, le maître de gymnastique ne jugera pas mieux que le musicien de ce qui par la suite paraîtra d'accord au maître de gymnastique lui-même.

THÉODORE

En aucune façon.

SOCRATE

Et au moment où un festin se prépare, le jugement de celui qui doit y prendre part, s'il ne s'entend pas en cuisine, aura aussi moins d'autorité que celui du cuisinier sur le plaisir qu'on y goûtera. Car pour le plaisir que chacun goûte déjà ou qu'il a déjà goûté, nous n'en disputerons pas encore ; mais à propos de ce qui semblera et sera dans l'avenir agréable à chacun, chacun est-il pour lui-même le meilleur juge, ou bien est-ce toi, Protagoras, qui, au moins pour ce qui sera persuasif pour chacun de nous dans un discours destiné aux juges, en jugerais mieux à l'avance que n'importe quel profane ?

THÉODORE

Certainement, Socrate, en cela du moins il déclarait hautement qu'il était supérieur à tout le monde.

SOCRATE

Oui, par Zeus, mon doux ami. Autrement personne ne lui aurait donné de grosses sommes pour prendre ses leçons, s'il n'eût pas persuadé à ses élèves que, même sur ce qui devait être et paraître dans l'avenir, ni devin ni personne n'en pouvait mieux juger qu'il n'en jugeait lui-même.

THÉODORE

Rien n'est plus vrai.

SOCRATE

Mais la législation et l'utilité n'ont-elles pas aussi pour objet l'avenir ? Et tout le monde n'avouera-t-il pas que, lorsqu'un État se donne des lois, il se trompera forcément plus d'une fois sur ce qui est le plus avantageux ?

THÉODORE

Certainement.

SOCRATE

Nous ne manquerons donc pas de mesure si nous disons à ton maître qu'il est obligé de reconnaître qu'un homme est plus sage qu'un autre et que c'est le plus sage qui est mesure, mais que moi, qui suis un ignorant, je ne suis en aucune manière obligé d'être mesure, comme le discours que j'ai tenu en sa faveur me réduisait à l'être, en dépit que j'en eusse.

THÉODORE

C’est par là, ce semble, Socrate, que la thèse offre le plus de prise ; elle offre également prise par la valeur qu’elle donne aux opinions des autres, alors que ces opinions, nous l’avons vu, ne reconnaissent aucune vérité dans les assertions de Protagoras.

SOCRATE

Il y a, Théodore, plusieurs autres raisons par lesquelles on pourrait prouver que toutes les opinions des hommes ne sont pas vraies. Mais, s’il s’agit des impressions présentes de chacun, qui sont la source des sensations et des opinions qui en dérivent, il est plus malaisé de prouver qu’elles ne sont pas vraies. Mais peut-être ai-je tort de dire malaisé ; car elles sont peut-être inattaquables et ceux qui soutiennent qu’elles sont évidentes et qu’elles sont des sciences disent peut-être la vérité, et Théétète ici présent n’a pas parlé hors de propos, quand il a avancé que la sensation et la science sont une même chose. Il faut donc serrer la question de plus près, comme le prescrivait notre plaidoyer pour Protagoras, et examiner cette mouvante réalité et frapper sur elle, pour savoir si elle rend un son plein ou fêlé. La bataille engagée sur elle n’est pas de peu d’importance et n’a pas mobilisé peu de combattants.

THÉODORE

XXVII. – Il s’en faut de beaucoup qu’elle soit sans importance ; en Ionie, au contraire, elle prend des proportions considérables. Car les partisans d’Héraclite mènent la lutte pour sa doctrine avec une grande vigueur.

SOCRATE

Raison de plus pour nous, mon cher Théodore, d’en reprendre l’examen dès le début, comme ils nous la présentent.

THÉODORE

C’est absolument ce qu’il faut faire ; car de discuter, Socrate, sur ces doctrines d’Héraclite, ou, comme tu dis, d’Homère, ou de sages encore plus anciens, avec les gens mêmes d’Éphèse[31] qui se donnent pour habiles, c’est tout aussi impossible que de discuter avec des furieux. On peut dire en effet qu’ils sont, à l’unisson de leurs écrits, en perpétuel mouvement. S’arrêter sur une matière et une question, répondre et interroger paisiblement tour à tour, il n’est rien dont ils soient moins capables ; le mot rien est même insuffisant pour exprimer le manque absolu de tranquillité chez ces gens-là. Quelle que soit la

question que tu leur poses, ils tirent comme d'un carquois de petits mots énigmatiques qu'ils te décochent, et, si tu leur demandes d'expliquer ce qu'ils ont dit, tu es aussitôt frappé d'un autre trait, sous la forme d'un nouveau mot. Tu n'arriveras jamais à aucune conclusion avec aucun d'eux, pas plus d'ailleurs qu'eux-mêmes entre eux. Ils ont grand soin de ne rien laisser se fixer soit dans leurs discours, soit dans leurs esprits, persuadés, ce me semble, qu'il y aurait là quelque chose de stable ; or, c'est à quoi ils font une guerre sans merci et ce qu'ils bannissent de partout autant qu'ils le peuvent.

SOCRATE

Peut-être, Théodore, as-tu vu ces hommes en train de batailler et ne t'es-tu pas trouvé avec eux, quand ils conversaient en paix ; car ils ne sont point tes amis. Mais je m'imagine qu'ils exposent à loisir leurs théories aux élèves qu'ils veulent former à leur image.

THÉODORE

De quels élèves parles-tu, mon brave ? Parmi eux, aucun n'est disciple d'un autre : ils poussent tout seuls, au hasard de l'inspiration qui les saisit, et chacun d'eux pense que l'autre ne sait rien. Aussi de ces gens-là, comme j'allais le dire, on ne saurait tirer aucune explication, ni de gré, ni de force ; il faut les prendre et les examiner comme un problème.

SOCRATE

C'est parler sensément. Quant au problème, ne nous a-t-il pas été transmis par les anciens qui ont, sous le voile de la poésie, dissimulé à la foule que les générateurs de toutes choses, l'Océan et Téthys, sont des courants et que rien n'est stable ? C'est ce que les modernes, plus savants, démontrent ouvertement, afin que les cordonniers mêmes qui les auront entendus se pénètrent de leur sagesse et cessent de croire sottement qu'une partie des êtres est en repos et l'autre en mouvement et qu'ayant appris que tout se meut, ils révèrent leurs maîtres.

Mais j'ai failli oublier, Théodore, que d'autres se sont déclarés pour l'opinion contraire, et disent par exemple que « *Immobile est le nom du Tout*[32] ». Il faut aussi rappeler toutes les protestations élevées contre tous ces gens-là par les Mélissos et les Parménide[33], qui soutiennent énergiquement que tout est un et se tient immobile en lui-même, n'ayant pas de place où se mouvoir. Quel parti prendrons-nous donc, ami, à l'égard de tous ces philosophes ? En nous avançant peu à peu, nous sommes tombés sans nous en douter au milieu des uns et des autres, et, si nous ne trouvons pas le moyen de nous défendre et

de nous échapper, nous en porterons la peine, comme ceux qui jouent aux barres dans les palestres, quand, pris par les deux partis, ils sont tiraillés des deux côtés à la fois. Il faut donc, à mon avis, examiner d'abord les premiers, ceux par qui nous avons commencé, les partisans du flux. Si leur doctrine nous paraît solide, nous seconderons leurs efforts pour nous tirer à eux et nous tâcherons d'échapper aux autres. Mais si ceux qui immobilisent le tout semblent dire plus vrai, nous fuirons chez eux pour échapper à ceux qui meuvent ce qui est immuable. Enfin, si nous trouvons que ni les uns ni les autres ne disent rien de raisonnable, nous nous donnerons le ridicule de croire qu'en dépit de notre médiocrité, nous pensons juste, après avoir désapprouvé des hommes vénérables par leur antiquité et leur sagesse. Vois donc, Théodore, s'il est à propos de courir un tel risque.

THÉODORE

Il serait inadmissible, Socrate, de renoncer à examiner les doctrines de ces deux écoles.

SOCRATE

XXVIII. – Il faut les examiner, puisque tu en as un si vif désir. À mon avis, notre enquête sur le mouvement doit commencer par cette question : que peuvent-ils bien vouloir dire en affirmant que tout se meut ? Ce que je demande, le voici : entendent-ils qu'il n'y a qu'une espèce de mouvement, ou, comme il me paraît à moi, qu'il y en a deux ? Mais je ne dois pas être seul de mon opinion ; prends ta part du risque, toi aussi, afin que, quelle qu'en soit la conséquence, nous la supportions en commun. Dis-moi donc : quand une chose passe d'un lieu à un autre ou qu'elle tourne sur place, n'appelles-tu pas cela mouvement ?

THÉODORE

Si.

SOCRATE

Voilà donc une première espèce de mouvement. Mais quand elle reste en place et vieillit, ou que de blanche elle devient noire, ou de dure, molle, ou qu'elle subit quelque autre altération, n'est-il pas juste de dire que c'est là une deuxième espèce de mouvement ?

THÉODORE

Il me le semble.

SOCRATE

C'est en effet incontestable. Je compte donc deux espèces de mouvement : l'altération et la translation.

THÉODORE

En quoi tu as raison.

SOCRATE

Cette distinction faite, adressons-nous maintenant à ceux qui prétendent que tout se meut et faisons-leur cette question : dites-vous que tout se meut des deux façons à la fois, par translation et par altération, ou que telle partie se meut des deux façons, telle autre de l'une des deux ?

THÉODORE

Par Zeus, je ne sais, moi, que dire ; mais je pense qu'ils répondraient : des deux façons.

SOCRATE

S'ils ne le disaient pas, camarade, ils seraient obligés de reconnaître que les choses sont à la fois en mouvement et en repos et qu'il n'est pas plus juste de dire que tout se meut que de dire que tout est en repos.

THÉODORE

Rien de plus vrai que ce que tu dis.

SOCRATE

Donc, puisqu'il faut que tout se meuve, et que l'immobilité ne se rencontre nulle part, tout se meut toujours de chaque espèce de mouvement.

THÉODORE

Nécessairement.

SOCRATE

Examine maintenant, je te prie, ce point de leur doctrine. N'avons-nous pas dit qu'ils expliquent la génération de la chaleur, de la blancheur ou de tout autre chose en disant que chacune de ces qualités se meut avec la sensation dans l'espace qui sépare l'agent du

patient, que le patient devient sentant et non pas sensation et que l'agent devient qualifié et non pas qualité ? Peut-être ce mot de qualité te paraît-il étrange et ne comprends-tu pas cette expression générale. Je vais te l'expliquer par des détails. L'agent ne devient ni chaleur ni blancheur, mais chaud et blanc, et ainsi du reste. Tu te souviens sans doute que nous avons dit précédemment que rien n'est en soi unité définie, ni l'agent, ni le patient non plus, mais que de leur rapprochement mutuel naissent les sensations et les qualités sensibles, et que l'agent devient qualifié de telle ou telle manière et que le patient devient sentant.

THÉODORE

Naturellement, je m'en souviens.

SOCRATE

Laissons donc de côté tout le reste de leur système et les interprétations diverses qu'ils peuvent en donner. Attachons-nous uniquement au point que nous avons en vue, et demandons-leur : vous dites que tout se meut et s'écoule, n'est-ce pas ?

THÉODORE

Oui.

SOCRATE

Donc des deux formes de mouvement que nous avons distinguées, déplacement et altération ?

THÉODORE

Sans doute, si l'on veut que le mouvement soit complet.

SOCRATE

Si en effet il n'y avait que déplacement, sans altération, nous pourrions dire, je pense, de quelle nature sont les choses qui coulent et se déplacent, n'est-ce pas vrai ?

THÉODORE

Si.

SOCRATE

Mais puisque l'on ne peut même pas tabler sur la stabilité de la

blancheur de ce qui coule blanc, et qu'il y a un flux de la blancheur même et un passage à une autre couleur, de manière qu'on ne peut pas prouver qu'elle est fixe à cet égard, est-il jamais possible d'appeler quelque chose du nom de couleur, de manière que ce nom soit juste ?

THÉODORE

Le moyen, Socrate ? Comment nommer n'importe quoi de ce genre, si chaque fois qu'on en parle, la chose se dérobe, puisqu'elle s'écoule toujours ?

SOCRATE

Que dirons-nous alors d'une sensation quelconque, par exemple de celles de la vue et de l'ouïe ? Dirons-nous qu'elles demeurent dans l'état de vision ou d'audition ?

THÉODORE

Il ne le faut pas, s'il est vrai que tout se meut.

SOCRATE

Dès lors, il ne faut pas dire d'une chose qu'elle voit plutôt qu'elle ne voit pas, ni d'aucune sensation qu'elle sent plutôt qu'elle ne sent pas, du moment que tout se meut de toutes manières.

THÉODORE

Non, en effet.

SOCRATE

Et pourtant la sensation est science, avons-nous dit, Théétète et moi.

THÉODORE

Vous l'avez dit en effet.

SOCRATE

En ce cas notre réponse à la question : qu'est-ce que la science ? ne signifie pas science plutôt que non-science.

THÉODORE

Il y a apparence.

SOCRATE

Ce serait un joli résultat de la correction que nous avons faite à notre première réponse, quand nous nous sommes efforcés de démontrer que tout se meut, pour montrer la justesse de cette réponse. À présent, il semble démontré que, si tout se meut, toute réponse à propos de n'importe quoi est également juste, soit qu'on dise qu'une chose est ainsi ou qu'elle n'est pas ainsi, ou, si tu préfères, qu'elle devient telle, pour éviter un terme qui mettrait ces gens en repos.

THÉODORE

Tu as raison.

SOCRATE

Sauf, Théodore, en ce que j'ai dit « ainsi » et « pas ainsi ». Car il ne faut même pas dire ce mot « ainsi », puisque ce qui est « ainsi » ne serait plus en mouvement ; il ne faut pas dire non plus « pas ainsi », parce que ces mots non plus n'expriment pas le mouvement. Les partisans de ce système doivent donc forger quelque autre terme, puisque pour le moment, ils n'ont pas de mot qui s'ajuste à leur hypothèse, sauf : « pas même ainsi ». C'est celui qui leur conviendrait le mieux à cause de son acception indéfinie.

THÉODORE

C'est en effet l'expression qui leur conviendrait le mieux.

SOCRATE

Nous voilà donc, Théodore, quittes avec ton ami, et nous ne lui concédons pas que tout homme soit la mesure de toutes choses, à moins qu'il ne soit intelligent. Nous ne lui concédons pas non plus que la sensation soit la science, suivant la doctrine que tout se meut, à moins que Théétète ne soit d'un autre avis.

THÉODORE

C'est très bien dit, Socrate, car, à présent que cette enquête est finie, je suis également quitte de l'obligation de te répondre, puisque nous sommes convenus que je le serais quand la discussion du système de Protagoras serait arrivée à son terme.

THÉÉTÈTE

XXIX. – Non, Théodore, pas avant que Socrate et toi, vous ayez discuté la doctrine de ceux qui prétendent que tout est en repos,

comme vous vous l'êtes proposé tout à l'heure.

THÉODORE

Jeune comme tu es, Théétète, tu enseignes à tes aînés à mal faire en violant leurs conventions. Prépare-toi plutôt à répondre à Socrate sur ce qui reste à dire.

THÉÉTÈTE

Oui, s'il le veut. J'aurais pourtant été bien aise d'entendre discuter le système dont je parle.

THÉODORE

Appeler Socrate à la dispute, c'est appeler la cavalerie dans la plaine. Interroge-le donc et tu entendras ce que tu désires.

SOCRATE

Je ne crois pas néanmoins, Théodore, que je me rende au désir de Théétète sur les sujets où il m'appelle.

THÉODORE

Pourquoi donc ne t'y rendras-tu pas ?

SOCRATE

Un sentiment de respect me détourne de critiquer sans ménagement Mélissos et les autres qui soutiennent que tout est un et immobile ; mais je sens plus de respect encore pour le seul Parménide. Parménide me paraît être, selon l'expression d'Homère, « à la fois vénérable et redoutable[34]. » J'ai approché l'homme quand j'étais bien jeune encore et lui bien vieux, et il m'a paru avoir une profondeur d'une rare qualité[35]. Aussi j'ai peur que nous ne comprenions pas ses paroles et que sa pensée ne nous dépasse bien plus encore ; mais ce que je crains le plus, c'est que la question pour laquelle nous sommes entrés en discussion, à savoir la nature de la science, ne soit point étudiée, par suite des digressions qui nous envahiraient, si nous les écoutions. D'ailleurs le sujet que nous éveillons ici est d'une étendue infinie ; si nous ne l'examinons qu'en passant, nous lui ferons tort, et si nous l'examinons comme il le mérite, son étendue nous fera perdre de vue la question de la science. Il faut s'abstenir de l'un comme de l'autre, et tâcher plutôt par notre art d'accoucheur de délivrer Théétète de ses conceptions sur la science.

THÉODORE

Oui, c'est ce qu'il faut faire, si tu en es d'avis.

SOCRATE

Fais donc encore, Théétète, l'observation suivante sur ce qui a été dit. Tu as répondu, n'est-ce pas, que la sensation est la science ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Maintenant, si l'on te demandait avec quoi l'homme voit le blanc et le noir et avec quoi il entend les sons aigus et les graves, tu dirais, je pense : avec les yeux et les oreilles.

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Employer les mots et les phrases à son aise, sans les passer rigoureusement au crible, n'est point en général une marque de bassesse ; c'est plutôt le contraire qui est indigne d'un homme libre. Cependant, c'est parfois nécessaire ; c'est ainsi, par exemple, qu'il faut relever dans ta réponse ce qu'elle a de défectueux. Réfléchis : lequel des deux est le plus correct, de dire que c'est avec ou par les yeux que nous voyons, avec les oreilles ou par les oreilles que nous entendons ?

THÉÉTÈTE

Il me semble, Socrate, que c'est plutôt par qu'avec les organes que nous percevons chaque chose.

SOCRATE

Ce serait en effet bien étrange, mon enfant, qu'un certain nombre de sens fussent logés en nous, comme si nous étions autant de chevaux de bois[36], et qu'ils ne se rapportent pas tous à une même idée, qu'on l'appelle âme ou de quelque autre nom, par laquelle, usant d'eux comme d'instruments, nous percevons tout ce qui est sensible.

THÉÉTÈTE

Cette explication me semble plus juste que l'autre.

SOCRATE

Si je te fais ainsi préciser les choses, c'est pour savoir s'il y a en nous un principe, toujours le même, par lequel nous atteignons, au moyen des yeux, le blanc et le noir et d'autres choses par d'autres sens, et si, interrogé, tu pourrais rapporter tous les actes de cette nature au corps. Mais peut-être vaut-il mieux que tu parles toi-même en réponse à mes questions et que ce ne soit pas moi qui m'en charge à ta place. Dis-moi : ne crois-tu pas que tous les organes par lesquels tu perçois le chaud, le dur, le léger, le doux sont des parties du corps, ou sont-ils des parties d'autre chose ?

THÉÉTÈTE

Non, mais du corps seul.

SOCRATE

Es-tu disposé aussi à m'accorder que, ce que tu sens par une faculté, il est impossible de le sentir par une autre ? Est-il possible, par exemple, de sentir par la vue ce qu'on sent par l'ouïe et par l'ouïe ce qu'on sent par les yeux ?

THÉÉTÈTE

Comment pourrais-je n'y pas consentir ?

SOCRATE

Si donc tu conçois quelque idée qui se rapporte à ces deux sens à la fois, ce ne peut être par le premier ni par le second que vient la perception commune.

THÉÉTÈTE

Non assurément.

SOCRATE

Prenons pour exemple le son et la couleur. N'as-tu pas d'abord sur les deux à la fois cette idée que tous les deux existent ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Puis, que chacun des deux est différent de l'autre, mais identique à lui-même ?

THÉÉTÈTE

Sans doute.

SOCRATE

Et que conjointement ils sont deux, mais que chacun d'eux est un.

THÉÉTÈTE

Je conçois cela aussi.

SOCRATE

N'es-tu pas capable aussi d'examiner s'ils sont dissemblables ou semblables l'un à l'autre ?

THÉÉTÈTE

Peut-être.

SOCRATE

Maintenant, par quel organe conçois-tu tout cela de ces deux sens ? Ce n'est ni par l'ouïe ni par la vue qu'il est possible de saisir ce qu'ils ont de commun. Voici encore sur cette matière une autre preuve : supposons qu'il soit possible d'examiner s'ils sont tous les deux salés ou non, tu sais qu'il te serait aisé de me dire avec quel organe tu ferais cet examen, et ce n'est, apparemment, ni la vue ni l'ouïe, mais quelque chose d'autre.

THÉÉTÈTE

Sans contredit : c'est la faculté qui use de la langue.

SOCRATE

Bien dit ; mais par quel organe s'exerce la faculté qui te fait connaître ce qui est commun à toutes choses aussi bien qu'à celles

dont nous parlons, ce à quoi tu appliques les termes « est » ou « n'est pas » et ceux que j'ai mentionnés tout à l'heure en te questionnant sur elles ? À tout cela quels organes assigneras-tu par lesquels ce qui sent en nous perçoit les choses ?

THÉÉTÈTE

Tu veux parler de l'être et du non-être, de la ressemblance et de la dissemblance, de l'identité et de la différence, et aussi de l'unité et des autres nombres appliqués à ces choses. Évidemment ta question vise aussi le pair et l'impair et tout ce qui s'ensuit, et tu veux savoir par quels organes corporels notre âme les perçoit.

SOCRATE

Tu me suis merveilleusement, Théétète, et c'est cela même que je veux savoir.

THÉÉTÈTE

Mais, par Zeus, Socrate, je ne sais que dire, sinon qu'à mon avis, il n'y a pas du tout d'organe spécial pour ces notions, comme il y en a pour les autres : c'est l'âme elle-même et par elle-même qui, selon moi, examine les notions communes en toutes choses.

SOCRATE

Tu es beau, Théétète, et non pas laid, comme le disait Théodore ; car celui qui parle bien est beau et bon. Et non seulement tu es beau ; mais encore tu me rends service en me faisant quitte d'une fort longue discussion, s'il te paraît que, pour certaines choses, c'est l'âme elle-même et par elle-même qui les examine, et qu'elle le fait pour les autres au moyen des facultés du corps. C'était en effet ce qu'il me semblait à moi aussi, et je désirais que tu fusses de mon avis.

THÉÉTÈTE

C'est bien ainsi que la chose m'apparaît.

SOCRATE

XXX. – Dans laquelle de ces deux classes places-tu donc l'être ? car c'est ce qui est le plus commun à toutes choses.

THÉÉTÈTE

Je le place parmi les objets que l'âme elle-même cherche à atteindre par elle-même.

SOCRATE

Et aussi le semblable et le dissemblable, et l'identique et le différent ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Et le beau et le laid, et le bon et le mauvais ?

THÉÉTÈTE

Il me semble que ces objets surtout sont de ceux dont l'âme examine l'essence en les comparant, quand elle réfléchit en elle-même sur le passé et le présent en relation avec le futur.

SOCRATE

Arrête ici. Ne sentira-t-elle pas par le toucher la dureté de ce qui est dur et la mollesse de ce qui est mou par la même voie ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Mais leur essence, la dualité de leur être, leur opposition mutuelle et aussi l'existence de cette opposition, c'est l'âme elle-même qui, revenant sur ces notions et les comparant entre elles, essaye d'en juger pour nous.

THÉÉTÈTE

Parfaitement.

SOCRATE

Il y a donc certaines choses que, dès leur naissance, les hommes et les bêtes sont naturellement capables de sentir : ce sont les impressions qui gagnent l'âme en passant par le corps. Au contraire, les raisonnements qu'on fait sur ces impressions, relativement à leur essence et à leur utilité, ne viennent que difficilement et à la longue, à force de travaux et d'étude, à ceux chez qui ils se forment.

THÉÉTÈTE

Cela est certain.

SOCRATE

Or est-il possible d'atteindre la vérité quand on n'atteint même pas l'être ?

THÉÉTÈTE

C'est impossible.

SOCRATE

Et si l'on n'atteint pas la vérité sur un objet, en aura-t-on jamais la science ?

THÉÉTÈTE

Comment le pourrait-on, Socrate ?

SOCRATE

Ce n'est donc point dans les impressions que réside la science, mais dans le raisonnement sur les impressions ; car c'est par cette voie, semble-t-il, qu'on peut atteindre l'essence et la vérité, tandis qu'on ne le peut par l'autre voie.

THÉÉTÈTE

C'est évident.

SOCRATE

Alors appelleras-tu les deux choses du même nom, quand il y a de si grandes différences entre elles ?

THÉÉTÈTE

Ce ne serait pas juste.

SOCRATE

Alors quel nom assignes-tu à la première, c'est-à-dire au fait de voir, entendre, odorer, se refroidir, s'échauffer ?

THÉÉTÈTE

Pour moi, je l'appelle sentir, car quel autre nom lui donner ?

SOCRATE

Alors tout cela, tu l'appelles sensation ?

THÉÉTÈTE

Forcément.

SOCRATE

Et par là, disons-nous, il nous est impossible d'atteindre la vérité, puisque nous ne pouvons pas non plus atteindre l'existence ?

THÉÉTÈTE

Non, assurément.

SOCRATE

Ni, par conséquent, la science ?

THÉÉTÈTE

Non, en effet.

SOCRATE

À ce compte, Théétète, la sensation et la science ne sauraient jamais être la même chose ?

THÉÉTÈTE

Évidemment non, Socrate, et il est devenu à présent tout à fait clair que la science est autre chose que la sensation.

SOCRATE

Mais, si nous nous sommes mis à discuter, ce n'est pas pour découvrir ce que la science n'est pas, mais ce qu'elle est. Toutefois nous sommes assez avancés pour ne plus du tout la chercher dans la sensation, mais dans le nom, quel qu'il soit, qu'on donne à l'âme, lorsqu'elle s'applique elle-même toute seule à l'étude des êtres.

THÉÉTÈTE

Mais cela, Socrate, si je ne me trompe, s'appelle juger.

SOCRATE

Tu as raison, mon ami. Reprends donc à présent la question dès le

début et, faisant table rase de tout ce qui a été dit précédemment, considère si tu n'y vois pas plus clair au point où tu en es arrivé. Et dis-moi de nouveau ce qu'est la science.

THÉÉTÈTE

XXXI. – Dire que toute opinion est science, Socrate, c'est impossible, puisqu'il y a aussi une opinion fausse. Mais il y a chance que l'opinion vraie soit science, et voilà ma réponse. Si, en avançant, nous trouvons qu'elle ne l'est pas, comme nous le croyons à présent, nous essaierons une autre définition.

SOCRATE

Voilà bien comme il faut parler, Théétète, avec décision, plutôt que d'hésiter à répondre, comme tu faisais d'abord. En continuant ainsi, de deux choses l'une, ou bien nous trouverons ce que nous cherchons, ou nous serons moins portés à croire que nous savons ce que nous ne savons pas du tout, et, certes, ce n'est point là un avantage à dédaigner. Donc, encore une fois, que dis-tu ? Étant donné qu'il y a deux espèces d'opinions, l'une vraie et l'autre fausse, c'est l'opinion vraie que tu définis science ?

THÉÉTÈTE

Oui, cela me paraît juste pour le moment.

SOCRATE

Cela étant, est-ce encore la peine, à propos de l'opinion, de revenir sur un point ?

THÉÉTÈTE

De quel point veux-tu parler ?

SOCRATE

D'un point qui me tracasse à présent et qui m'a déjà tracassé bien d'autres fois, au point de me jeter dans une grande perplexité vis-à-vis de moi-même et des autres, parce que je ne puis expliquer ce qu'est ce phénomène qui se produit en nous, et de quelle manière il s'y forme.

THÉÉTÈTE

Quel phénomène ?

SOCRATE

L'opinion fausse. Aussi je réfléchis et je balance encore si je laisserai cette question de côté ou si je l'examinerai d'une autre manière que tout à l'heure.

THÉÉTÈTE

Pourquoi non, Socrate, pour peu que cela te paraisse nécessaire ? Tout à l'heure, en effet, en parlant du loisir, vous disiez fort justement, Théodore et toi, que rien ne presse dans des entretiens comme le nôtre.

SOCRATE

Tu as raison de me le rappeler, car il n'est peut-être pas hors de propos de revenir sur nos pas. Il vaut mieux, en effet, exécuter peu, mais bien, que beaucoup, mais imparfaitement.

THÉÉTÈTE

Sans contredit.

SOCRATE

Comment donc nous y prendrons-nous ? Quelle thèse mettons-nous en avant ? Affirmons-nous que, quel que soit le cas, il y a opinion fausse, que l'un de nous en a une fausse, et l'autre une vraie, parce que telle est la nature des choses ?

THÉÉTÈTE

Nous l'affirmons, en effet.

SOCRATE

Ne sommes-nous pas, à l'égard de toutes choses et de chacune en particulier, dans l'alternative forcée ou de savoir ou de ne pas savoir ? Il y a bien entre les deux apprendre et oublier ; mais je les laisse de côté pour le moment, car ils n'ont rien à faire avec notre discussion actuelle.

THÉÉTÈTE

Oui bien, Socrate : il ne reste pas d'autre alternative, à l'égard de chaque objet, que de savoir ou de ne pas savoir.

SOCRATE

Dès lors, n'est-il pas forcé, quand on se fait une opinion, que ce

soit sur quelque chose que l'on sait ou quelque chose qu'on ne sait pas ?

THÉÉTÈTE

C'est forcé.

SOCRATE

Et il est impossible, si l'on sait une chose, de ne pas la savoir et, si on ne la sait pas, de la savoir ?

THÉÉTÈTE

Comment serait-ce possible ?

SOCRATE

Quand donc on se fait des opinions fausses, prend-on les choses qu'on sait, non pour ce qu'elles sont, mais pour d'autres que l'on sait, et bien qu'on connaisse les deux, les ignore-t-on toutes deux ?

THÉÉTÈTE

C'est impossible, Socrate.

SOCRATE

Mais alors prend-on les choses qu'on ne sait pas pour d'autres qu'on ne sait pas non plus, et se peut-il qu'un homme qui ne connaît ni Théétète ni Socrate se mette en tête que Socrate est Théétète, ou Théétète, Socrate ?

THÉÉTÈTE

Comment cela se pourrait-il ?

SOCRATE

On ne prend pas non plus, j'imagine, les choses qu'on sait pour celles qu'on ne sait pas, ni celles qu'on ne sait pas pour celles qu'on sait ?

THÉÉTÈTE

Ce serait un prodige.

SOCRATE

Cela étant, quel moyen reste-t-il de se former une opinion fausse ? En effet, en dehors des cas que j'ai cités, il est impossible de se former une opinion, du moment qu'il n'est rien que nous ne connaissions ou n'ignorions, et dans les cas cités, il est visible qu'il n'y a pas de place pour une opinion fausse.

THÉÉTÈTE

Rien de plus vrai.

SOCRATE

Peut-être alors n'est-ce pas ainsi qu'il faut considérer la question, et faut-il suivre une autre voie, et, au lieu du savoir et de l'ignorance, prendre l'être et le non-être.

THÉÉTÈTE

Que veux-tu dire ?

SOCRATE

Qu'on peut tout simplement affirmer que celui qui, sur n'importe quel objet, pense ce qui n'est pas ne peut avoir qu'une opinion fausse, quel que puisse être son état d'esprit à d'autres égards.

THÉÉTÈTE

Cela aussi est vraisemblable, Socrate.

SOCRATE

Comment donc faire ? Que répondrons-nous, Théétète, si l'on nous pose cette question : « Y a-t-il un homme qui soit dans le cas dont vous parlez ? Peut-on penser ce qui n'est pas, soit à propos d'un être quelconque, ou absolument. » J'imagine que nous répondrons à cela : « Oui, quand on croit quelque chose et que ce qu'on croit n'est pas vrai. » Autrement, que dire ?

THÉÉTÈTE

Cela même.

SOCRATE

Y a-t-il d'autres cas où la même chose a lieu ?

THÉÉTÈTE

Quelle chose ?

SOCRATE

Qu'on voie quelque chose et qu'on ne voie rien.

THÉÉTÈTE

Comment cela peut-il se faire ?

SOCRATE

Alors si l'on voit un objet quelconque, sûrement on voit quelque chose qui est. Ou crois-tu qu'un objet soit du nombre des choses qui ne sont point ?

THÉÉTÈTE

Non, je ne le crois pas.

SOCRATE

Alors celui qui voit un objet quelconque voit quelque chose qui est ?

THÉÉTÈTE

Apparemment.

SOCRATE

Et celui qui entend quelque chose entend une certaine chose et qui est ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Et celui qui touche quelque chose touche une certaine chose et qui est, puisqu'elle est une ?

THÉÉTÈTE

Oui encore.

SOCRATE

Et celui qui juge, ne juge-t-il pas une certaine chose ?

THÉÉTÈTE

Nécessairement.

SOCRATE

Et celui qui juge une certaine chose, ne juge-t-il pas quelque chose qui est ?

THÉÉTÈTE

Je l'accorde.

SOCRATE

Donc celui qui juge ce qui n'est pas ne juge rien ?

THÉÉTÈTE

Évidemment non.

SOCRATE

Mais celui qui ne juge rien, ne juge même pas du tout.

THÉÉTÈTE

Cela semble évident.

SOCRATE

Il n'est donc pas possible de juger ce qui n'est pas, ni relativement aux objets existants, ni absolument.

THÉÉTÈTE

Évidemment non.

SOCRATE

Juger faux est donc autre chose que juger ce qui n'est pas.

THÉÉTÈTE

Il semble bien que c'est autre chose.

SOCRATE

Ce n'est donc pas de cette façon ni de celle que nous avons examinée un peu plus haut que l'opinion fausse se forme en nous.

THÉÉTÈTE

Non, certainement.

SOCRATE

XXXII. – Mais est-ce quand elle se forme de cette manière-ci que nous lui donnons ce nom ?

THÉÉTÈTE

De quelle manière ?

SOCRATE

Nous disons qu'une opinion fausse est une sorte de méprise qui se produit lorsque, confondant dans sa pensée deux choses également réelles, on affirme que l'une est l'autre. De cette façon on juge toujours quelque chose qui est, mais on prend l'un pour l'autre, et l'on pourrait dire à juste titre que, quand on manque ce qu'on visait, on a une opinion fausse.

THÉÉTÈTE

Ce que tu dis me paraît très juste. Lorsqu'en effet on prend une chose laide pour une belle ou une belle pour une laide, alors on se fait une opinion véritablement fausse.

SOCRATE

On voit bien, Théétète, que tu me méprises et que tu ne me crains pas.

THÉÉTÈTE

Pourquoi, au juste ?

SOCRATE

C'est que tu n'as pas cru, j'imagine, que je relèverais ton « véritablement faux », en te demandant s'il est possible que ce qui est vite se fasse lentement, ce qui est léger lourdement, et tout autre contraire, non selon sa propre nature, mais selon celle de son contraire, à l'opposé de la sienne propre. Cependant, je laisse cette objection, pour ne pas décevoir ta hardiesse. Mais es-tu satisfait de ton assertion que juger faux, c'est prendre une chose pour une autre ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Il est donc possible, d'après toi, d'admettre en sa pensée qu'une chose est une autre et non celle qu'elle est.

THÉÉTÈTE

Oui, c'est possible.

SOCRATE

Or, quand la pensée fait cette méprise, ne faut-il pas aussi qu'elle se représente, ou les deux objets à la fois, ou l'un des deux ?

THÉÉTÈTE

Il faut en effet qu'elle se les représente, soit en même temps, soit successivement.

SOCRATE

Très bien. Mais par penser entends-tu la même chose que moi ?

THÉÉTÈTE

Qu'entends-tu par là ?

SOCRATE

Un discours que l'âme se tient à elle-même sur les objets qu'elle examine. Je te donne cette explication sans en être bien sûr. Mais il me paraît que l'âme, quand elle pense, ne fait pas autre chose que s'entretenir avec elle-même, interrogeant et répondant, affirmant et niant. Quand elle est arrivée à une décision, soit lentement, soit d'un élan rapide, que dès lors elle est fixée et ne doute plus, c'est cela que nous tenons pour une opinion. Ainsi, pour moi, opiner, c'est parler, et l'opinion est un discours prononcé, non pas, assurément, à un autre et de vive voix, mais en silence et à soi-même. Et pour toi ?

THÉÉTÈTE

Pour moi aussi.

SOCRATE

Lors donc qu'on prend une chose pour une autre, on se dit à soi-même apparemment que l'un est l'autre.

THÉÉTÈTE

Sans doute.

SOCRATE

Rappelle-toi donc si tu t'es jamais dit à toi-même : très certainement le beau est laid et le juste injuste. Ou bien encore, point capital, demande-toi si tu as jamais essayé de te persuader à toi-même que l'un est très certainement l'autre, ou si, tout au contraire, tu as jamais eu, ne fût-ce qu'en rêve, l'audace de te dire à toi-même que, sûrement, l'impair est pair ou toute autre chose du même genre.

THÉÉTÈTE

Tu dis vrai.

SOCRATE

Et crois-tu que tout autre homme, d'esprit sain ou malade, soit jamais allé jusqu'à se dire sérieusement à lui-même et à se persuader que nécessairement le cheval est un bœuf, ou quelque autre chose de ce genre ?

THÉÉTÈTE

Non, par Zeus.

SOCRATE

Si donc se parler à soi-même est juger, il n'est personne qui, parlant et jugeant de deux objets à la fois et les appréhendant tous deux par la pensée, puisse dire et juger que l'un est l'autre. Il faut aussi que tu me passes mon expression : l'un est l'autre. Voici ce que je veux dire par là : c'est que personne ne juge que le laid est beau, ni rien de semblable.

THÉÉTÈTE

Eh bien, Socrate, je te la passe et il me paraît que tu as raison.

SOCRATE

Ainsi, il est impossible qu'en pensant aux deux objets à la fois, on juge que l'un est l'autre.

THÉÉTÈTE

Il le semble.

SOCRATE

D'un autre côté, si l'on ne pense qu'à l'un des deux et pas du tout à l'autre, on ne jugera jamais que l'un est l'autre.

THÉÉTÈTE

C'est vrai ; autrement, il faudrait avoir présent à la pensée l'objet même auquel on ne pense pas.

SOCRATE

Ainsi donc, soit qu'on pense aux deux, soit qu'on ne pense qu'à un, il est impossible de prendre l'un pour l'autre. Par conséquent, définir l'opinion fausse comme une confusion avec un autre objet, c'est ne rien dire ; car ni cette définition, ni les précédentes ne font apparaître en nous d'opinion fausse.

THÉÉTÈTE

Il semble que non.

SOCRATE

XXXIII. – Cependant, Théétète, si nous ne prouvons pas que cette opinion fausse existe, nous serons forcés d'admettre beaucoup d'absurdités.

THÉÉTÈTE

Quelles absurdités ?

SOCRATE

Je ne te les dirai pas que je n'aie essayé de considérer la question sous toutes ses faces. J'aurais honte pour nous si l'embarras où nous sommes nous contraignait d'avouer ce que je veux dire. Mais si nous trouvons ce que nous cherchons et si nous nous délivrons de notre perplexité, il sera temps alors de parler des autres, empêtrés dans ces absurdités, une fois que nous aurons échappé au ridicule. Si, au contraire, notre embarras reste sans issue, j'imagine qu'ainsi humiliés, nous nous mettrons à la merci de l'argument, comme des gens qui ont le mal de mer[37], pour qu'il nous foule aux pieds et nous maltraite à sa guise. Écoute donc par où je trouve encore une issue pour notre enquête.

THÉÉTÈTE

Tu n’as qu’à parler.

SOCRATE

Je dirai que nous avons eu tort d’accorder ce que nous avons accordé : qu’il est impossible de prendre ce qu’on sait pour ce qu’on ne sait pas et par là de se tromper. Il y a, au contraire, une voie par où c’est possible.

THÉÉTÈTE

Veux-tu parler d’une chose que j’ai soupçonnée moi-même, quand nous avons dit que l’opinion fausse était quelque chose comme ce qui m’est parfois arrivé, à savoir que moi, qui connais Socrate, en voyant de loin un étranger que je ne connais pas, je l’ai pris pour Socrate, que je connais ? Il se produit en ce cas une méprise comme celle dont tu parles.

SOCRATE

N’avons-nous pas rejeté cette explication, parce qu’il en résultait que, ce que nous savons, nous ne le savons pas, tout en le sachant.

THÉÉTÈTE

C’est exact.

SOCRATE

Renonçons donc à cette explication pour celle-ci, qui peut-être aura pour nous quelque complaisance, peut-être aussi nous opposera de la résistance. Nous sommes en effet dans un tel embarras qu’il est indispensable de retourner en tous sens tous les arguments pour les mettre à l’épreuve. Vois donc si ce que je vais dire a quelque solidité. Est-il possible, quand on ne sait pas d’abord une chose, de l’apprendre dans la suite ?

THÉÉTÈTE

Oui, certainement.

SOCRATE

Puis une autre, et une autre encore ?

THÉÉTÈTE

Sans contredit.

SOCRATE

Suppose donc avec moi, pour le besoin de l'argument, qu'il y a dans nos âmes un bloc de cire, plus grand chez celui-ci, plus petit chez celui-là, d'une cire plus pure chez l'un, plus impure et plus dure chez l'autre, plus molle chez quelques-uns, et chez d'autres exactement conditionnée.

THÉÉTÈTE

Je le suppose.

SOCRATE

Disons maintenant que c'est un présent de la mère des Muses, Mnémosyne, et que, toutes les fois que nous voulons nous souvenir de quelque chose que nous avons vu, ou entendu, on conçu nous-mêmes, nous tenons ce bloc sous nos sensations et nos conceptions et les y imprimons, comme nous gravons le sceau d'un anneau, et que ce qui a été imprimé ainsi, nous nous le rappelons et le savons, tant que l'image reste sur la cire, tandis que ce qui s'est effacé ou qu'il a été impossible de graver, nous l'oublions et ne le savons pas.

THÉÉTÈTE

Soit.

SOCRATE

Maintenant prends un homme qui connaît les choses de cette façon et qui considère quelqu'une de celles qu'il voit ou qu'il entend, et examine s'il ne pourrait pas se faire une opinion fausse de cette manière.

THÉÉTÈTE

De quelle manière ?

SOCRATE

En pensant que les choses qu'il sait sont tantôt celles qu'il sait, et tantôt celles qu'il ne sait pas ; car nous avons eu tort d'accorder précédemment que cela était impossible.

THÉÉTÈTE

Qu'en penses-tu à présent ?

SOCRATE

Voici ce qu'il faut en dire, en remontant au début et en faisant les distinctions suivantes. Il est impossible de penser que ce que l'on sait et dont on porte l'empreinte en son âme, mais qu'on ne perçoit pas, soit une autre chose que l'on sait, dont on a également l'empreinte, mais qu'on ne perçoit pas. Il est impossible aussi de penser que ce que l'on sait soit ce qu'on ne sait pas et dont on n'a pas le sceau en soi, ou que ce qu'on ne sait pas soit ce qu'on ne sait pas non plus, ou que ce qu'on ne sait pas soit ce que l'on sait. Il est de même impossible de penser que ce qu'on perçoit soit autre chose qu'on perçoit également, que ce qu'on perçoit soit quelque chose qu'on ne perçoit pas, que ce qu'on ne perçoit pas soit quelque chose qu'on ne perçoit pas et que ce qu'on ne perçoit pas soit quelque chose qu'on perçoit. Il est encore, si cela se peut, plus impossible de penser que ce que l'on sait, qu'on perçoit et dont on a la marque conforme à la perception, soit autre chose qu'on connaît, qu'on perçoit et dont on a la marque conforme à la perception. Il est également impossible de confondre ce que l'on sait, qu'on perçoit et dont on a un souvenir exact avec ce que l'on sait, et encore ce que l'on sait, qu'on perçoit et dont a un souvenir fidèle avec ce qu'on perçoit, et de même ce qu'on ne sait pas, qu'on ne perçoit pas, et encore ce qu'on ne sait pas et qu'on ne perçoit pas avec ce qu'on ne perçoit pas. En tous ces cas, il est absolument impossible de concevoir une opinion fausse. Il ne reste donc, si l'opinion fausse doit se produire quelque part, que les cas suivants.

THÉÉTÈTE

Quels cas ? Peut-être comprendrai-je mieux par là ce que tu dis ; car à présent je ne te suis pas.

SOCRATE

Ceux où l'on confond ce qu'on sait avec d'autres choses que l'on connaît et que l'on perçoit, ou avec ce qu'on ne connaît pas, mais qu'on perçoit, et ceux où l'on confond ce qu'on sait et qu'on perçoit avec ce qu'on sait et qu'on perçoit également.

THÉÉTÈTE

À présent, je suis encore beaucoup plus loin de te comprendre que tout à l'heure.

SOCRATE

XXXIV. – Je vais donc reprendre la question de cette façon : écoute. N'est-il pas vrai que, connaissant Théodore et me souvenant en

moi-même de sa figure et connaissant de même Théétète, quelquefois je les vois, quelquefois je ne les vois pas, tantôt je les touche, tantôt je ne les touche pas, tantôt je les entends ou les perçois par quelque autre sensation, et tantôt je n'ai à leur sujet aucune sensation, mais que je ne me souviens pas moins de vous et ne vous connais pas moins en moi-même ?

THÉÉTÈTE

C'est tout à fait vrai.

SOCRATE

Mets-toi donc dans l'esprit – c'est le premier des points que je veux t'éclaircir – que, ce qu'on sait, il se peut qu'on n'en ait pas la sensation, il se peut aussi qu'on l'ait.

THÉÉTÈTE

C'est vrai.

SOCRATE

Et pour ce qu'on ne sait pas, n'arrive-t-il pas aussi que souvent on n'en a même pas la sensation, et que souvent on en a la sensation et rien de plus ?

THÉÉTÈTE

C'est possible aussi.

SOCRATE

Vois donc si tu peux me suivre plus aisément à présent. Si Socrate connaît Théodore et Théétète, mais ne voit ni l'un ni l'autre, et n'a présentement aucune sensation à leur sujet, jamais il ne jugera en lui-même que Théétète est Théodore. Ai-je raison ou non ?

THÉÉTÈTE

Oui, tu as raison.

SOCRATE

Eh bien, c'était là le premier des cas dont j'ai parlé.

THÉÉTÈTE

En effet.

SOCRATE

Voici le second : connaissant l'un de vous, mais non l'autre, et ne percevant aucun de vous deux, je ne saurais confondre celui que je connais avec celui que je ne connais pas.

THÉÉTÈTE

C'est juste.

SOCRATE

Voici le troisième : ne connaissant ni ne percevant ni l'un ni l'autre, je ne saurais penser qu'un homme que je ne connais pas soit quelque autre de ceux que je ne connais pas davantage. Imagine-toi entendre de nouveau tous les cas que j'ai successivement énumérés auparavant, où je ne me ferai jamais d'opinion fausse sur toi et sur Théodore, soit que je vous connaisse ou ne vous connaisse pas tous les deux, soit que je connaisse l'un, et pas l'autre. Et c'est la même chose à l'égard des sensations, si tu me suis.

THÉÉTÈTE

Je te suis.

SOCRATE

Il reste par conséquent qu'on peut juger faux dans le cas suivant : Je te connais et je connais Théodore et j'ai dans mon bloc de cire vos empreintes à tous deux, comme si elles étaient gravées par un cachet. En vous apercevant de loin et indistinctement, je m'efforce d'appliquer la marque propre à chacun de vous à la vision qui lui est propre, et de faire entrer et d'ajuster cette vision dans sa propre trace, afin que la reconnaissance se fasse ; il peut alors se faire que je me trompe en ces opérations, que j'intervertisse les choses, comme ceux qui mettent à un pied la chaussure de l'autre pied, et que j'applique la vision de l'un et de l'autre à la marque qui lui est étrangère. On peut dire aussi que l'erreur ressemble à ce qui se produit dans un miroir, où la vue transporte à gauche ce qui est à droite : il arrive alors que l'on prend une chose pour une autre et qu'on a une opinion fausse.

THÉÉTÈTE

Je le crois en effet, Socrate. Tu décris merveilleusement ce qui arrive à l'opinion.

SOCRATE

Il y a encore un autre cas : c'est celui où, connaissant l'un et l'autre, je perçois en outre l'un, mais pas l'autre, et que la connaissance que j'ai du premier n'est point d'accord avec ma perception. C'est un cas que j'ai décrit précédemment, mais à ce moment-là, tu ne m'as pas compris.

THÉÉTÈTE

Non, en effet.

SOCRATE

Ce que je disais, c'est que si l'on connaît l'un, qu'on le perçoive et si la connaissance qu'on en a est conforme à cette perception, on ne le confondra jamais avec n'importe quel autre que l'on connaît, que l'on perçoit et dont on a aussi une connaissance en accord avec la perception. Était-ce bien cela ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Mais j'omettais le cas dont je parle en ce moment, où l'opinion fausse, disons-nous, se produit ainsi. On connaît l'un et l'autre, on voit l'un et l'autre, ou l'on a de l'un et de l'autre quelque autre sensation ; mais les deux empreintes ne correspondent pas chacune à la sensation qui lui est propre et, comme un mauvais archer, on lance son trait à côté du but et on le manque, et voilà justement ce qu'on appelle erreur.

THÉÉTÈTE

Et l'on a raison.

SOCRATE

Et maintenant, quand on a la sensation des signes de l'un, mais non de l'autre, et qu'on applique à la sensation présente ce qui appartient à la sensation absente, la pensée fait un jugement absolument faux. En un mot, sur ce qu'on n'a jamais su ni perçu, il n'est pas possible, semble-t-il, de se tromper ni d'avoir une opinion fausse, si du moins ce que nous disons à présent est fondé en raison ; mais c'est précisément dans les choses que nous savons et que nous sentons que l'opinion roule et tourne et se révèle fausse ou vraie : quand elle ajuste directement et exactement à chaque objet les

empreintes et les marques qui lui sont propres, elle est vraie ; si elle les ajuste obliquement et de travers, elle est fausse.

THÉÉTÈTE

Voilà une excellente explication, n'est-ce pas, Socrate ?

SOCRATE

Tu en conviendras encore davantage, quand tu auras entendu ceci ; car il est beau de juger vrai, et honteux de juger faux.

THÉÉTÈTE

Naturellement.

SOCRATE

La différence tient, dit-on, à ceci. Quand la cire qu'on a dans l'âme est profonde, abondante, lisse et pétrie comme il faut, et que les objets qui viennent par les sens se gravent dans ce cœur de l'âme, comme l'appelle Homère par allusion à sa ressemblance avec la cire, alors les empreintes qu'ils y laissent sont pures, suffisamment profondes et durent longtemps, et les hommes qui ont de telles âmes ont d'abord de la facilité à apprendre, puis de la mémoire, et enfin, ils ne confondent pas les empreintes de leurs sensations et forment des jugements vrais. Ces empreintes étant nettes et bien espacées, ils ont vite fait de les rapporter chacune à leurs cachets respectifs, les choses réelles, comme on les appelle ; et ces hommes sont appelés des sages. Cela ne te semble-t-il pas exact ?

THÉÉTÈTE

Merveilleusement.

SOCRATE

Au contraire, quand le cœur d'un homme est velu, qualité vantée par le poète dont la sagesse est parfaite[38], ou quand la cire, mêlée d'ordures, est impure et très humide ou très sèche, ceux dont la cire est molle sont prompts à apprendre, mais oublieux, et ceux dont la cire est dure, le contraire. Ceux chez qui est elle velue et dure comme de la pierre et mélangée partout de terre ou d'ordure reçoivent des empreintes indistinctes. Elles sont indistinctes aussi quand la cire est sèche, car la profondeur manque, et indistinctes encore quand la cire est humide, car elles se fondent ensemble et deviennent vite confuses. Mais si, outre tout cela, elles s'accumulent les unes sur les autres, faute

de place, dans quelque âme petite, elles sont plus indistinctes encore. Tous ces gens-là sont dès lors sujets à juger faux. Car lorsqu'ils voient ou entendent ou conçoivent quelque chose, ils sont incapables d'assigner chaque chose à son empreinte, ils sont lents, prennent une chose pour une autre et, la plupart du temps, ils voient, entendent et pensent de travers. Aussi dit-on d'eux qu'ils se trompent sur les réalités et sont des ignorants.

THÉÉTÈTE

On ne peut rien dire de plus juste, Socrate.

SOCRATE

Alors, affirmerons-nous qu'il y a en nous des opinions fausses ?

THÉÉTÈTE

Certainement.

SOCRATE

Et des vraies aussi ?

THÉÉTÈTE

Des vraies aussi.

SOCRATE

Nous tenons donc à présent pour un point suffisamment décidé que ces deux sortes d'opinion existent certainement ?

THÉÉTÈTE

Oui, parfaitement décidé.

SOCRATE

XXXV. – En vérité, Théétète, il y a des chances qu'un bavard soit une créature étrange et déplaisante.

THÉÉTÈTE

Pourquoi ? À quel propos dis-tu cela ?

SOCRATE

C'est que je suis fâché d'être rétif à comprendre et d'être un

véritable babillard. Car de quel autre terme se servir à l'égard d'un homme qui tiraille les arguments dans tous les sens et qui a peine à en finir avec chacun d'eux ?

THÉÉTÈTE

Mais toi-même, de quoi es-tu fâché ?

SOCRATE

Je ne suis pas seulement fâché : je crains encore de ne savoir que répondre, si quelqu'un me demande : « Tu as donc découvert, Socrate, que l'opinion fausse ne se rencontre ni dans les rapports naturels des sensations, ni dans les pensées, mais dans l'ajustement de la sensation à la pensée ? » Je répondrai oui, je présume, et je m'applaudirai de cela comme d'une belle découverte.

THÉÉTÈTE

Il me semble à moi, Socrate, qu'il n'y a pas lieu de rougir de la démonstration qui vient d'être faite.

SOCRATE

« Ainsi, poursuivra-t-il, tu prétends que jamais nous ne pouvons penser qu'un homme auquel nous pensons simplement, sans le voir, est un cheval que nous ne voyons ni ne touchons pas non plus, mais auquel nous pensons simplement sans avoir de lui aucune sensation ? » Je dirai, je pense, que c'est bien cela que je prétends.

THÉÉTÈTE

Et tu auras raison.

SOCRATE

« Mais alors, dira-t-il, ne suit-il pas de là qu'on ne prendra jamais le nombre onze, qui n'est conçu que par la pensée pour le nombre douze, qui, lui aussi, n'est conçu que par la pensée ? » Allons maintenant, c'est à toi de répondre.

THÉÉTÈTE

Eh bien, ma réponse sera qu'à l'égard des objets qu'on voit ou qu'on touche, on peut confondre onze avec douze, mais que pour les nombres, qui sont dans la pensée, on ne saurait jamais en avoir cette opinion.

SOCRATE

Quoi donc ? penses-tu qu'un homme se soit jamais proposé d'examiner en lui-même cinq et sept, je ne dis pas sept hommes et cinq hommes, ni quoi que ce soit de pareil, mais les nombres mêmes cinq et sept, dont nous disons qu'ils sont imprimés comme souvenirs dans notre bloc de cire et sur lesquels nous prétendons qu'il est impossible de faire un faux jugement, penses-tu, dis-je, que, si des hommes ont jamais examiné ces nombres mêmes en se parlant à eux-mêmes et en se demandant quelle somme ils font, l'un d'eux ait dit et cru qu'ils font onze, et l'autre qu'ils font douze, ou bien tout le monde dit-il et croit-il qu'ils font onze ?

THÉÉTÈTE

Non, par Zeus ; beaucoup disent onze, et, plus le nombre considéré est grand, plus il y a de chances d'erreur. Car je suppose que tu veux parler de toute espèce de nombre.

SOCRATE

Tu as raison de le supposer. Considère maintenant si, dans ce cas, on ne prend pas tout bonnement pour onze le douze même qui est imprimé dans la cire.

THÉÉTÈTE

Il semble bien.

SOCRATE

Nous voilà donc revenus à nos premiers arguments, car celui qui se trompe de la sorte pense qu'une chose qu'il connaît est une autre chose qu'il connaît également, ce qui, avons-nous dit, est impossible, et c'est pour cette raison même que nous avons conclu comme une chose nécessaire qu'il n'y a pas d'opinion fausse ; autrement, c'était contraindre le même homme à savoir et à ne pas savoir en même temps la même chose.

THÉÉTÈTE

C'est parfaitement exact.

SOCRATE

Il faut donc montrer que l'opinion fausse est tout autre chose qu'un désaccord de la pensée et de la sensation. Si en effet c'était cela, nous ne nous tromperions jamais dans nos pensées pures. Mais, en

réalité, ou il n'y a pas d'opinion fausse, ou il est impossible qu'on ne sache pas ce qu'on sait. Laquelle de ces deux possibilités choisis-tu ?

THÉÉTÈTE

C'est un choix bien embarrassant, Socrate, que tu me proposes là.

SOCRATE

On ne peut pourtant admettre les deux : il y a des chances que l'argument ne le permette pas. Mais, puisqu'il faut tout oser, si nous essayions de mettre bas toute pudeur ?

THÉÉTÈTE

Comment ?

SOCRATE

En nous résolvant à dire quelle sorte de chose peut bien être le savoir.

THÉÉTÈTE

Et qu'y a-t-il en cela d'impudent ?

SOCRATE

Tu ne parais pas avoir conscience que toute notre conversation, dès le commencement, n'a été qu'une enquête sur la science, vu que nous ignorions ce qu'elle peut être.

THÉÉTÈTE

J'en ai parfaitement conscience.

SOCRATE

Eh bien alors, ne trouves-tu pas qu'il est impudent, quand on ne sait pas ce qu'est la science, de vouloir montrer en quoi consiste le savoir ? La vérité, Théétète, c'est que, depuis un bon moment, notre discussion est gâtée par un vice de logique. Nous avons dit cent fois : « nous connaissons » et « nous ne connaissons pas », « nous savons » et « nous ne savons pas », comme si nous nous comprenions de part et d'autre, alors que nous ignorons encore ce qu'est la science ; et, pour t'en donner une nouvelle preuve, en ce moment même nous nous servons des termes « ignorer » et « comprendre », comme si nous avions le droit d'en user, alors que nous sommes privés de la science.

THÉÉTÈTE

Mais de quelle manière discuteras-tu, Socrate, si tu t'abstiens de ces termes ?

SOCRATE

D'aucune, étant l'homme que je suis, mais je le pourrais si j'étais un disputeur. Si un tel homme était ici en ce moment, il affirmerait bien qu'il s'abstient de ces termes et me tancerait vertement sur les mots dont je me sers. Mais puisque nous ne sommes que de pauvres discoureurs, veux-tu que je m'aventure à dire ce que c'est que savoir ? car il me semble que nous aurions profit à le faire.

THÉÉTÈTE

Ose donc le dire, par Zeus ; et, si tu ne te passes pas de ces termes, on te le pardonnera facilement.

SOCRATE

XXXVI. – Eh bien, as-tu entendu comment on définit aujourd'hui le savoir ?

THÉÉTÈTE

Peut-être, mais pour le moment je ne m'en souviens pas.

SOCRATE

On dit que c'est avoir la science.

THÉÉTÈTE

C'est vrai.

SOCRATE

Faisons, nous, un léger changement et disons que c'est posséder la science.

THÉÉTÈTE

Mais alors quelle différence mets-tu entre l'un et l'autre ?

SOCRATE

Il n'y en a peut-être aucune ; écoute néanmoins ce qu'il m'en semble et aide-moi à en vérifier la justesse.

THÉÉTÈTE

Oui, si j'en suis capable.

SOCRATE

Eh bien, posséder ne me paraît pas être la même chose qu'avoir. Par exemple, si quelqu'un a acheté un habit et en est le maître, mais ne le porte pas, nous pouvons dire non pas qu'il l'a, mais qu'il le possède.

THÉÉTÈTE

Et avec raison.

SOCRATE

Vois donc si l'on peut de même posséder la science sans l'avoir, comme un homme qui aurait pris des oiseaux sauvages, ramiers ou autres, et les nourrirait chez lui dans un colombier qu'il aurait fait construire. En un sens, nous pourrions dire qu'il les a toujours, puisqu'il les possède. N'est-ce pas vrai ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Mais, en un autre sens, qu'il n'en a aucun, mais qu'il a sur eux, puisqu'il les a mis sous sa main dans un enclos à lui, le pouvoir de les prendre et de les avoir, quand il le voudra, en attrapant tour à tour celui qu'il juge à propos, et de les lâcher ensuite, et qu'il peut le faire toutes les fois que la fantaisie lui en prend.

THÉÉTÈTE

C'est vrai.

SOCRATE

Faisons encore une fois ce que nous avons fait précédemment, en modelant dans nos âmes je ne sais quelle figure de cire. Faisons à présent dans chaque âme une sorte de colombier avec toutes sortes d'oiseaux, les uns vivant en troupes et séparés des autres, les autres par petites bandes, et quelques-uns solitaires et volant au hasard parmi tous les autres.

THÉÉTÈTE

Supposons qu'il est fait, mais après ?

SOCRATE

Dans la première enfance, il faut supposer que ce réceptacle est vide et, en place des oiseaux, nous figurer des sciences. Lors donc que, s'étant rendu possesseur d'une science, on l'a enfermée dans l'enclos, on peut dire qu'on a appris ou trouvé la chose dont elle est la science et que cela même est savoir.

THÉÉTÈTE

Soit.

SOCRATE

Et maintenant, si l'on veut donner la chasse à l'une quelconque de ces sciences, la prendre, la tenir et ensuite la relâcher, vois de quels noms on a besoin pour exprimer tout cela, si ce sont les mêmes dont on a usé d'abord au moment de l'acquisition, ou des noms différents. Un exemple te fera saisir plus clairement ma pensée. N'y a-t-il pas un art que tu appelles arithmétique ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Conçois-le comme une chasse aux sciences qui concernent tout ce qui est pair et impair.

THÉÉTÈTE

Je le conçois ainsi.

SOCRATE

Par cet art, on tient soi-même sous la main les sciences des nombres et on les transmet à d'autres, quand on le veut.

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Et nous disons que, quand on les transmet, on enseigne ; que, quand on les reçoit, on apprend ; et que, quand on les a, parce qu'on les possède dans son colombier, on sait.

THÉÉTÈTE

Parfaitement.

SOCRATE

Maintenant fais attention à ce qui s'ensuit. Un arithméticien accompli ne connaît-il pas tous les nombres, puisqu'il n'y a pas de nombre dont il n'ait la science dans son esprit ?

THÉÉTÈTE

Sans contredit.

SOCRATE

Or, un tel homme peut parfois compter, soit les nombres eux-mêmes dans sa tête, soit quelques autres objets extérieurs qui peuvent se nombrer ?

THÉÉTÈTE

Sans aucun doute.

SOCRATE

Mais compter n'est pour nous autre chose que d'examiner à combien se monte un nombre.

THÉÉTÈTE

C'est juste.

SOCRATE

Il apparaît donc que l'homme qui, comme nous l'avons admis, connaît tous les nombres essaye de découvrir ce qu'il connaît, comme s'il n'en avait aucune connaissance. Tu as sans doute déjà entendu débattre des questions de cette sorte.

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

XXXVII. – Reprenant donc notre comparaison avec l'acquisition et la chasse des pigeons, nous dirons qu'il y a là une double chasse, l'une qui se fait avant l'acquisition dans la vue d'acquérir, et l'autre après l'acquisition en vue de prendre et d'avoir dans ses mains ce qu'on possédait depuis longtemps. De même, si l'on est depuis longtemps possesseur de sciences qu'on a apprises et qu'on sait, on peut rapprendre à nouveau ces mêmes sciences, en ressaisissant et tenant la science de chaque objet, science dont on était déjà en possession, mais qu'on n'avait pas présente à la pensée.

THÉÉTÈTE

C'est vrai.

SOCRATE

C'est justement ce que je demandais tout à l'heure : de quels termes faut-il se servir pour parler de l'arithméticien qui se met à calculer ou du grammairien qui va lire quelque chose ? Dira-t-on dans ce cas que, sachant une chose, il va derechef apprendre de lui-même ce qu'il sait ?

THÉÉTÈTE

Mais ce serait étrange, Socrate.

SOCRATE

Dirons-nous alors qu'il va lire ou compter ce qu'il ne sait pas, après lui avoir accordé, à l'un la science de toutes les lettres, à l'autre celle de tous les nombres ?

THÉÉTÈTE

Ce serait également illogique.

SOCRATE

Veux-tu que nous disions que peu nous importent les noms et dans quel sens on s'amuse à tirailler les expressions « savoir » et « apprendre », mais qu'ayant établi qu'autre chose est posséder une science, et autre chose l'avoir, nous affirmons qu'il est impossible de ne point posséder ce qu'on possède, en sorte qu'il n'arrive jamais qu'on ne sache point ce qu'on sait, mais que pourtant il est possible d'avoir une opinion fausse à son sujet, parce qu'on peut n'avoir pas la science d'un objet, mais celle d'un autre en sa place, lorsque donnant la chasse à quelque science parmi celles qui traversent l'air en volant,

on se trompe et qu'on prend l'une au lieu de l'autre. C'est ainsi que nous avons dit qu'on prenait onze pour douze, parce qu'on prenait la connaissance du onze au lieu de celle du douze, qu'on avait en soi, comme si on prenait un ramier pour une colombe.

THÉÉTÈTE

Voilà qui est raisonnable.

SOCRATE

Quand, au contraire, on a pris celle qu'on avait dessein de prendre, alors on ne se trompe pas et l'on juge ce qui est, et de cette façon il peut y avoir une opinion vraie et une opinion fausse, et nous ne sommes plus arrêtés par les difficultés qui nous chagrinaient précédemment. Peut-être seras-tu de mon avis à présent. Sinon quel parti prendras-tu ?

THÉÉTÈTE

Aucun autre.

SOCRATE

Nous sommes en effet débarrassés de la contradiction de ne pas savoir ce que nous savons, puisqu'il ne nous arrive plus en aucun cas de ne pas posséder ce que nous possédons, soit que nous nous méprenions ou ne nous méprenions pas sur quelque objet. Mais je crois bien entrevoir un autre inconvénient plus fâcheux.

THÉÉTÈTE

Lequel ?

SOCRATE

C'est que la confusion des sciences puisse devenir une opinion fausse.

THÉÉTÈTE

Comment cela ?

SOCRATE

N'est-ce pas le comble de l'absurdité, d'abord qu'ayant la science d'une chose, on ignore cette chose même, non par ignorance, mais par sa propre science, ensuite qu'on prenne cette chose pour une autre, et

cette autre pour elle, et que l'âme à qui la science est présente ne connaisse rien, mais ignore tout ? À ce compte, en effet, rien n'empêche que l'ignorance présente en nous ne nous fasse connaître quelque chose et que l'aveuglement nous fasse voir, si la science aussi peut rendre un homme ignorant.

THÉÉTÈTE

C'est peut-être, Socrate, que nous avons eu tort de supposer que les oiseaux ne représentent que des sciences et que nous aurions dû mettre avec elles des sortes d'ignorances volant aussi dans l'âme ; puis que le chasseur, prenant tantôt une science, tantôt une ignorance du même objet, juge faux par l'effet de l'ignorance, et juste par l'effet de la science.

SOCRATE

On a peine à ne pas te louer, Théétète. Néanmoins examine de nouveau ce que tu viens de dire. Supposons qu'il en soit comme tu l'avances. Celui qui prendra l'ignorance aura, dis-tu, une fausse opinion, n'est-ce pas ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Mais il ne pensera sûrement pas qu'elle est fausse.

THÉÉTÈTE

Comment le pourrait-il ?

SOCRATE

Il la croira vraie, au contraire, et sera dans l'état d'un homme qui sait les choses sur lesquelles il est dans l'erreur.

THÉÉTÈTE

Sans doute.

SOCRATE

Il croira donc qu'il a pris et qu'il a une science, et non une ignorance.

THÉÉTÈTE

Évidemment.

SOCRATE

Ainsi, après un long circuit, nous voilà retombés dans notre premier embarras, car notre disputeur va nous dire avec un rire moqueur : « Est-il possible, excellentes gens, qu'un homme qui connaît à la fois la science et l'ignorance, se figure que celle qu'il sait est une autre qu'il sait aussi, ou que, ne connaissant ni l'une ni l'autre, il juge que celle qu'il ne sait point est une autre qu'il ne sait pas non plus, ou que, connaissant l'une et non l'autre, il prenne celle qu'il sait pour celle qu'il ne sait pas, ou celle qu'il ne sait pas pour celle qu'il sait ? Ou bien me direz-vous encore que ces sciences et ces ignorances sont à leur tour objets de nouvelles sciences que leur possesseur a enfermées dans je ne sais quels autres ridicules colombiers ou cires imaginaires et qu'il connaît, aussi longtemps qu'il en est possesseur, quoiqu'il ne les ait point présentes à la pensée ? Et vous laisserez-vous ainsi contraindre à revenir mille fois au même point sans avancer d'un pas ? » Que répondrons-nous à cela, Théétète ?

THÉÉTÈTE

Ma foi, Socrate, je ne vois pas pour ma part ce qu'il faut répondre.

SOCRATE

N'est-ce pas à juste titre, mon enfant, que l'argument nous semonce et nous montre que nous avons tort de chercher l'opinion fausse avant la science, que nous avons laissée de côté ? Car il est impossible de connaître la première avant d'avoir une connaissance exacte de la nature de la science.

THÉÉTÈTE

En ce cas, Socrate, il est impossible de rejeter cette conclusion.

SOCRATE

XXXVIII. – Mais alors, comment pourrait-on, en reprenant la question au commencement, définir à nouveau la science ? Car nous n'abandonnons pas la partie, je présume.

THÉÉTÈTE

Pas du tout, à moins que tu ne l'abandonnes toi-même.

SOCRATE

Dis-moi donc quelle est la meilleure définition que nous pourrions en donner pour ne pas nous mettre en contradiction avec nous-mêmes.

THÉÉTÈTE

C'est précisément celle que nous avons déjà essayée, Socrate ; pour ma part, je n'en vois pas d'autre.

SOCRATE

Quelle est-elle ?

THÉÉTÈTE

Que l'opinion vraie est la science. L'opinion vraie, ce semble, est infaillible, et tout ce qui en résulte est bel et bon.

SOCRATE

Il n'est que d'essayer pour voir, Théétète, dit le guide au passage de la rivière. De même ici, nous n'avons qu'à avancer dans notre recherche ; peut-être tomberons-nous sur quelque chose qui nous révélera ce que nous cherchons ; au lieu qu'en restant là, nous ne découvrirons rien.

THÉÉTÈTE

C'est juste : allons donc et examinons.

SOCRATE

La question ne demande pas une longue enquête ; car il y a une profession entière qui montre bien que l'opinion vraie n'est pas la science.

THÉÉTÈTE

Comment donc, et quelle profession ?

SOCRATE

Celle de ces parangons de sagesse qu'on appelle orateurs et avocats. Ces gens-là, par leur art, produisent la conviction, non pas en enseignant, mais en suggérant les opinions qu'il leur plaît. Ou crois-tu qu'il y ait des maîtres assez habiles pour pouvoir, dans le peu de temps accordé par la clepsydre, enseigner comme il faut la vérité sur un vol ou toute autre violence, à des auditeurs qui n'en ont pas été

témoins ?

THÉÉTÈTE

Je ne le crois pas du tout ; ils ne font que les persuader.

SOCRATE

Mais persuader quelqu'un, n'est-ce pas, à ton avis, lui faire tenir une opinion ?

THÉÉTÈTE

Sans doute.

SOCRATE

Alors quand des juges se trouvent justement persuadés de faits qu'un témoin oculaire seul, et nul autre, peut savoir, n'est-il pas vrai que, jugeant de ces faits par ouï-dire, après en avoir conçu une opinion vraie, ils portent un jugement dépourvu de science, tout en ayant une conviction juste, s'ils ont rendu un arrêt correct ?

THÉÉTÈTE

Assurément.

SOCRATE

Mais, mon ami, si l'opinion vraie chez les juges et la science étaient la même chose, jamais le meilleur des juges n'aurait une opinion droite sans science. Mais en fait il apparaît que ce sont deux choses différentes.

THÉÉTÈTE

J'ai moi-même, Socrate, entendu quelqu'un faire cette distinction ; je l'avais oubliée, mais elle me revient à présent. Il disait que l'opinion vraie accompagnée de raison est science, mais que, dépourvue de raison, elle est en dehors de la science, et que les choses dont on ne peut rendre raison sont inconnaissables, c'est le mot qu'il employait, et celles dont on peut rendre raison, connaissables.

SOCRATE

C'est bien parler. Mais comment distinguait-il ce qui est connaissable de ce qui ne l'est pas ? Dis-le, pour voir si ce que tu as entendu s'accorde avec ce que j'ai entendu moi-même.

THÉÉTÈTE

Mais je ne sais pas si je pourrai me le rappeler. Cependant si je l'entendais dire à un autre, je crois que je pourrais le suivre.

SOCRATE

XXXIX. – En échange de ton songe, écoute le mien. Moi aussi, je crois avoir entendu dire à certains que ce qu'on peut appeler les premiers éléments dont nous sommes composés, ainsi que tout le reste, n'admettent pas d'explication rationnelle. Chaque élément pris en soi ne peut que se nommer, et l'on n'en peut rien dire de plus, ni qu'il est, ni qu'il n'est pas ; car ce serait dès lors lui attribuer l'existence ou la non-existence ; il ne faut rien lui accoler, si l'on veut exprimer cet élément seul. On ne doit pas même y joindre ces mots : « le », ni « cela », ni « chacun », ni « seul », ni « ceci », ni beaucoup d'autres mots semblables ; car ces termes courants s'appliquent à tout, étant différents des choses auxquelles on les accole ; mais il faudrait, s'il était possible d'exprimer l'élément lui-même et s'il admettait une explication qui lui appartînt exclusivement, l'énoncer sans aucune autre chose. Mais en fait aucun des éléments premiers ne peut être exprimé par une définition : il ne peut qu'être nommé ; car il n'a pas autre chose qu'un nom. Au contraire, pour les êtres composés de ces éléments, comme ils sont complexes, leurs noms, complexes aussi, deviennent explicables ; car la combinaison dont les noms sont formés est l'essence de leur définition. Ainsi les éléments sont irrationnels et inconnaissables, mais perceptibles, tandis que les syllabes sont connaissables, exprimables et peuvent être l'objet d'une opinion vraie. Lors donc qu'on se forme sans raisonnement une opinion vraie sur quelque objet, l'âme est dans le vrai au regard de cet objet, mais elle ne le connaît pas, car celui qui ne peut donner ni recevoir l'explication rationnelle d'une chose reste dans l'ignorance au sujet de cette chose ; mais si à l'opinion juste il joint cette explication, tout cela lui devient possible, et il possède la science parfaite. Est-ce ainsi qu'on t'a raconté ce rêve, ou autrement ?

THÉÉTÈTE

C'est exactement ainsi.

SOCRATE

Alors, cela te satisfait, et tu admets que l'opinion vraie accompagnée de raison est la science ?

THÉÉTÈTE

Parfaitement.

SOCRATE

Est-il possible, Théétète, que nous ayons ainsi trouvé aujourd'hui même ce qu'ont si longtemps cherché tant de sages, qui sont parvenus à la vieillesse avant de le découvrir.

THÉÉTÈTE

En tout cas, Socrate, je trouve, moi, ta définition fort belle.

SOCRATE

Il est en effet vraisemblable qu'elle l'est ; car quelle science pourrait-il y avoir encore en dehors de la raison et de l'opinion droite ? Il y a cependant, dans ce qu'on vient de dire, un point qui me déplaît.

THÉÉTÈTE

Lequel donc ?

SOCRATE

C'est justement ce qui semble le plus ingénieux, que les éléments sont inconnaissables, et le genre des syllabes connaissable.

THÉÉTÈTE

N'est-ce pas juste ?

SOCRATE

Il faut voir. Nous avons en effet pour garants de la thèse les modèles dont l'auteur a usé pour formuler ses principes.

THÉÉTÈTE

Quels modèles ?

SOCRATE

Les éléments de l'écriture : les lettres et les syllabes ; ou crois-tu que l'auteur de la théorie que nous discutons avait quelque autre chose en vue ?

THÉÉTÈTE

Non, mais cela même.

SOCRATE

XL. – Revenons-y donc et mettons cette théorie à l'épreuve, ou plutôt mettons-nous-y nous-mêmes et voyons si c'est de cette manière ou non que nous avons appris les lettres. Pour commencer, est-il vrai que l'on peut rendre compte des syllabes, mais non des éléments ?

THÉÉTÈTE

Peut-être.

SOCRATE

Oui, peut-être : c'est ce qui me semble à moi aussi. Si, par exemple, on te posait cette question sur la première syllabe du nom de Socrate : « Dis-moi, Théétète, qu'est-ce que SO ? » que répondrais-tu ?

THÉÉTÈTE

Que c'est S et O.

SOCRATE

Alors c'est l'explication que tu donnes de la syllabe ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Eh bien maintenant, donne-moi de même l'explication de l'S.

THÉÉTÈTE

Comment pourrait-on exprimer les éléments d'un élément ? Au fait, Socrate, l'S est une consonne, un simple bruit, comme un sifflement de la langue. Le B, d'autre part, n'a ni voix ni bruit, non plus que la plupart des éléments, de sorte qu'on est très fondé à dire que ces lettres sont irrationnelles, puisque les plus claires d'entre elles, les sept voyelles elles-mêmes, n'ont que leur son et ne comportent aucune explication d'aucune sorte.

SOCRATE

Voilà donc, camarade, un point que nous avons réussi à établir concernant la science.

THÉÉTÈTE

Apparemment.

SOCRATE

Mais avons-nous eu raison de déclarer l'élément inconnaissable et la syllabe connaissable ?

THÉÉTÈTE

C'est probable.

SOCRATE

Voyons donc : la syllabe est-elle pour nous les deux éléments, ou, s'il y en a plus de deux, tous les éléments, ou une entité unique issue de leur assemblage ?

THÉÉTÈTE

Je crois, pour ma part, que c'est tous les éléments.

SOCRATE

Vois-le donc sur les deux lettres, S et O. Elles forment à elles deux la première syllabe de mon nom. Qui la connaît ne connaît-il pas les deux lettres ensemble ?

THÉÉTÈTE

Sans doute.

SOCRATE

Il connaît donc l'S et l'O.

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Mais quoi ? Il est ignorant de chacune et, ne connaissant ni l'une ni l'autre des deux, il connaît les deux ensemble ?

THÉÉTÈTE

Ce serait étrange et irrationnel, Socrate.

SOCRATE

Mais s’il est indispensable de connaître chacune des deux pour connaître les deux ensemble, il est de toute nécessité qu’on connaisse d’abord les éléments, si l’on veut jamais connaître la syllabe, et ainsi notre belle théorie s’évade et disparaît.

THÉÉTÈTE

Oui, avec une étonnante soudaineté.

SOCRATE

C’est que nous ne savons pas la garder. Peut-être fallait-il dire que la syllabe n’est pas les éléments, mais une entité unique, ayant son caractère propre et différente des éléments.

THÉÉTÈTE

Parfaitement, et ce pourrait bien être ainsi plutôt que de l’autre façon.

SOCRATE

C’est ce qu’il faut examiner, et ne point abandonner ainsi lâchement une si grande et si respectable théorie.

THÉÉTÈTE

Non, certes.

SOCRATE

Supposons donc qu’il en soit comme nous disons à présent, que la syllabe soit une entité unique issue d’un groupe d’éléments combinés entre eux, et qu’il en soit de même dans le cas des lettres et dans tous les autres.

THÉÉTÈTE

Supposons-le.

SOCRATE

Alors elle ne doit pas avoir de parties.

THÉÉTÈTE

Pourquoi donc ?

SOCRATE

Parce que là où il y a des parties, le tout est nécessairement toutes les parties. Ou bien diras-tu aussi que le tout issu des parties est une entité unique, différente de toutes les parties ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Mais la somme et le tout sont-ils identiques à tes yeux ou diffèrent-ils l'un de l'autre ?

THÉÉTÈTE

Je n'en suis pas sûr ; mais puisque tu m'engages à répondre hardiment, je me risque à dire qu'ils sont différents.

SOCRATE

Ta hardiesse est juste, Théétète ; reste à voir si ta réponse l'est aussi.

THÉÉTÈTE

Il faut donc le voir.

SOCRATE

XLI. – Eh bien, la somme ne diffère-t-elle pas du tout d'après ce qui vient d'être dit ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Mais voyons, y a-t-il quelque différence entre toutes les parties et le tout ? Quand, par exemple, nous disons un, deux, trois, quatre, cinq, six, ou deux fois trois, ou trois fois deux, ou quatre et deux, ou trois, deux et un, exprimons-nous en tous ces cas la même chose, ou des choses différentes ?

THÉÉTÈTE

La même chose.

SOCRATE

Juste six, et rien d'autre ?

THÉÉTÈTE

Rien.

SOCRATE

Par chacune de ces expressions ne représentons-nous pas les six comme un tout ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Et maintenant, n'est-ce rien dire que dire la totalité ?

THÉÉTÈTE

Si, nécessairement.

SOCRATE

Est-ce dire autre chose que six ?

THÉÉTÈTE

Non.

SOCRATE

Par conséquent, en tout ce qui est formé d'un nombre, nous entendons la même chose par le total et par toutes les parties ?

THÉÉTÈTE

Il y a apparence.

SOCRATE

Parlons-en donc de cette manière : le nombre qui constitue le plèthre et le plèthre sont la même chose, n'est-ce pas ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Et le nombre qui constitue le stade pareillement ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Et de même le nombre de l'armée et l'armée, et ainsi de suite pour toutes les choses de ce genre ? Car la totalité du nombre est ce qu'est chacune de ces choses prise en son entier.

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Mais le nombre de chacune est-il autre chose que ses parties ?

THÉÉTÈTE

Rien autre chose.

SOCRATE

Donc tout ce qui a des parties est composé de parties ?

THÉÉTÈTE

C'est évident.

SOCRATE

Mais nous avons reconnu que toutes les parties sont le total, si le nombre total doit être lui aussi la chose totale.

THÉÉTÈTE

C'est vrai.

SOCRATE

Le tout n'est donc pas constitué de parties ; autrement, il serait une somme, étant toutes les parties.

THÉÉTÈTE

Il ne l’est point, semble-t-il.

SOCRATE

Mais la partie peut-elle être partie d’autre chose au monde que de la somme ?

THÉÉTÈTE

Oui, du total.

SOCRATE

Tu te défends vaillamment, Théétète. Mais le total, n’est-ce pas lorsque rien n’y manque, qu’il est précisément un total ?

THÉÉTÈTE

Nécessairement.

SOCRATE

Et une chose à laquelle il ne manque absolument rien, ne sera-t-elle pas de même une somme, tandis que, s’il y manque quelque chose, ce n’est plus ni une somme, ni un tout, la même cause produisant sur elle dans les deux cas le même effet ?

THÉÉTÈTE

Il me semble à présent qu’il n’y a aucune différence entre la somme et le total.

SOCRATE

Ne disions-nous pas que, là où il y a des parties, la somme et le total seront toutes les parties ?

THÉÉTÈTE

Parfaitement.

SOCRATE

Revenons à ce que je voulais prouver tout à l’heure : si la syllabe n’est point les éléments, ne s’ensuit-il pas nécessairement qu’elle n’a point ces éléments comme parties d’elle-même, ou qu’étant la même chose qu’eux, elle n’est ni plus ni moins connaissable qu’eux ?

THÉÉTÈTE

J’en conviens.

SOCRATE

N’est-ce pas pour éviter cela que nous l’avons supposée différente des éléments ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Et si les éléments ne sont point parties de la syllabe, peux-tu citer d’autres choses qui soient parties de la syllabe, sans cependant en être les éléments ?

THÉÉTÈTE

Non, pas du tout. Si, en effet, Socrate, j’accordais que la syllabe a des parties, il serait, je pense, ridicule de laisser de côté les éléments pour aller chercher des parties d’un autre genre.

SOCRATE

Il résulte donc indubitablement de ton affirmation présente que la syllabe doit être une forme unique et indivisible.

THÉÉTÈTE

Il semble.

SOCRATE

Or ne te souviens-tu pas, cher Théétète, que nous avons admis il n’y a qu’un moment, comme une chose bien dite, qu’on ne saurait rendre compte des premiers principes dont tous les êtres sont composés, parce que chacun d’eux pris en soi et par soi est exempt de composition, et qu’il n’est même pas correct, en parlant de lui, de lui appliquer les termes d’« être » ou de « ceci », parce qu’ils expriment des choses différentes de lui, étrangères à lui, et que c’est précisément la cause qui fait qu’il est irrationnel et inconnaissable ?

THÉÉTÈTE

Je m’en souviens.

SOCRATE

Y a-t-il une autre cause, ou est-ce la même qui fait qu'il est de forme simple et qu'il est indivisible ? Pour moi, je n'en vois pas d'autre.

THÉÉTÈTE

Il ne paraît pas, en effet, qu'il y en ait une autre.

SOCRATE

Dès lors la syllabe ne se range-t-elle pas dans la même forme que lui, s'il est vrai qu'elle n'ait pas de parties et qu'elle soit une entité unique ?

THÉÉTÈTE

Assurément.

SOCRATE

Si donc la syllabe est une pluralité d'éléments et une somme dont ces éléments sont les parties, les syllabes et les éléments sont également connaissables et exprimables, puisque nous avons vu que toutes les parties sont la même chose que la somme.

THÉÉTÈTE

Certainement.

SOCRATE

Si, au contraire, la syllabe est une et indivisible, la syllabe et l'élément sont également irrationnels et inconnaissables ; car la même cause produira sur eux les mêmes effets.

THÉÉTÈTE

Je n'ai rien à dire là contre.

SOCRATE

Nous n'admettrons donc pas qu'on dise que la syllabe est connaissable et exprimable, mais que l'élément est le contraire.

THÉÉTÈTE

Il ne le faut pas, si nous nous en rapportons à l'argument.

SOCRATE

Mais si tu entendais dire le contraire, n'inclinerais-tu pas à l'approuver, en te rappelant ce que tu faisais lorsque tu apprenais à lire ?

THÉÉTÈTE

Qu'est-ce que je faisais ?

SOCRATE

C'est qu'en apprenant à lire, tu ne faisais pas autre chose que d'essayer de distinguer les éléments, soit à l'œil, soit à l'oreille, en considérant chacun d'eux seul et en lui-même, afin de n'être point embarrassé, quelque place qu'ils occupent dans la prononciation et dans l'écriture.

THÉÉTÈTE

Ce que tu dis là est très vrai.

SOCRATE

Et chez le maître de cithare, la perfection de l'apprentissage, n'était-ce point de pouvoir suivre chaque note et de dire de quelle corde elle partait ? et ce sont justement là, tout le monde le reconnaît, les éléments de la musique.

THÉÉTÈTE

Ils ne sont pas autre chose.

SOCRATE

Si donc il faut juger de tout le reste d'après notre propre expérience des éléments et des syllabes, nous dirons que le genre des éléments se prête à une connaissance beaucoup plus claire et plus décisive que la syllabe, si l'on veut saisir parfaitement chaque enseignement, et si quelqu'un soutient que la syllabe est connaissable et l'élément naturellement inconnaissable, nous croirons qu'il plaisante, qu'il en ait ou non l'intention.

THÉÉTÈTE

Parfaitement.

SOCRATE

XLII. – On pourrait d'ailleurs, ce me semble, trouver d'autres

arguments pour le prouver. Mais prenons garde qu'ils ne nous fassent oublier ce que nous nous sommes proposé d'examiner, ce qu'on entend quand on dit que l'explication rationnelle s'ajoutant à l'opinion vraie forme la science la plus parfaite.

THÉÉTÈTE

C'est ce qu'il faut voir.

SOCRATE

Eh bien, allons, que veut-on nous faire entendre par ce mot d'explication ? Il me semble qu'il signifie une de ces trois choses ?

THÉÉTÈTE

Lesquelles ?

SOCRATE

La première est de rendre sa pensée sensible par la voix au moyen des verbes et des noms, en peignant son opinion dans le courant qui sort de la bouche, comme dans un miroir ou dans l'eau. Ne crois-tu qu'une explication, c'est quelque chose de cette sorte ?

THÉÉTÈTE

Si. En tout cas, nous disons que celui qui fait cela explique.

SOCRATE

D'un autre côté, c'est une chose que chacun est capable de faire plus ou moins promptement : il peut faire voir ce qu'il pense sur n'importe quel sujet, à moins qu'il ne soit muet ou sourd de naissance, et ainsi l'opinion droite apparaîtra toujours chez ceux où elle se trouve liée à une explication, et il n'y aura plus de place nulle part pour l'opinion droite séparée de la science.

THÉÉTÈTE

C'est vrai.

SOCRATE

Cependant n'accusons pas à la légère l'auteur de la définition de la science que nous examinons de n'avoir rien dit de sensé. Peut-être, en effet, n'est-ce point ce qu'entendait son auteur. Il peut avoir pensé que c'était la capacité, quand on demande ce qu'est une chose, de

répondre à la question en énumérant ses éléments.

THÉÉTÈTE

Par exemple, Socrate ?

SOCRATE

Par exemple, Hésiode parlant du chariot dit qu'il est composé de cent pièces de bois[39]. Je ne pourrais pas, moi, les énumérer, ni toi non plus, je présume ; mais si l'on nous demandait ce que c'est qu'un chariot, nous serions contents si nous pouvions énumérer les roues, l'essieu, le dessus, le rebord, le joug.

THÉÉTÈTE

Certainement.

SOCRATE

Mais celui qui nous ferait cette question penserait que nous sommes aussi ridicules que si, interrogés sur ton nom, nous répondions en l'épelant par syllabes, et nous nous imaginions, parce que nous avons une opinion droite et que nous donnons l'explication que nous donnons, que nous sommes des grammairiens, et que nous connaissons et énonçons, comme des grammairiens pourraient le faire, l'explication du nom de Théétète. Il dirait qu'il n'est pas possible de donner l'explication scientifique d'une chose, avant d'avoir fait l'énumération complète de ses éléments en y ajoutant le jugement vrai, comme nous l'avons déjà dit précédemment.

THÉÉTÈTE

Nous l'avons dit, en effet.

SOCRATE

Il dirait de même qu'à la vérité nous avons une opinion droite sur le chariot, mais que celui qui peut en décrire la nature par ces cent pièces et qui joint cette connaissance au reste a ajouté l'explication rationnelle à l'opinion vraie et a substitué à la simple opinion la compétence technique et la science en ce qui concerne le chariot, parce qu'il a décrit le tout par ses éléments.

THÉÉTÈTE

Cela ne te paraît-il pas juste, Socrate ?

SOCRATE

Te paraît-il juste à toi, camarade, et admets-tu que la description d'une chose par ses éléments en soit une explication, tandis que la description par syllabes ou par de plus grandes unités encore n'explique rien ? Dis-moi ton avis là-dessus, afin que nous l'examinions.

THÉÉTÈTE

Oui, je l'admets entièrement.

SOCRATE

Est-ce parce que tu penses qu'un homme quelconque est savant sur une chose quelconque quand il juge qu'une même chose appartient, tantôt au même objet, tantôt à un objet différent, ou que le même objet a comme parties tantôt une chose, tantôt une autre ?

THÉÉTÈTE

Non, par Zeus.

SOCRATE

Alors tu oublies que c'est précisément ce que vous faisiez, toi et les autres, quand vous commenciez à apprendre vos lettres ?

THÉÉTÈTE

Veux-tu dire quand nous pensions que tantôt une lettre, tantôt une autre appartenait à la même syllabe, et quand nous mettions la même lettre, tantôt dans la syllabe où elle devait être et tantôt dans une autre ?

SOCRATE

C'est cela que je veux dire.

THÉÉTÈTE

Alors, par Zeus, je ne l'ai pas oublié, et je ne tiens pas pour savants ceux qui commettent ces méprises.

SOCRATE

Eh bien, quand quelqu'un qui est dans le cas où vous étiez alors, voulant écrire Théétète, pense qu'il doit écrire et qu'il écrit Th et é, et que, voulant ensuite écrire Théodore, il pense qu'il doit écrire et qu'il

écrit Thet é, dirons-nous qu'il sait la première syllabe de vos noms ?

THÉÉTÈTE

Nous venons au contraire de convenir que celui qui est dans ce cas ne sait pas encore.

SOCRATE

Alors rien empêche-t-il le même homme de faire de même quant à la deuxième, la troisième et la quatrième syllabe ?

THÉÉTÈTE

Non, rien.

SOCRATE

Est-ce qu'alors, connaissant le mot entier par ses éléments, il écrira Théétète avec opinion droite quand il écrira le nom dans l'ordre voulu ?

THÉÉTÈTE

Évidemment, oui.

SOCRATE

N'est-il pas encore, selon nous, dépourvu de science, bien qu'il ait l'opinion droite ?

THÉÉTÈTE

Si.

SOCRATE

Il a pourtant l'explication rationnelle de ton nom avec l'opinion juste ; car, en l'écrivant, il savait l'ordre des éléments, qui en est, nous l'avons reconnu, l'explication.

THÉÉTÈTE

C'est vrai.

SOCRATE

Il y a donc, camarade, une opinion droite avec explication rationnelle qu'on ne doit pas encore appeler science.

THÉÉTÈTE

Cela se pourrait bien.

SOCRATE

XLIII. – Nous ne sommes donc devenus riches qu'en songe, à ce qu'il paraît, en croyant tenir la plus exacte explication de la science. Ou bien faut-il attendre encore avant de la condamner ? Peut-être, en effet, n'est-ce pas la définition qui doit être adoptée, mais bien la dernière de ces trois formules dont l'une, disions-nous, devait être donnée comme définition de la raison par celui qui définit la science une opinion juste accompagnée de raison.

THÉÉTÈTE

Tu m'en fais souvenir à point : il en reste une en effet. La première était pour ainsi dire l'image de la pensée dans la parole ; la seconde, qui vient d'être discutée, la marche vers le tout par la voie des éléments ; mais la troisième, quelle est-elle, selon toi ?

SOCRATE

C'est juste la définition que la plupart des gens donneraient : c'est de pouvoir fournir une marque qui distingue l'objet en question de tous les autres.

THÉÉTÈTE

Pourrais-tu me rendre ainsi raison de quelque objet ?

SOCRATE

Oui, du soleil, par exemple. Je pense que tu seras satisfait, si je te dis que c'est le plus brillant de tous les corps célestes qui tournent autour de la terre.

THÉÉTÈTE

Parfaitement.

SOCRATE

Écoute pourquoi j'ai dit ceci. C'est, comme je viens de m'en expliquer, que, si tu saisis dans chaque objet ce qui le distingue des autres, tu en saisiras, selon quelques-uns, la raison ; mais tant que tu n'atteins qu'un caractère commun, tu n'auras la raison que des objets auxquels ce caractère est commun.

THÉÉTÈTE

Je comprends, et il me paraît qu'on fait bien d'appeler cela la raison des choses.

SOCRATE

Mais si, avec une opinion droite sur un objet quelconque, on saisit encore ce qui le distingue des autres, on aura la science de l'objet dont on n'avait auparavant que l'opinion.

THÉÉTÈTE

Nous ne craignons pas de l'affirmer.

SOCRATE

Maintenant, Théétète, que j'en suis venu à regarder de près cette affirmation, comme une peinture en perspective, je n'y comprends plus rien du tout. Tant que j'en étais loin, je croyais y voir quelque chose.

THÉÉTÈTE

Comment et pourquoi ?

SOCRATE

Je vais te l'expliquer, si j'en suis capable. Ayant sur toi une opinion droite, si j'y ajoute la définition de ta personne, alors je te connais ; sinon, je n'ai qu'une simple opinion.

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Or cette définition, c'est, nous l'avons vu, l'explication de ta différence.

THÉÉTÈTE

En effet.

SOCRATE

Lors donc que je n'avais de toi qu'une opinion, n'est-il pas vrai que je ne saisissais par la pensée aucun des traits qui te distinguent

des autres ?

THÉÉTÈTE

Vraisemblablement.

SOCRATE

Ainsi je n'avais dans ma pensée que quelques-uns de ces traits communs qui ne sont pas plus à toi qu'à tout autre.

THÉÉTÈTE

Nécessairement.

SOCRATE

Dis-moi, au nom de Zeus, comment pouvais-je, en ce cas, avoir une opinion sur toi plutôt que sur tout autre ? Suppose en effet que je me dise en moi-même : « Celui-là est Théétète qui est un homme, avec un nez, des yeux, une bouche et tous les autres membres », en quoi cette pensée me fera-t-elle concevoir Théétète plutôt que Théodore, ou, comme on dit, le dernier des Mysiens[40] ?

THÉÉTÈTE

En rien en effet.

SOCRATE

Mais si je ne me représente pas seulement un homme qui a un nez et des yeux, si je me le représente en outre avec un nez camard et des yeux à fleur de tête, aurai-je alors une opinion de toi plutôt que de moi-même ou de tous ceux qui ont des traits pareils ?

THÉÉTÈTE

Pas du tout.

SOCRATE

Mais Théétète ne sera pas, j'imagine, l'objet de mon opinion, avant que sa camardise ait gravé et déposé en moi un souvenir différent des autres camardises que j'ai vues, et ainsi des autres parties qui te composent, de sorte que, si je te rencontre demain, cette camardise te rappelle à mon esprit et me fasse concevoir de toi une opinion juste.

THÉÉTÈTE

C'est parfaitement exact.

SOCRATE

C'est donc sur la différence que l'opinion droite aussi porterait en chaque objet ?

THÉÉTÈTE

Il paraît que oui.

SOCRATE

Alors, l'adjonction de la raison à l'opinion droite, qu'est-elle outre cela ? Si, en effet, cela veut dire adjonction d'un jugement sur ce qui distingue un objet des autres, la prescription devient tout à fait ridicule.

THÉÉTÈTE

Comment ?

SOCRATE

C'est que, quand nous avons une opinion droite sur ce qui distingue un objet des autres, c'est nous ordonner de prendre en outre une opinion droite sur ce qui différencie cet objet des autres. À ce compte, tourner la scytale ou le pilon[41] ou tout autre objet proverbial ne signifierait rien auprès de cette injonction. Le mot s'appliquerait mieux au conseil d'un aveugle ; car nous ordonner d'acquérir encore ce que nous avons déjà, afin d'apprendre des choses sur lesquelles notre opinion est faite, c'est être franchement aveugle.

THÉÉTÈTE

Alors dis-moi ce que tu voulais me dire tout à l'heure en m'interrogeant.

SOCRATE

Mon enfant, si par l'adjonction de la raison, on entend la connaissance de la différence, et non la simple opinion, c'est une chose agréable que cette raison et la plus belle définition qu'on ait donnée de la science ; car connaître, c'est avoir acquis la science, n'est-ce pas ?

THÉÉTÈTE

Oui.

SOCRATE

Alors, si on lui demande ce qu'est la science, l'auteur de la définition répondra apparemment que c'est l'opinion droite avec la science de la différence ; car l'adjonction de la raison serait cela, selon lui.

THÉÉTÈTE

Il semble.

SOCRATE

Et c'est le comble de la naïveté de nous dire à nous qui cherchons la science, que c'est l'opinion droite avec la science de la différence ou de toute autre chose. Ainsi, Théétète, la science n'est ni la sensation, ni l'opinion vraie, ni la raison ajoutée à l'opinion vraie.

THÉÉTÈTE

Il semble que non.

SOCRATE

Maintenant sommes-nous encore gros de quelque chose, cher ami, et sentons-nous des douleurs d'enfantement au sujet de la science, ou sommes-nous entièrement délivrés ?

THÉÉTÈTE

Oui, par Zeus, et j'ai dit avec ton aide plus de choses que je n'en portais en moi.

SOCRATE

Mais tout cela, notre art maïeutique n'affirme-t-il pas que ce n'était que du vent et que cela ne mérite pas qu'on le nourrisse ?

THÉÉTÈTE

Certainement.

SOCRATE

XLIV. – Si donc, Théétète, tu essayes par la suite de concevoir

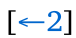
d’autres pensées et si tu les conçois, tu seras plein de choses meilleures grâce à la discussion présente, et, si tu demeures vide, tu seras moins à charge à ceux que tu fréquenteras, et plus doux, parce que tu seras assez sage pour ne pas croire que tu sais ce que tu ne sais pas. C’est là tout ce que mon art peut faire, et rien de plus. Je ne sais rien de ce que savent les grands et admirables sages de ce temps et du temps passé. Quant à l’art d’accoucher, ma mère et moi, nous l’avons reçu de Dieu, elle pour les femmes, et moi pour les jeunes gens d’âme généreuse et pour tous ceux qui sont beaux.

Et maintenant il faut que je me rende au Portique du Roi pour répondre à l’accusation que m’a intentée Mélètos[42]. Mais je te donne rendez-vous ici pour demain matin, Théodore.

Notes

[←1]

* Dans le *Phèdre*, Platon représente l'âme comme un cocher (le υοϋς) qui conduit un attelage de deux chevaux, l'un (le θυμός) obéissant et généreux, l'autre (l'έπιθυμητιχόυ) indocile et rétif.


Le port de Mégare était Nisara, relié à la ville par de longs murs.

[←3]

Érinéon, endroit situé près d'Éleusis, où, d'après la fable, Pluton était descendu avec Proserpine.

[←4]

Cicéron a imité ce passage et repris le procédé indiqué ici dans son *Lélius*, I, 3 : « Ejus disputationis sententias memoriae mandavi, quas hoc libro exposui arbitratu meo ; quasi enim ipsos induxi loquentes, ne « inquam » et « inquit » saepius interponeretur, atque ut tanquam a praesentibus coram haberi sermo videretur. »

[←5]

Socrate dit de même à Ménon, qui, prié de définir la vertu, énumère les vertus propres à tous les états : « J'ai, ma foi, beaucoup de chance, Ménon : je ne cherchais qu'une unique vertu, et je trouve logé chez toi un essaim de vertus. » (*Ménon*, 72 a.)

[←6]

Le jeune Socrate nommé ici devient dans le Politique l'interlocuteur de l'étranger éléate.

[←7]

« En lisant ce qui suit, il faut se mettre dans l'esprit que, chez les anciens, on se servait de la géométrie pour étudier l'arithmétique. Si un nombre était regardé comme simple, c'était une ligne ; comme composé, c'était une figure rectangulaire plane ou solide. Multiplier, c'était construire un rectangle ; diviser, c'était trouver un de ses côtés. Des traces de cet usage restent encore dans des termes tels que carré, cube, commune mesure ; mais la méthode elle-même a vieilli. Voilà pourquoi il faut un effort pour concevoir la racine carrée, non comme ce qui, multiplié par lui-même, produit un nombre donné, mais comme le côté d'un carré qui est, soit le nombre, soit égal au rectangle qui est le nombre. L'usage de la notation arabe et de l'algèbre a beaucoup aidé à exprimer et à concevoir les propriétés des nombres, sans référence à la forme. » (Note de Campbell, édit. du *Théétète*, p. 20.) On trouvera une discussion de ce passage dans l'ouvrage de Sir Thomas Heath, *Greek Mathematics*, I, 155.

[←8]

Cf. dans le *Ménon* la célèbre comparaison de Socrate avec la torpille (29 c-30 b).

[←9]

Il est question de ce petit-fils d'Aristide le Juste dans le *Lachès*, où Lysimaque, fils d'Aristide, et Mélèsias, fils de Thucydide, consultent Nicias et Lachès sur l'éducation à donner à leurs fils, Aristide et Thucydide.

[←10]

« Je sais, dit Antisthène dans *le Banquet* de Xénophon (IV, 62), que c’est toi qui as conduit Callias que voici chez le sage Prodicos, voyant que l’un était amoureux de la philosophie et que l’autre avait besoin d’argent. Je sais que tu l’as aussi conduit chez l’éléen Hippias, qui lui donna des leçons de mémoire artificielle. »

[←11]

Épicharme, originaire de Cos, mais qui vécut en Sicile, fut le véritable créateur de la comédie. Ses œuvres sont perdues.

[←12]

Homère est appelé de même le maître et le guide des poètes tragiques dans *la République* (598 d). Le vers cité est tiré de l'*Iliade*, XIV, 201, 302.

[←13]

Iliade, VIII, 18 sqq.

[←14]

Euripide, *Hippolyte*, 612 : « Ma langue a juré, mais mon esprit n’a pas prêté serment. »

[←15]

Cf. Hésiode, *Théog.,* 265 : « Thaumas épousa Électre, fille de l'Océan au cours profond, et celle-ci engendra la rapide Iris. »

[←16]

Platon appelle de ce nom de mythe la doctrine des relativistes, qu'il a exposée dans le style des théogonies. Il appelle du même nom dans *le Sophiste* (242 c-243 a) la théorie de l'être.

[←17]

L'amphidromie était une cérémonie qui se célébrait le cinquième jour après la naissance de l'enfant. Ce jour-là, tous ceux qui avaient pris part à l'accouchement se purifiaient les mains ; on portait le bébé en courant tout autour du foyer (d'où le nom d'amphidromie), on lui donnait un nom, et ses parents, amis et connaissances lui envoyaient des présents, généralement des poulpes et des sèches (d'après le scoliaste).

[←18]

La Vérité, tel semble avoir été le titre de l'ouvrage de Protagoras. Platon y fait souvent allusion dans d'autres dialogues, en particulier dans le *Cratyle*, 391 c.

[←19]

C’est la même question que Socrate adressait aux sophistes dans l’*Euthydème* (287 a) : « Si nous ne nous trompons point, ni dans nos actions, ni dans nos paroles, ni dans nos pensées, s’il en est bien ainsi, au nom de Zeus, qu’est-ce que vous êtes venus enseigner ? »

[←20]

C’est chez Callias que descendait Protagoras quand il venait à Athènes. Voyez le début du *Protagoras*.

[←21]

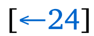
Sciron, brigand qui infestait la frontière entre l'Attique et la Mégaride, et jetait les passants dans la mer.

[←22]

Antée, fils de Poséidon, roi de Libye, contraignait les étrangers à lutter contre lui.

[←23]

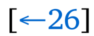
Odyssée, XVI, 121.


[←24]

Le temps de chaque discours était réglé par la clepsydre, ou horloge à eau.

[←25]

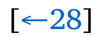
L'antomosie était un serment réciproque prêté par les deux parties au début d'un procès, du défendeur s'engageant à prouver ses griefs et du défenseur s'engageant à se justifier.


[←26]

Les hétairies étaient des clubs ou ligues politiques.

[←27]

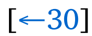
Pindare, *frg.* 177 (Bergk). Ce fragment est cité par Clément d'Alexandrie, *Strom.*, 20, 707, dans les termes suivants : « Il vole, dit Pindare, sous la terre et par-delà le ciel, où il observe les astres et il scrute de toute façon la nature. » Platon complète à sa manière le texte de Pindare.


[←28]

Le plèthre est une mesure agraire équivalente à 8 ares 70.

[←29]

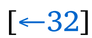
Cf. à ces deux portraits, celui que Calliclès trace dans le *Gorgias* (485 d) de l'homme qui a pratiqué trop longtemps la philosophie, et celui du philosophe au 6e livre de *la République* (517 c-518 a-b).



Expression d’Homère, *Iliade*, XVIII, 104 ; Odyssée, XX, 379.

[←31]

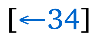
Héraclite était né et avait fleuri à Éphèse.


[←32]

Citation tirée de Parménide, mais dont le texte est incertain.

[←33]

Mélissos et Parménide sont, avec Zénon, les représentants les plus illustres de l'école d'Élée, partisans de l'unité et de l'immobilité du monde.



Citation de l’*Iliade*, III, 172.

[←35]

Socrate dit de même dans *le Sophiste* (217 c) : « J'étais présent quand Parménide employa cette méthode par questions. J'étais alors un jeune homme et lui était déjà très vieux. » Dans le même dialogue (237 a) il parle avec le même respect du « grand Parménide ».

[←36]

C'est le cheval de Troie, où se logèrent les héros grecs, qui a suggéré à Platon cette comparaison.

[←37]

Allusion à la situation proverbiale décrite dans l'*Ajax* de Sophocle (1142 sq.) : « J'ai déjà vu un homme à la langue hardie exciter les matelots à naviguer par mauvais temps ; mais il n'avait plus de voix dans la détresse de la tempête et, caché sous son manteau, il se laissait fouler aux pieds au gré des matelots. »

[←38]

Par exemple, *Iliade*, II, 851 (le cœur velu de Pylémène) et XVI, 554 (le cœur velu de Patrocle).

[←39]

Hésiode, *Travaux et Jours*, 454 sq. : « Un homme riche en imagination prétend avoir construit un chariot. L’insensé ! il ne connaît même pas les cent pièces du chariot. »



Expression proverbiale qui, d’après le scoliaste, marque le mépris.

[←41]

Ces expressions proverbiales s'appliquent à ceux qui font souvent les mêmes choses, sans aboutir à rien.

[←42]

Socrate, accusé d'impiété par Mélètos, comparut d'abord devant l'archonte-roi, au Portique royal, où il rencontra Euthyphron. Voir le début du dialogue de ce nom.